LE

GRAND VAINCU

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS.

LE

GRAND VAINCU

PAR

HENRY CAUVAIN

TOME DEUXIÈME

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS
90, RUE BONAPARTE, 90

LYON
2, RUE BELLECOUR, 2

1878

B. Q. R.

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

I

LE GUET-APENS.

Les nouvelles que M. de Montcalm avait reçues du gouverneur général de la colonie étaient graves.

M. de Vaudreuil lui annonçait l'approche d'une flotte nombreuse qui remontait le Saint-Laurent et portait une armée de vingt mille hommes sous les ordres du général Wolf. Cette armée devait assiéger Québec et pénétrer dans le cœur même de la Nouvelle-France.

Cet avis était arrivé à M. de Montcalm le jour même où David Kerulaz était venu lui faire part de la situation critique où se trouvait le détachement de M. de Saint-Preux.

Le général avait aussitôt chargé un des Abénaquis de porter en toute hâte au défenseur du fort Sainte-Anne un court billet qui contenait ses ordres.

Puis, faisant appeler David Kerulaz :

— Mon brave David, lui dit-il, nous partons demain.

Le Chasseur de bisons s'inclina respectueusement.

— Tu feras préparer trois barques : l'une pour moi, les deux autres pour mes officiers. Je t'emmène comme guide ; les Abénaquis restés au camp nous serviront de rameurs. Nous traverserons le lac Champlain, puis nous descendrons le Saint-Laurent jusqu'à Québec.

— Nous allons à Québec ?

— Oui.

Le visage du Chasseur de bisons s'éclaira.

Il songeait à Marthe, il pensait à son frère et se disait qu'il allait pouvoir enfin travailler à la délivrance du pauvre garçon.

— Je désire que mon départ soit tenu secret, ajouta le marquis de Montcalm après une courte pause. Je m'embarque presque seul et, ajouta-t-il avec un peu d'amertume, il y a peut-être des gens qui auraient intérêt à m'empêcher d'arriver jusqu'à Québec.

— Je vous comprends, monsieur le marquis, dit David Kerulaz d'un ton grave. Personne ne se doutera que vous quittez le camp demain matin... A quelle heure voulez-vous partir ?

— Au lever du soleil.

Le Chasseur de bisons s'éloigna.

S'il n'avait pas été préoccupé par les pensées que cette annonce d'un prochain départ avait fait naître dans son esprit, David eût peut-être pris garde à la présence d'un homme qui se rejeta brusquement en

arrière au moment où il sortit de la tente de M. de Montcalm.

Cet homme était Godard, le premier commis de l'intendant Varin et son âme damnée.

Le lendemain, avant que le soleil eût répandu ses premiers rayons sur le camp encore endormi, M. de Montcalm, suivi d'une dizaine d'officiers et accompagné de David Kerulaz, s'acheminait d'un pas rapide vers la rive ombragée du lac Champlain.

Trois pirogues l'attendaient.

Il monta dans la première avec David. Les officiers prirent place dans les deux autres.

Les Abénaquis, se courbant sur leurs rames, lancèrent les pirogues au milieu des vapeurs légères qui s'élevaient au-dessus de l'eau.

Pendant trois jours, ce rapide voyage se poursuivit sans incident.

Les barques longèrent la rive droite du lac et passèrent successivement devant les forts de l'île aux Noix, Saint-Jean, Chambly et de l'Assomption.

Enfin, les voyageurs atteignirent le fort Richelieu, situé à l'endroit où les eaux du lac Champlain rejoignent celles du Saint-Laurent, et ils descendirent le courant rapide de ce grand fleuve.

Ils entrèrent bientôt dans les vastes solitudes des forêts que traverse le Saint-Laurent. Un silence solennel régnait autour d'eux, silence que troublaient seuls le plongeon précipité d'un castor ou d'une lou-

tre et les cris des oiseaux qui franchissaient d'un coup d'aile la large bande d'azur qui s'étendait entre les cimes élevées des arbres riverains.

Vers le milieu du quatrième jour, les pirogues arrivèrent à un endroit où le fleuve était plus étroit. Les arbres plus rapprochés baignaient dans l'eau sombre leurs racines semblables à de gros serpents.

M. de Montcalm était étendu au fond de la barque sur une peau d'ours gris. David Kerulaz, debout à l'avant, appuyé sur sa carabine, montait sa garde vigilante.

Tout à coup il se baissa rapidement, enfonça sa main dans l'eau et en même temps une sourde exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres.

— Qu'y a-t-il donc, mon brave Chasseur de bisons ? demanda M. de Montcalm.

— Rien, monsieur le marquis, répliqua David à voix basse.

Mais le général s'était retourné et avait vu le Chasseur canadien examiner avec attention un objet qu'il tenait à la main.

— Que regardes-tu donc si curieusement ? demanda-t-il.

Le Chasseur de bisons hésita un instant ; son regard inquiet fouilla les profondeurs de la forêt, puis interrogea les hautes branches des arbres où le soleil jetait des paillettes d'or.

— Voici ce que je viens de trouver dans le lac, dit David Kerulaz.

Et il tendit à M. de Monicalm une de ces bandelettes dont les Indiens se servaient pour attacher leurs mocassins.

Cette bandelette était en cuir rouge, bordé de fils de cuivre.

Assurément, un œil moins exercé que celui du Chasseur de bisons aurait laissé passer au fil de l'eau cette courroie de mocassin.

Mais en temps de guerre rien n'est indifférent, et l'attention avec laquelle David avait examiné sa trouvaille prouvait l'importance qu'il y attachait.

— Les Hurons ! murmura-t-il enfin à l'oreille du général en étendant le bras vers la forêt.

Certains ornements de cuivre fixés au bout de cette courroie lui avaient révélé qu'elle appartenait à l'un des guerriers de la tribu des Hurons, alliée des Anglais.

David fit remarquer au marquis de Montcalm que la bandelette n'était pas entièrement imbibée par l'eau : elle venait d'être jetée récemment dans le fleuve. Il était donc probable qu'une troupe huronne stationnait à peu de distance sur ses bords.

Un nouvel et bizarre incident vint prouver au chasseur canadien que ses conjectures étaient fondées.

A deux cents toises devant eux, le Saint-Laurent était coupé par des rapides qui bouillonnaient entre des roches aiguës.

Ces dangereux obstacles occupaient la moitié du fleuve. L'autre moitié était libre et offrait près de l'une des rives un passage resserré.

Or, au moment où David Kerulaz et le marquis de Montcalm dirigeaient de nouveau leurs regards vers les grands bois qui bordaient le rivage, ils virent un arbre s'incliner doucement vers le fleuve.

Bientôt un craquement sourd se fit entendre et l'arbre, achevant sa chute, vint s'abattre à travers le Saint-Laurent.

Les branches les plus hautes portaient sur le rocher pointu qui s'élevait comme une borne au milieu des eaux et marquait le seul endroit du fleuve qui fût praticable; le tronc barrait ce passage.

Une même expression inquiète assombrit la physionomie de M. de Montcalm et celle du chasseur.

— Ils nous ont vus ! murmura David.

— Nous sommes trahis, dit M. de Montcalm. C'est une embuscade que ces coquins nous ont dressée, mon brave David.

— Au nom de Dieu, monsieur le marquis, restez au fond de la barque ! s'écria David Kerulaz qui pâlit à l'idée que la vie précieuse confiée à sa garde allait être exposée à un terrible danger.

— Que veux-tu faire ?

— Je n'en sais rien, mais, je vous en supplie, ne vous montrez pas. Nous allons recevoir des coups de fusil.

David avait ordonné aux Abénaquis de cesser de ramer ; les deux autres barques rejoignirent bientôt celle du commandant en chef.

David les fit mettre de chaque côté de la pirogue de M. de Montcalm, afin de la protéger dans le cas où les sauvages embusqués dans le bois voudraient tenter une attaque de vive force.

Puis, se penchant vers les Abénaquis :

— Ramez doucement, leur dit-il en langue indienne.

Et désignant du doigt les grands bois silencieux :

— Les Hurons sont là, ajouta-t-il.

Il pria ensuite les officiers qui montaient les deux barques voisines de faire comme M. de Montcalm et de se dissimuler dans le fond des pirogues.

Malgré son calme apparent, le pauvre David était dévoré d'angoisse.

Les regards de ses compagnons se fixaient sur lui comme pour implorer dans cette terrible situation les ressources de son esprit ordinairement si fertile en expédients.

Mais comment forcer le passage du fleuve ?

Il ne fallait pas songer à franchir les rapides bouillonnants qui occupaient la moitié du Saint-Laurent. Les barques fragiles des sauvages se seraient brisées contre ces roches pointues. Et le seul passage navigable était barré par un arbre énorme que les efforts réunis de vingt hommes semblaient impuissants à soulever !

Soudain un léger bruit que David entendit derrière lui lui fit tourner la tête.

Ses sourcils se contractèrent brusquement, sa main serra convulsivement le canon de sa carabine.

Une troupe nombreuse dont les armes étincelaient au soleil venait de se montrer soudain sur l'une des rives du Saint-Laurent, à cent pas environ derrière les barques des Français.

C'étaient les Hurons ; David reconnut les aigrettes rouges piquées sur leur touffe de guerre.

Bientôt des formes noires se détachèrent de la rive et glissèrent sur le fleuve. Les sauvages mettaient leurs pirogues à l'eau et faisaient force de rames pour rejoindre les trois barques immobiles au milieu du fleuve.

Le projet des Hurons était bien évident.

Ayant barré la route à leurs ennemis, ils allaient maintenant les attaquer par derrière, tandis que leurs tirailleurs embusqués dans le bois ou cachés au sommet des arbres feraient pleuvoir sur eux une grêle de balles.

Le marquis de Montcalm mesurait de son regard perçant la distance qui le séparait encore des Peaux-Rouges.

— Messieurs, dit-il à ses officiers, nous sommes perdus. Ces misérables sont plus de cinquante, sans compter ceux qui se cachent sans doute dans le bois.

Il ne nous reste plus qu'à mettre l'épée à la main et à vendre chèrement notre vie. David, fais-nous aborder.

Mais David ne parut pas entendre cet ordre.

Lui aussi, il regardait les pirogues des Hurons qui s'avançaient, rapides et légères, en décrivant un demi-cercle, comme si elles se fussent déjà préparées à envelopper les trois barques des Abénaquis.

Une horrible anxiété étreignait son cœur.

Encore quelques minutes, et M. de Montcalm, son général, son héros, M. de Montcalm pour lequel il aurait donné vingt fois sa vie, allait tomber dans cette obscure embuscade ; il allait être le jouet d'une peuplade qui le vendrait peut-être aux Anglais !

Le pauvre David sentait de grosses larmes de rage mouiller ses paupières.

Tout à coup de sauvages clameurs retentirent sur le fleuve et trouvèrent dans la profondeur du bois de terribles échos.

Les Hurons poussaient déjà leurs cris de victoire.

Il semblait qu'ils n'eussent plus qu'à étendre la main pour saisir leurs ennemis.

— Au rivage, David, au rivage ! répéta M. de Montcalm avec animation. Là, du moins, nous pourrons nous défendre... M'entends-tu, David ? Es-tu devenu fou ?

David, comme réveillé en sursaut, se tourna soudain vers les Abénaquis, qui déjà quittaient leurs

longues pagaies pour saisir les couteaux fixés à leur ceinture.

— En avant! en avant! leur cria-t-il; faites force de rames. Si vous arrivez à l'arbre avant les Hurons, je jure que vous serez sauvés!!

Et, jetant au fond de la barque sa carabine inutile, David Kerulaz plongea rapidement dans le fleuve.

Les Abénaquis avaient dans le Chasseur de bisons autant de confiance que dans leur propre chef.

Sans comprendre quel pouvait être le secours inespéré que David leur promettait, ils se penchèrent sur leurs pagaies et firent voler les trois pirogues sur la surface du fleuve.

— Ils sont fous! ils sont fous! s'écria l'un des officiers; ils vont nous briser contre l'arbre... Arrêtez!... mieux vaut mourir les armes à la main en chargeant les Peaux-Rouges!!

Mais les trois barques continuaient leur course.

Quant au Chasseur de bisons, on voyait de temps en temps apparaître sa tête brune en avant du fleuve. La rapidité avec laquelle il nageait semblait tenir du prodige.

Cependant les Hurons, sentant bien que leur proie ne pourrait pas leur échapper, ne faisaient pas usage de leurs fusils. Ils continuaient à ramer, la hache ou le couteau entre les dents, tout prêts à s'en servir au moment de l'abordage pour tuer et pour scalper.

Quelques coups de feu retentirent cependant. Ils

étaient tirés par les sauvages qui, restés sur le bord, assistaient à cette chasse émouvante.

Mais les barques ennemies furent bientôt si près les unes des autres que l'intervention des Hurons cachés dans les bois pouvait être plutôt un danger qu'un auxiliaire utile pour les guerriers de leur nation.

Ils cessèrent donc de tirer et se tinrent debout sur la rive, attendant le moment de se jeter à la nage et de prendre part à la curée.

On n'était plus qu'à dix toises de l'arbre renversé.

Les barques semblaient redoubler de vitesse comme si un tourbillon les eût emportées.

Malgré leur bravoure, les officiers sentaient un frisson parcourir leur corps.

Encore quelques secondes, et ils allaient se briser contre le tronc de l'arbre...

Encore quelques secondes, et les Hurons allaient lancer leurs terribles haches dans les barques et massacrer tout ce qui s'y trouvait.

Ils étaient à portée. Déjà leur chef venait de se lever et de leur ordonner de quitter leurs pagaies pour prendre leurs armes.

Les haches brillaient dans leurs larges mains musculeuses et ils allaient les lancer contre les Abénaquis toujours penchés sur leurs longues rames, lorsque tout à coup, comme s'il eût été manœuvré par un

levier énorme, l'arbre qui barrait le fleuve s'éleva lentement au-dessus des eaux bouillonnantes.

Les trois pirogues conduites par les Abénaquis s'engouffrèrent dans cet étroit passage et disparurent sous le tronc noir.

Entraînées par le courant et par la vigoureuse impulsion que les rameurs leur avait donnée, les barques des Hurons les suivirent. Mais au même instant l'arbre retomba lourdement, écrasant les guerriers hurons et brisant leurs pirogues légères.

Cela fut si rapide et si imprévu que les sauvages cachés dans les bois crurent à quelque intervention surnaturelle.

Les branches touffues de l'arbre qui gisaient sur les rochers des rapides ne leur avaient pas permis d'apercevoir le chasseur canadien debout sur la roche la plus élevée et supportant l'extrémité de l'arbre sur sa robuste épaule.

Cependant les Abénaquis ramaient avec une si furieuse ardeur que lorsque M. de Montcalm et ses officiers, encore tout étourdis du prodigieux événement qui venait si à propos de leur sauver la vie, pensèrent à tourner la tête, ils aperçurent à une énorme distance l'arbre couché sur les rapides, au milieu des vapeurs blanchâtres que le bouillonnement des eaux faisait monter vers le ciel bleu.

Quelques balles sifflèrent autour d'eux et vinrent

s'enfoncer dans l'eau d'où elles firent jaillir des aigrettes argentées.

Puis tout retomba dans le silence et l'on n'entendit plus que le bruit cadencé des pagaies maniées par les mains vigoureuses des guerriers abénaquis.

Bientôt David Kerulaz, émergeant de l'eau, vint sauter à l'avant de la pirogue où se trouvait M. de Montcalm et secoua en riant l'eau qui ruisselait de son épaisse chevelure.

Le marquis de Montcalm se leva.

— Messieurs, dit-il en s'adressant à ses officiers, remercions Dieu, mais remercions surtout ce brave garçon auquel, après lui, nous sommes redevables de la vie.

Il étreignit avec force la main de David, tandis que les officiers, émerveillés de tant d'audace et de vigueur, poussaient un hourra de reconnaissance en l'honneur de Bras-de-Fer !

II

LE MARCHÉ.

Avant d'arriver à Québec et au moment où les barques passaient devant ce toit de chaume entouré de peupliers auquel David avait fait quelques semaines auparavant de si tendres adieux, le Chasseur de bi-

sons s'approcha de M. de Montcalm et lui dit avec un peu d'embarras :

— Monsieur le marquis, vous serez dans une heure à Québec : vous n'avez sans doute plus besoin de mes services ?

— Assurément non, mon brave David, s'empressa de dire Montcalm, il n'est pas probable que les Hurons viennent ici barrer le Saint-Laurent. Tu es libre, et si tes affaires t'appellent de ce côté, tu peux débarquer. Quelle est donc cette jolie maison que j'aperçois au milieu des peupliers, sur le sommet de la falaise ?

Le brave Chasseur de bisons devint rouge comme une jeune fille et baissa les yeux.

— C'est là qu'elle demeure, murmura-t-il.

— A merveille... Va vite, David, je ne veux pas te retenir. Ah çà ! tu me la présenteras, ta jolie fiancée ?.. J'entends bien signer au contrat.

— Hélas ! monsieur le marquis, vous savez bien...

— Bah ! bah ! tout s'arrangera, je te le promets... Viens me trouver dans quelques jours ; tu me diras où en sont tes affaires.

David dirigea la barque vers la rive, sauta légèrement à terre et, ayant adressé à M. de Montcalm un dernier salut, il s'avança à grands pas vers la maison au toit de chaume.

Sur un banc de pierre placé près de la porte, une jeune femme assise faisait tourner un rouet.

L'attention qu'elle donnait à son ouvrage ou les réflexions qui occupaient son esprit inclinaient son front pensif.

David Kerulaz marchant sur la pointe des pieds, retenant son haleine, le cœur tressaillant d'émotion, s'avançait doucement. L'ombre qu'il projeta révéla sa présence.

Marthe releva la tête; un cri de surprise et de joie s'échappa de ses lèvres.

— David! David! s'écria-t-elle.

Et, se levant toute droite, elle renversa son rouet, courut au chasseur et mit ses deux petites mains dans les siennes.

— David, murmura-t-elle rapidement, il ne vous est pas arrivé malheur? J'étais inquiète, je ne sais pourquoi... Être restée si longtemps sans recevoir de vos nouvelles!... Enfin, vous voici de retour... je suis heureuse, bien heureuse!...

— Oui, Marthe, je suis de retour et pour ne plus vous quitter, dit David Kerulaz d'une voix grave. Le père est-il à la maison?

— Oui.

— Je vais entrer lui parler.

David serra la main de Marthe et poussa la porte de la maison.

Le père Dervieux, assis près de l'âtre, taillait le manche d'une bêche.

Il jeta un regard de côté en entendant la porte

s'ouvrir, reconnut le Chasseur de bisons et, lui tendant sa main ridée :

— Bonjour, garçon, lui dit-il. D'où viens-tu?

— Du lac Champlain.

— Tu as vu M. de Montcalm?

— Je suis revenu avec lui. Il doit être à Québec en ce moment.

— Ah!

Et un soupir profond parut soulager la poitrine du vieux paysan canadien.

— Ah! il est à Québec. Tant mieux! Sais-tu bien, garçon, que les nouvelles ne sont pas bonnes?

— Je le sais.

— On dit que ces coquins d'Anglais vont venir nous assiéger... Mais si le grand marquis est là on peut dormir sur les deux oreilles.

Il y eut un instant de silence; le vieillard continuait son travail lent et machinal.

David reprit :

— Je viens de voir Marthe; je l'ai trouvée pâlie, père Dervieux.

— Tu crois? Heu! non, elle a été peut-être un peu saisie de te voir, voilà tout... Ah çà! dis-moi, il n'y a encore rien de changé? Ton frère... est toujours là-bas?

— Toujours, répliqua David dont les lèvres se serrèrent.

— Eh bien! mon garçon, poursuivit le vieux paysan

en continuant tranquillement à arrondir son manche de bêche à coups de serpe, tu sais ce que je t'ai dit... Je ne veux pas de déshonneur dans ma famille. Toi, tu es un brave garçon que j'aime et que j'estime; mais, tant que ton frère sera en prison, Marthe ne pourra être ta femme. C'est dit.

— Demain, Pierre sera sorti de prison, dit David avec un accent vibrant.

— Oui, oui, dit le vieux paysan, mais comprends-moi bien. Je sais que tu es fort et adroit et que tu couperais les barreaux d'un cachot aussi facilement que je taille ce bout de hêtre. Mais ce n'est pas cela que je veux dire. Il faut que ton frère sorte de prison par la grande porte et que son innocence soit reconnue et constatée par ceux qui l'y ont fait mettre.

— Son innocence sera reconnue et constatée, dit David avec assurance.

— Vrai? eh bien! tant mieux; bonne chance, garçon! En ce cas, nous ferons la noce, je te le promets.

Le vieillard jeta sa serpe et donna la main à David Kerulaz, qui partit aussitôt pour aller retrouver Marthe.

— Marthe, lui dit-il, quand je suis parti il y a un mois pour aller rejoindre M. de Montcalm sur les bords du lac Champlain, je vous ai confié un dépôt.

— Oui, David, oui, vos économies... mille écus. Oh! je les ai précieusement conservées, allez, en attendant...

— Marthe, voudriez-vous me rendre cet argent?...

La jeune fille eut un geste d'effroi ; elle regarda son fiancé comme pour s'assurer qu'elle avait bien entendu...

— Ainsi, dit-elle, tout est fini?

Et deux larmes parurent aux franges de ses longs cils noirs.

— Non, non, certes, dit David en lui serrant vigoureusement la main, tout n'est pas fini, Marthe! Croyez-vous que je renonce comme cela au bonheur de vous avoir pour femme?... Ah! par saint Yves de Bretagne, quand j'ai quelque chose là,— et il toucha son front, — il faut que ça réussisse!... J'ai besoin de cet argent pour délivrer Pierre, comprenez-vous? Nous serons un peu plus pauvres, ma bonne Marthe ; mais bah! je suis encore jeune et l'avenir est à nous!

Marthe disparut en courant et revint tenant dans ses deux mains une grosse bourse pesante qu'elle remit à David.

— Tenez, tenez, dit-elle avec animation, prenez cet argent, faites vite, mon bon David, délivrez votre frère... et si cette somme ne suffit pas, dit-elle timidement, vous savez que j'ai encore quelques économies.

— Y pensez-vous, Marthe? s'écria gaiement le chasseur ; et comment feriez-vous pour acheter votre voile de mariage?

— Dites-vous vrai?... mon père consent?... fit la jeune fille rougissante de joie.

— Laissez-moi faire et ayez confiance.

— Oh! oui, j'ai confiance en vous, David : vous êtes si adroit, si intrépide!... Ah! merci, vous m'avez rendu tout mon courage!

La jeune fille avança son beau front, le chasseur y mit un tendre baiser de frère, puis il s'éloigna à grands pas dans la direction de Québec.

Sans perdre un instant, il se rendit aux bâtiments de l'intendance, y entra résolûment, et arrêtant un des commis qui courait la plume derrière l'oreille et les mains chargées de papiers :

— Voudriez-vous m'indiquer le bureau de M. Varin? demanda-t-il.

Le commis toisa ce singulier personnage et voulut passer outre. Mais David lui prit le bras et, le serrant d'une manière significative :

— Je vous ai dit que je voulais parler à M. Varin : m'avez-vous bien compris?

— Montez cet escalier, dit le commis que cette vigoureuse étreinte avait fait légèrement pâlir... au fond du troisième corridor, vous trouverez...

— Pardon, mon temps est précieux et je vous serais infiniment obligé si vous vouliez bien me conduire à la porte de M. Varin.

— Mais...

— Je vous en prie.

Et il avança de nouveau sa main de fer vers le bras du pauvre diable. Celui-ci crut avoir affaire à quelqu'un de ces rudes éleveurs de bestiaux qui venaient parfois trouver l'intendant pour des marchés, et sachant qu'il était inutile de résister à ces hommes à demi sauvages, tandis que souvent, au contraire, on trouvait profit à contenter leurs désirs :

— Venez, dit-il, je vais vous conduire chez M. Varin.

David suivit son guide qui le fit passer par un dédale d'escaliers et de couloirs sombres et s'arrêta enfin devant une petite porte matelassée.

— Attendez-moi là... dit le commis, je vais vous annoncer à M. l'intendant.

— Inutile, dit David ; M. Varin me connaît bien.

Il poussa la porte et en la refermant envoya au commis ébahi un : « Merci, l'ami ! » quelque peu ironique.

Le Chasseur de bisons se trouvait dans une sorte de petite antichambre. Il avisa une porte devant lui, l'ouvrit sans plus de cérémonie et entra tout droit chez l'intendant.

M. Varin, qui était arrivé la veille de l'armée du lac Champlain, était encombré d'une foule de papiers qu'il s'occupait à classer, lorsque l'entrée inopinée du chasseur lui fit lever son nez chargé de lunettes d'or.

Il resta un instant stupéfait, toisa David d'un regard sévère et étendit la main vers un cordon de sonnette comme pour faire mettre l'importun à la porte.

— Un instant, monsieur Varin! dit David en élevant le bras; ne faites pas venir vos gens, car ce que j'ai à vous dire est un secret que seul vous devez connaître. Je n'abuserai pas de votre temps... Écoutez-moi quelques instants avec patience.

Et, repoussant de la main les papiers qui encombraient la table de l'intendant, il s'assit sur le coin de cette table.

— Monsieur, commença Varin dont les yeux s'injectèrent de sang, monsieur, savez-vous bien que vos façons d'agir...

— Ah! si vous m'interrompez, dit David, nous en aurons pour une heure... Je viens tout bonnement vous demander si vous avez réfléchi depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir, si vous êtes disposé à reconnaître que mon frère est innocent et si vous lui rendrez bientôt la liberté.

— J'avais oublié cette affaire, dit Varin avec une expression méchante; vous faites bien de me la rappeler... Votre frère passera en jugement demain, et comme les preuves contre lui abondent...

— Ah! c'est ici que nous cessons de nous entendre, monsieur Varin, fit David avec son calme habituel... J'ai mis dans ma tête, moi, que demain mon frère serait libre... et il le sera.

Et en disant ces mots il frappa la table de son poing puissant.

— Vous osez me menacer, je crois? dit Varin qui

redressa sa petite taille et jeta en même temps un regard peu rassuré sur ce poing aux muscles énormes qui était posé si près de lui.

— Moi, vous menacer, monsieur Varin! répliqua David avec bonhomie... vous me croyez donc fou? Que pourrait un pauvre homme comme moi contre un seigneur puissant tel que vous?

M. Varin respira et se rengorgea.

— Non, non, continua David, je sais à qui je parle... Il faut m'excuser si mon langage est parfois un peu rude... mais que voulez-vous! ce n'est pas dans la prairie qu'on apprend les belles manières... Enfin, dit-il en baissant la voix et en se rapprochant de l'intendant, voici ce que je viens vous dire... si vous ne voulez pas me *donner* la liberté de mon frère, je vous propose de vous l'*acheter*, monsieur Varin.

— Hein? que voulez-vous dire? demanda l'intendant qui, à ces mots, avait dressé l'oreille.

Et il regarda son interlocuteur avec une expression de méfiance et d'ironie.

— Oui, oui, fit David, vous considérez mon pauvre équipage de chasseur et vous vous demandez si je suis fou ou si je me moque de vous. Mais écoutez-moi, monsieur Varin, et vous verrez que les propositions que je viens vous faire sont sérieuses et dignes d'attention... Je suis pauvre, c'est vrai, parce que, voyez-vous, je n'ai besoin de rien; pourvu que

je ne manque ni de poudre ni de balles, je suis heureux comme un roi... A quoi me serviraient les richesses? Ma vie est de chasser dans les prairies, de dormir sous la voûte du ciel, de boire l'eau des sources et de manger le gibier que tue ma carabine; je suis content comme ça, je ne veux pas changer. Et pourtant, monsieur Varin, si je voulais, moi qui vous parle, je pourrais être aussi riche que le roi de France!

Varin écarquilla ses petits yeux; mais David parlait avec une telle assurance qu'il était difficile de douter de ses paroles.

— Écoutez-moi bien, monsieur Varin, reprit David d'un air confidentiel, vous allez voir que je suis un homme sérieux...

« Il y a cent ans environ, une barque montée par un vieillard descendait le Saint-Laurent. Cette barque s'arrêta à un certain endroit de la côte que je connais, et cet homme mit pied à terre. Il regarda autour de lui, vit que personne ne l'épiait; alors il prit dans le fond de sa barque un sac fort lourd, le chargea sur ses épaules, remonta péniblement le long de la falaise et disparut bientôt derrière un gros rocher. Au bout de quelques minutes, il revint, descendit de nouveau vers la barque, y prit un autre sac et alla encore le cacher derrière le rocher... Ce manége se répéta une dizaine de fois. Or, ce vieillard, c'était mon grand-père. Il avait eu des aventures

étonnantes. Pris par les Indiens Sioux, alors qu'il était encore un enfant, il avait été emmené à l'autre bout de l'Amérique. Il s'était échappé, avait erré dans les bois et enfin, à force de courir et de mener la vie de chasseur et de trappeur, il était arrivé un jour dans une contrée déserte où il y avait de l'or à remuer à la pelle; les pierres du chemin, le sable des ruisseaux, tout était en or.

— Il avait découvert un *placer!* s'écria Varin dont les petits yeux étincelèrent de convoitise.

— Précisément. Il remarqua l'endroit, s'orienta soigneusement et, marchant jour et nuit, arriva au bord de la mer, à une sorte de petit village où il n'y avait que des flibustiers et des pirates. Il eut vite choisi trois ou quatre compagnons vigoureux et résolus avec lesquels il alla exploiter le *placer*... Avant de mourir, il révéla à mon père l'endroit où le trésor était caché. Mon père, habitué à la vie des prairies, accueillit cette révélation avec un sourire de dédain. Un jour cependant il me conduisit à la cachette du vieux trappeur, me montra les sacs d'or enfouis sous les pierres et me dit :

« — Tiens, garçon, si jamais l'âge affaiblit ton coup d'œil et paralyse tes jambes, tu n'auras qu'à venir ici et tu seras sûr de ne pas mourir dans la misère. »

— Et vous connaissez réellement cet endroit ? demanda Varin qui semblait avoir écouté avec un sin-

gulier intérêt cette dernière partie du récit du chasseur.

— Je le connais... Mais moi, je suis comme mon père, voyez-vous, monsieur l'intendant, je me soucie autant de cet or que des pierres du chemin.

« Seulement, reprit-il d'une voix grave, voici ce que je viens vous proposer. Je vous conduirai à la grotte du trappeur, je vous livrerai ces trésors qui me sont inutiles; en échange, vous me donnerez un papier constatant que mon frère est innocent et, de plus, vous le ferez mettre dès demain en liberté...

— Je te le promets, je te le promets, mon brave chasseur, dit Varin qui avait peine à contenir les transports de sa joie. Voyons, quand irons nous là-bas?

— Ce soir si vous voulez.

— Pourquoi pas à l'instant même?

— Permettez, permettez, monsieur l'intendant, dit David. Nous ne serons pas seuls; il faudra emmener du monde pour remuer les rochers sous lesquels sont cachés les sacs, et vous comprenez que ces gens-là ne doivent pas voir le chemin que nous suivrons, car il est probable que nous ne pourrons pas tout emporter en une seule fois.

— Le trésor est donc bien considérable? demanda Varin en frottant ses grosses mains l'une contre l'autre.

— Il y a des millions et des millions.

— Eh bien! alors, à ce soir.

— C'est entendu. J'aurai une voiture, des ouvriers, des outils, tout ce qu'il faut, enfin!

— Pardon, mon brave Chasseur de bisons, insinua Varin d'un ton doucereux, j'ai assurément toute confiance en vous... mais cependant, vous comprenez... le soir... on n'aime pas beaucoup à être seul, surtout quand on rapporte tant d'argent... il est convenu, n'est-ce pas, que j'emmènerai un de mes gens?

— Deux si vous voulez, monsieur l'intendant, dit David de sa bonne voix cordiale, et vous les armerez jusqu'aux dents si cela peut vous plaire.

— Ah! mon bon David, dit M. Varin que la perspective des millions semblait rendre tout à coup sensible et attendri, vous êtes le plus brave et le plus honnête des hommes!

David Kerulaz salua l'intendant et sortit en riant dans sa barbe noire.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, M. Varin haussa les épaules, sourit de pitié et murmura :

— Le pauvre homme, est-il assez naïf!

III

LA GROTTE DU TRAPPEUR.

Le soir même, à neuf heures, une sorte de grande berline attelée de deux chevaux vigoureux vint s'arrê-

ter devant la maison somptueuse qu'habitait l'intendant Varin.

Celui-ci ne tarda pas à paraître, escorté de deux valets couverts de grands manteaux sous lesquels ils dissimulaient tout un arsenal de pistolets et de poignards.

David Kerulaz ouvrit la portière de la voiture et invita poliment l'intendant et ses deux valets à prendre place dans l'intérieur.

Dès qu'ils furent installés, la portière se referma brusquement et M. Varin constata, non sans une certaine inquiétude, que les glaces de la voiture avaient été remplacées par des panneaux en bois. Les portes s'ouvraient extérieurement. L'intendant était donc prisonnier.

Mais la présence de ses deux valets vigoureux et bien armés le rassura sur les suites de cette singulière aventure, et, se renversant dans le fond de la berline, il attendit patiemment le dénouement promis par David Kerulaz.

La voiture se mit en route et fila rapidement à travers les rues de Québec.

David conduisait. A côté de lui se tenait un des ouvriers qu'il avait amenés. Deux autres hommes debout derrière la voiture, sur le coffre où étaient les outils, avaient pour mission de s'assurer que personne ne suivait la petite expédition. Ces trois compagnons étaient des gens de la ferme du père Der-

vieux; ils étaient dévoués corps et âme au chasseur canadien.

La voiture roula pendant près de deux heures. La nuit était entièrement noire; de gros nuages flottaient dans le ciel.

Quand même les portières eussent été à jour, l'intendant aurait été dans l'impossibilité de reconnaître la route que le Chasseur de bisons lui faisait suivre.

Au bout d'une heure et demie de course rapide, il s'aperçut néanmoins que le grand fleuve était proche. Il entendit le sourd mugissement des vagues et en même temps, comme le fond de la vieille berline était disjoint par un long usage, il sentit un vent frais et piquant lui fouetter les jambes.

Enfin la voiture s'arrêta brusquement.

Varin éprouva, pour la première fois de sa vie peut-être, une sorte d'émotion qui lui serra le cœur. David Kerulaz allait-il tenir sa promesse?

La portière grinça sur ses gonds rouillés et s'ouvrit toute grande.

— Allons, monsieur l'intendant, dit en même temps le Chasseur de bisons, nous voici arrivés. Donnez-moi la main pour descendre... Vous avez pris un peu froid, hein? Ce n'est rien, nous allons nous dégourdir bientôt les jambes et les bras.

Varin mit pied à terre ainsi que ses deux valets. L'obscurité était complète. Il vit seulement qu'il se trouvait sur la crête d'une falaise élevée.

Une grande lande déserte et semée de gros rochers s'étendait sur le sommet de cette falaise.

Ce fut vers cette lande que David Kerulaz s'avança d'un pas assuré. Varin, ses gens et les ouvriers le suivirent.

Au bout de quelques minutes de marche, ils arrivèrent à un endroit où cinq ou six rochers étaient disposés en cercle. Des broussailles peu élevées croissaient dans cette étroite enceinte.

— Suivez-moi bien, monsieur l'intendant, fit David.

Et il entra résolûment dans ces broussailles. Tout à coup le sol parut se dérober sous ses pas; il avait rencontré les marches d'une sorte d'escalier grossièrement taillé dans le roc et il les descendait lentement.

Varin, appuyé sur le bras de ses deux valets, le suivit en prenant mille précautions.

Ils descendirent ainsi quelques instants dans une nuit profonde.

Enfin David battit le briquet et alluma une lanterne qu'il portait suspendue à sa ceinture.

L'intendant vit alors, non sans surprise, qu'il se trouvait dans une sorte de long couloir fort large, taillé dans le rocher de la falaise.

Il y régnait un vent très-vif. Cette grotte, dont le sol était en pente douce, communiquait avec la rive du Saint-Laurent.

Tout en marchant, David Kerulaz paraissait examiner attentivement les parois de la grotte.

Tout à coup il s'arrêta devant une grande roche plate dressée contre l'une de ces parois et murmura à l'oreille de l'intendant :

— C'est là!

Il prit une pince des mains d'un des ouvriers, posa sa lanterne à terre et attaqua vigoureusement le rocher.

Bientôt le roc tomba sur le sable de la grotte avec un bruit sourd.

Varin écarquilla ses yeux, croyant déjà voir les lingots d'or rouler à ses pieds.

Mais la chute du rocher avait simplement découvert une sorte d'excavation noire et très-profonde.

David ramassa sa lanterne, fit signe à ses compagnons et pénétra avec eux dans cette seconde grotte.

Deux ou trois rocs énormes en jonchaient le sol.

Le chasseur frappa ces rocs avec la pince de fer et fit remarquer à l'intendant qu'ils sonnaient creux.

— Hâtez-vous! hâtez-vous, dit Varin qui semblait avoir peine à tenir en place ; soulevez ces quartiers de roc!

David sourit de nouveau dans sa barbe et fit un pas pour s'avancer vers les pierres qui recouvraient le trésor. Mais au même instant il trébucha et poussa une exclamation de surprise.

— Qu'est ceci? dit-il en se baissant et en prome-

nant sa lanterne sur le sable de la grotte. Tiens! poursuivit-il, un anneau de fer! Venez ici, compagnons, et aidez-moi à le dégager.

Les ouvriers s'approchèrent, armés de pioches, et se mirent à creuser.

Le sol, fait de coquilles concassées, était léger et friable. Ils eurent rapidement mis à découvert un grand coffre de bois sur le couvercle duquel était fixé l'anneau en fer qui avait fait trébucher David.

Grâce aux efforts réunis de ces hommes vigoureux, le coffre fut bientôt tiré du trou où il était enseveli. Le Chasseur de bisons en fit sauter le couvercle.

Varin s'approcha anxieux, les yeux brillants, les mains étendues vers le trésor.

David Kerulaz le repoussa doucement, s'agenouilla devant le coffre et commença à le fouiller.

Il en tira des habits grossiers, des guêtres de peau de daim, une poire à poudre, un couteau de chasse.

— Ce sont les effets de mon grand-père, dit-il avec sentiment, ses vêtements de chasse... Pauvre vieux!

Varin commençait à faire une grimace de désappointement, lorsque tout à coup un son métallique frappa son oreille.

— Oh! oh! dit David, voici qui est plus sérieux.

— Voyons, voyons, dit l'intendant en saisissant la lanterne.

La chasseur se releva, tenant dans sa main un pe-

tit sac de toile grossière. Il s'approcha d'un rocher plat disposé en forme de table et y fit tomber le contenu de son sac.

C'était une centaine de pièces d'or et d'argent qui paraissaient remonter à une époque fort ancienne. Varin jugea d'un coup d'œil qu'il devait y en avoir environ pour mille écus.

Il avançait déjà ses doigts crochus pour s'emparer de cette somme, lorsque David lui dit :

— Un instant, monsieur l'intendant ; vous oubliez nos conventions.

— Je ne demande pas mieux que de les remplir, mon brave ami, dit Varin, et dès que nous serons de retour à Québec...

— Du tout, du tout, monsieur Varin ! c'est ici même que vous voudrez bien signer ce que je vous ai demandé.

Et le Chasseur de bisons, qui était un homme prudent et prévoyant, tira de la poche de sa veste un rouleau de papier, une plume et de l'encre.

Il étala son papier à côté du tas d'or et d'argent qu'il venait de découvrir, approcha la lanterne et, tendant la plume à Varin :

— Allons, monsieur l'intendant, dit-il avec bonne humeur, veuillez écrire ce que je vais avoir l'honneur de vous dicter.

Varin fronça les sourcils ; mais cette première dé-

couverte avait si bien enflammé son esprit cupide qu'il ne résista pas à l'invitation du chasseur.

Il prit la plume et, sous la dictée de David, écrivit la déclaration suivante :

« Je soussigné, Varin, subdélégué de M. l'intendant général du Canada, certifie que le nommé Pierre Kerulaz n'est pas l'auteur du détournement constaté dans la caisse de l'intendance. Je retire en conséquence la plainte que j'ai formée contre lui et j'invite M. le grand-prévôt à le faire mettre en liberté. »

Et il allait signer, lorsque David lui arrêtant la main :

— Pardon, monsieur l'intendant, dit-il, mais cette malheureuse affaire ne sera entièrement étouffée que si le déficit en question est comblé.

— En effet... mais...

— Or, puisque je vais vous livrer des millions, il me semble que vous pourriez bien prélever sur le trésor dix-huit pauvres mille livres que vous verseriez dans la caisse de l'intendance.

M. Varin fit un soubresaut. David continua tranquillement :

— Veuillez donc ajouter à cet écrit les deux lignes suivantes :

« Je m'engage personnellement à couvrir de mes deniers le déficit de dix-huit mille livres constaté dans la caisse. »

L'intendant hésita un instant ; mais le chasseur lui

ayant déclaré d'un ton ferme que s'il ne faisait pas ce léger sacrifice les millions du vieux trappeur ne seraient pas pour lui, il finit par s'exécuter de bonne grâce, ajouta cette dernière clause et signa.

David mit tranquillement le papier dans la poche de sa veste et Varin s'empara lestement des mille écus étalés sur le rocher.

S'adressant alors aux ouvriers :

— Venez ici, dit le chasseur, et travaillons ferme pour enlever ce rocher.

La pince en fer fut enfoncée à grands coups sous l'un des rocs aplatis qui recouvraient le trésor du trappeur.

David, les trois ouvriers et les deux valets de chambre de l'intendant vinrent peser sur le levier. Mais la pierre semblait rivée au sol ; elle ne bougeait pas. Il faut dire que les efforts de David Kerulaz et de ses compagnons étaient plus apparents que réels et que, tout en ayant l'air de se donner beaucoup de mal, ils pressaient fort mollement la pince de fer.

Varin frémissait d'impatience. Il voulut prêter main-forte et vint peser à son tour sur le levier. David le laissa faire et se divertit intérieurement des efforts surhumains de l'intendant qui, la perruque de travers et les yeux sortant de l'orbite, suait à grosses gouttes pour remuer l'inébranlable rocher.

— Courage, monsieur Varin, disait David, courage !... il me semble que le gueux a fait un mouve-

ment... oui, tenez, il se soulève. Allons! un dernier effort!... Ah! mon grand-père était un fameux homme s'il a pu déplacer ces rocs à lui tout seul!...

En achevant ces mots, Bras-de-Fer posa légèrement sur le levier. Le roc se souleva aussitôt, et la pince étant entrée plus avant, il y eut un faible interstice entre la pierre et le sable sur lequel elle reposait.

David courut chercher la lanterne, prit un bâton et, l'insinuant dans cette fente :

— Tenez, tenez, dit-il, on sent au bout de ce bâton un gros sac plein d'or.

— C'est la vérité! s'écria Varin en tâtant à son tour.

Il se jeta à plat ventre, fit glisser sous le rocher les rayons de la lanterne et se releva en criant :

— Oui, ce sac est éventré et j'ai vu luire des lingots d'or!... A l'œuvre, à l'œuvre! renversons le rocher!

David fit un signe imperceptible à ses compagnons.

Ils appuyèrent alors vigoureusement sur le levier. Le rocher fut soulevé; on vit distinctement le sac d'or.

Mais au même instant un bruit sec se fit entendre, l'énorme pierre retomba lourdement et David, portant ses deux mains à sa tête comme s'il eût voulu s'arracher les cheveux, s'écria :

— Mort de ma vie! la pince est brisée!

L'intendant Varin devint pâle.

— Vous n'avez pas un autre outil? demanda-t-il.

— Mon Dieu non! qui aurait pu se douter que cette pince cèderait au moindre effort?.. Il y avait une paille, voyez-vous, monsieur l'intendant.

David Kerulaz avait l'air si sérieusement désolé que ses trois compagnons, qui étaient dans le secret, en mouraient d'envie de rire.

— Ah! quel malheur! reprit David... au moment de réussir! Vous avez vu, le rocher allait tomber... il s'en est fallu d'un rien... et c'était justement le plus gros des sacs que nous allions prendre... Ah! quel malheur, mon Dieu! quel malheur!

Varin était consterné.

— Enfin, que voulez-vous? poursuivit le chasseur avec un soupir, ce n'est que partie remise; nous reviendrons demain soir, et, cette fois, nous prendrons deux pinces.

— Mon brave David, dit l'intendant d'une voix un peu étranglée, en posant sa main sur le bras du Chasseur de bisons... j'ai eu confiance en vous, j'espère que je n'aurai pas à m'en repentir... Vous me promettez, n'est-ce pas, que demain soir nous reviendrons ici?

— Monsieur Varin, s'écria le chasseur en levant la main au ciel, vous savez que je suis un homme loyal et que je n'ai jamais menti. Je vous jure devant Dieu que demain soir, à la même heure, je vous ramènerai à cette grotte.

— Je vous crois, David, je vous crois, dit l'intendant avec un soupir de résignation... Mais il est inutile de rester ici plus longtemps... allons rejoindre la voiture.

Deux heures après, la berline rentrait dans la ville de Québec silencieuse et endormie et venait déposer l'intendant Varin à la porte de son hôtel.

IV

LE RETOUR.

Le lendemain matin, au point du jour, David Kerulaz se rendit chez le grand-prévôt et, grâce à l'attestation que Varin lui avait donnée, il obtint la liberté immédiate de son malheureux frère.

Mais comme il craignait un peu les suites de cette aventure, — et on verra que l'événement ne justifia que trop ses appréhensions, — le Chasseur de bisons fit partir immédiatement son frère pour Montréal, afin de le soustraire à la vengeance que l'intendant pourrait exercer contre lui, au moment où il découvrirait la supercherie dont il avait été victime.

Dès que Pierre Kerulaz fut mis en liberté, David courut tout joyeux à la ferme du père Dervieux.

Il lui montra l'attestation signée par l'intendant Varin, et lui apprit la délivrance de son frère, mais

sans lui dire, bien entendu, par quel stratagème il avait obtenu cet heureux résultat.

Le vieux paysan lui serra vigoureusement les mains, puis, cédant à l'émotion, il l'embrassa cordialement en le nommant son fils.

Quant à Marthe, nous renoncerons à décrire les transports de sa joie tendre et naïve.

Elle joignit les mains pour remercier Dieu, puis, inclinant sa tête un peu pâlie sur la robuste épaule de son fiancé, elle murmura avec un doux sourire :

— Oh ! David, comme j'avais raison d'avoir confiance en vous !

Il fut convenu que le mariage des deux jeunes gens aurait lieu la semaine suivante. Le Chasseur de bisons resta quelque temps à la ferme, assis sur le banc de pierre à côté de Marthe. Ils se parlaient à voix basse, la main dans la main, et faisaient joyeusement de beaux projets d'avenir...

En quittant la ferme du père Dervieux, le Chasseur de bisons se dirigea de nouveau vers Québec. Il se rendit chez M. de Montcalm, auquel il avait hâte d'annoncer les événements, si intéressants pour lui, qui s'étaient passés depuis la veille.

Il attendit quelques instants, car le général avait en ce moment une conférence avec M. de Vaudreuil, gouverneur de la colonie, et avec les principaux officiers de l'armée.

Enfin on l'introduisit dans une petite pièce assez

sombre et il aperçut M. de Montcalm, debout derrière une table et le front penché sur des cartes tracées à la main, qu'il étudiait attentivement.

Il releva la tête lorsque David fut près de lui ; le Chasseur de bisons remarqua alors avec une douloureuse surprise que les traits du général paraissaient pâlis et altérés.

— Bonjour, David, dit le marquis de Montcalm en tendant cordialement la main au jeune chasseur. Eh ! vive Dieu ! tu parais plus gai et plus dispos qu'il y a trois jours !... Je parie que tu vas te marier ?

— En effet, monsieur le marquis, dit David en souriant ; mon mariage aura lieu dans quelques jours, je l'espère.

— A merveille. Et ton frère ?

— Il est en liberté.

— Bon !... ainsi tu as eu raison de Varin ?

Le Chasseur de bisons se mit à rire doucement, tourmenta quelque temps son bonnet de loutre, puis, relevant son clair regard sur le général :

— Monsieur le marquis, lui dit-il, vous m'avez engagé à faire tomber l'intendant dans un piége et à obtenir de lui par ruse ce que je ne pouvais avoir autrement... Je crois que le piége que je lui ai tendu était assez bon.

Et il raconta aussitôt au général la fable qu'il avait inventée touchant son grand-père le trappeur ; il lui dit comment il avait caché dans la grotte, au fond

d'un coffre contenant de vieux habits, une bourse d'anciennes monnaies qu'un juif de Québec lui avait changées contre ses mille écus, comment la pince sciée d'avance s'était brisée au moment décisif, comment enfin Varin s'était engagé non-seulement à rendre la liberté à son frère, mais encore à restituer à la caisse de l'intendance les dix-huit mille livres qu'il y avait soustraites.

Ce récit amusa beaucoup le général et le dernier trait surtout lui parut délicieux. Puis, redevenant sérieux tout d'un coup :

— Tout cela est fort bien, David, dit-il, mais tu sais que l'intendant Varin est puissant, et lorsqu'il découvrira que tu t'es joué de lui, il se vengera peut-être cruellement.

David haussa les épaules avec insouciance.

— L'essentiel, dit-il, c'est que mon pauvre frère est libre et que j'épouserai Marthe.... Ah! monsieur le marquis, poursuivit-il avec un peu d'embarras, si j'osais vous rappeler certaine promesse que vous avez daigné me faire, il y a quelque temps...

— Je m'en souviens fort bien! s'écria M. de Montcalm avec gaieté. Je t'ai promis d'être ton témoin, mon brave David, et je serais fâché de ne pas tenir ma parole!

— Ah! monsieur le marquis, murmura le Chasseur de bisons, un tel honneur...

— David, dit Montcalm d'un ton grave, je n'ai pas

oublié ce que tu as fait pour l'armée et pour moi, et je serai très-heureux de te donner ce témoignage de mon estime et de mon affection, puisque, ajouta-t-il en souriant, ma pauvreté et ta délicatesse m'empêchent de te récompenser d'une autre façon... Je regrette seulement, continua le marquis, que notre bon père André ne soit pas ici pour bénir ton mariage... Qu'est-il devenu, le pauvre homme?... Il a disparu tout à coup du camp il y a six semaines; j'ai peur qu'il ne lui soit arrivé malheur...

Au moment où le marquis de Montcalm achevait ces mots, la porte s'ouvrit brusquement et une belle voix sonore s'écria:

— Salut à vous, ô noble fils de Mars!...

— Le père André! s'écrièrent à la fois M. de Montcalm et le Chasseur de bisons.

— Lui-même, dit le missionnaire en s'avançant les mains tendues vers le général, qu'il pressa contre sa robuste poitrine... Bonjour, David! ajouta-t-il en secouant vigoureusement la main du Chasseur de bisons... Vous m'avez cru mort, n'est-ce pas?

— Mon Dieu! père André, je parlais justement de vous à David et je lui faisais part de mes inquiétudes à votre endroit.

— Ah! nous avons eu des aventures que je vous raconterai quelque jour, mon général, des aventures extraordinaires!...

— Comment! *nous?* Avec qui étiez-vous donc?

— Avec M. d'Arramonde... un brave jeune homme, mon cher général, qui justifie bien le renom d'entrain et de courage de vos Gascons !...

— Ah ! père André, je suis heureux que vous me rappeliez ces jeunes gens... j'ai eu tant à faire depuis mon arrivée ici que je n'ai guère eu le loisir de penser à eux...Vous les avez vus aux prises avec les Anglais ?...

— Oui, mon général.

— M. de Saint-Preux était dans une fâcheuse position quand David est venu me demander pour lui un secours... Malheureusement, je n'ai pu le lui envoyer.

— Il s'est tiré d'affaire néanmoins, et glorieusement, je vous en réponds... grâce à M. d'Arramonde.

— Bon ! alors ils ne sont plus brouillés?

— Ils se sont embrassés sur le champ de bataille, après une affaire où ils s'étaient conduits en héros.

Le marquis de Montcalm sourit :

— Tenez, père André, dit-il, j'ai une heure à dépenser avant le conseil ; racontez-moi donc vos aventures.

— Bien volontiers, mon cher général.

Et le missionnaire commença aussitôt le récit de ce qui lui était arrivé depuis le jour où, entraîné par son humeur aventureuse, il avait suivi le petit détachement conduit par Jean d'Arramonde. La rencontre des Delawares, les dangers qu'il avait courus lorsque fait prisonnier par les sauvages, il avait été attaché au poteau de torture avec Jean d'Arramonde et Ouinnipeg, leur délivrance inespérée, l'attaque des Anglais

qui assiégeaient le fort Sainte-Anne, leur défaite et leur complet massacre, il raconta tout avec sa verve et son entrain habituels.

M. de Montcalm l'écouta attentivement, et lorsqu'il eut fini :

— Je vous félicite, père André, dit-il, d'être revenu sain et sauf après avoir couru de tels dangers.

Puis, après une pause :

— Décidément, ces deux jeunes gens sont braves et hardis. Je remercie Dieu qui leur a permis de sortir heureusement de cette première épreuve. Ils pourront encore me rendre de bons services. Sont-ils revenus avec vous?

— Oui, mon général... Et tenez, ajouta-t-il, en prêtant l'oreille, je crois précisément reconnaître certaine voix qui parle haut dans votre antichambre.

— David, dit M. de Montcalm en souriant, veuillez ouvrir cette porte.

La porte étant grande ouverte, on put apercevoir, dans le corridor un peu sombre, qui précédait la pièce où se tenait le général, un jeune homme au teint animé, à l'œil ardent, qui gesticulait avec force et semblait vouloir passer sur le corps de l'officier de service.

— Allons! allons! monsieur d'Arramonde, dit Montcalm qui s'avança en souriant, nous ne sommes pas à Versailles et je ne suis pas Sa Majesté... Entrez donc et soyez le bienvenu!

L'officier de service s'effaça et Jean d'Arramonde, mettant précipitamment à la main son chapeau qu'il gardait campé cavalièrement sur le coin de l'oreille, vint saluer respectueusement le général en chef.

Saint-Preux, qui marchait derrière son irascible compagnon, semblait avoir peine à tenir son sérieux. Il fallut la présence de M. de Montcalm pour réprimer l'accès de gaieté que venait de lui causer le nouvel emportement de Jean d'Arramonde.

— Messieurs, dit le général avec cet air de dignité gracieuse et bienveillante qu'il savait si bien prendre, je vous remercie, au nom du roi, de ce que vous avez fait pour défendre le fort Sainte-Anne... Vous vous êtes bravement comportés et je saurai signaler votre conduite à Sa Majesté... Mais votre zèle et votre courage me mettent dans un singulier embarras... Je ne sais, en vérité, lequel de vous deux a mérité d'être proclamé vainqueur dans cette première épreuve.

— Mon général, s'écria Saint-Preux avec élan, il n'y a plus de rivalité entre nous!... Nous vous remercions de nous avoir fait comprendre que devant les ennemis du roi on doit s'unir et s'aimer...

Et il tendit la main à Jean d'Arramonde, qui répondit à son étreinte en s'écriant gaiement :

— Palsambleu! mon général, un d'Arramonde n'a jamais donné la main à son ennemi avant le combat, mais après, c'est différent!... Et je puis dire, sans flatterie, que nous nous sommes bien battus!

Tandis que David Kerulaz s'avançait vers Saint-Preux et le félicitait d'être si heureusement sorti du mauvais pas où il l'avait laissé :

— Père André, dit M. de Montcalm au missionnaire, je vous annonce une bonne nouvelle... Notre brave Chasseur de bisons épouse dans quelques jours une belle et honnête fille de Sillery.

— En vérité? dit le père André dont le visage rayonna... Ah! mon cher David, puissiez-vous avoir des enfants qui vous ressemblent!... Je veux bénir votre mariage.

— Et moi, je veux être son témoin... si les Anglais me le permettent, acheva le marquis de Montcalm avec un soupir.

— Ah! père André, ah! mon général! s'écria David tout tremblant de joie, je suis le plus heureux des hommes!

En ce moment, un soldat tout poudreux, couvert de sueur, entra rapidement chez le général et lui remit une dépêche.

M. de Montcalm y jeta les yeux ; son visage devint sérieux.

— Voici le moment décisif, dit-il enfin. Les Anglais sont à trois lieues de Québec avec une flotte puissante portant une nombreuse armée commandée par le général Wolf... Père André, père André, priez bien pour nous! Dans quelques jours, le sort de la colonie sera décidé.

— Ah! général, vous serez vainqueur, comme à William-Henry, comme à Carillon!...

— Dieu le veuille... Je crois, en vérité, que mes mesures sont bien prises... Voici trois jours que je passe sans sommeil, sans repos, sans nourriture... Mais, à moins d'une trahison, je réponds que les Anglais ne pourront s'emparer de la ville. J'ai rendu Québec imprenable.

M. de Montcalm fit appeler immédiatement les principaux officiers de l'armée pour leur communiquer l'importante nouvelle qu'il venait de recevoir.

Au moment où Jean d'Arramonde et Saint-Preux se retiraient, le marquis de Montcalm leur dit :

— Au revoir, messieurs! veuillez vous tenir à ma disposition. J'espère que vous aurez bientôt de mes nouvelles.

V

UN RENARD PRIS AU PIÉGE.

Le soir de ce même jour, dès que le soleil fut couché, David Kerulaz, fidèle à sa promesse, vint chercher l'intendant Varin pour le mener à la grotte du Trappeur.

Le Chasseur de bisons ne put réprimer un sourire lorsqu'il ferma la portière de la berline sur l'inten-

NS LIVRES. ©

dant ; et, par un singulier phénomène, le même sourire malicieux vint se refléter sur la figure de M. Varin au moment où il s'étendit dans le fond de la voiture.

La berline roula encore pendant deux heures dans l'épaisse obscurité de la nuit.

Enfin elle s'arrêta comme la veille sur la crête d'une falaise élevée.

David Kerulaz vint ouvrir la portière et l'intendant mit pied à terre suivi de ses deux fidèles valets.

Ils s'avancèrent de nouveau dans la lande déserte.

Le Chasseur de bisons fit alors remarquer à l'intendant une lueur rouge qui donnait des reflets de braise ardente à quelques rochers disséminés dans la plaine.

— Par mon patron ! nous aurait-on précédés à la grotte ? s'écria David en s'arrêtant tout à coup.

La physionomie de Varin prit une impression un peu inquiète ; son œil vif et perçant s'attacha sur le visage du chasseur canadien.

— Marchons toujours, dit-il ; nous sommes en nombre.

Ils se dirigèrent vers l'endroit où brillait une lumière rouge.

Un grand feu était allumé juste près de l'entrée de la grotte, entre les rochers couverts de mousse qui en défendaient l'accès.

Trois hommes étaient assis autour de ce feu.

En même temps, quelques bêlements plaintifs par-

vinrent à l'oreille de David et de ses compagnons.

— J'y suis, monsieur l'intendant! dit le chasseur comme s'il eût eu une inspiration soudaine. Les hommes que nous voyons devant nous sont de pauvres diables de pâtres qui emmènent leurs troupeaux loin de Québec; ils ont entendu dire que les Anglais étaient proches et ils veulent mettre leurs chèvres en sûreté. Ils vont sans doute se reposer ici une partie de la nuit... Mon Dieu! poursuivit-il en se grattant l'oreille, je vous proposerais bien de descendre le long de la falaise et d'aller gagner l'autre entrée de la grotte, mais, vrai! par cette nuit noire, cela ne serait peut-être pas prudent et nous risquerions fort de nous rompre les os.

— Eh bien! mon brave David, dit l'intendant avec un soupir de résignation, remettons l'affaire à demain.

Lorsqu'il fut remonté dans la berline, l'intendant Varin se rejeta en arrière en riant aux éclats et en frottant ses grosses mains rouges l'une contre l'autre :

— Ah! le rusé compère! s'écria-t-il; je gage qu'il avait aposté ces gens à dessein pour m'empêcher d'entrer dans la grotte... Ah! David Kerulaz, reprit-il avec une sourde expression de colère, c'est ainsi que tu exécutes nos conventions!... Qui aurait cru cela? Un homme qui semblait si simple, si naïvement honnête! Fiez-vous donc aux apparences... Heureusement, j'ai pris mes précautions. Ah! ah! ah!

Et il se mit à rire de plus belle.

De son côté, David Kerulaz n'était pas tranquille.

Tout en dirigeant la course rapide du vigoureux attelage que lui avait prêté le père Dervieux, il murmurait :

— Cet intendant a trop bien pris la chose pour qu'il n'y ait pas quelque anguille sous roche... Je m'attendais à de la colère, à de violents reproches... il a singulièrement dissimulé son désappointement... Il doit ruminer quelque dessein de sa façon... il faudra que je le surveille.

Lorsqu'ils furent arrivés à Québec, devant la maison de M. Varin, David, en ouvrant la portière, demanda s'il désirait recommencer l'expédition le lendemain.

— Eh ! malheureusement, cela est impossible, répondit Varin en se fourrant précipitamment une prise de tabac dans le nez, tout à fait impossible, mon brave David !... J'ai demain soir une conférence chez M. Bigot. Les affaires vont mal, très-mal... on se plaint que nous laissons le soldat manquer de tout, comme si nous pouvions inventer ce qui n'existe pas !... Je te ferai dire demain le jour où je pourrai aller là-bas... Où te trouverais-je si j'avais besoin de toi ?

— Dans la journée, à la ferme Dervieux, à Sillery ce soir, à *l'auberge de France*, sur le quai...

— C'est bien, cela suffit ; au revoir, David !

— Votre serviteur, monsieur l'intendant !

Lorsque le bruit de la voiture conduite par le chasseur canadien se fut éteint dans la ville silencieuse, M. Varin s'adressa à ses deux valets :

— Demain, dit-il, au lever du jour, il faudra que mon carrosse soit attelé. Vous, Pierre, vous irez réveiller M. Godard, mon premier commis, vous lui direz de prendre de grands sacs de forte toile ; il y a un forgeron près d'ici, vous lui emprunterez en même temps deux pinces solides, des bêches, des pelles, etc. Ah! vous irez aussi prévenir Sarrol ; il nous accompagnera.

Après avoir donné ces ordres, M. Varin remonta chez lui et se mit au lit.

Il dormit mal cette nuit-là. Malgré lui, il était inquiet, tourmenté.

— Cet homme se joue de moi, pensait-il ; si je l'écoutais, demain ce serait un autre prétexte qui m'empêcherait de mettre la main sur le trésor... Pourvu qu'il ne l'enlève pas cette nuit?... A quoi bon? S'il avait envie de cet or, n'aurait-il pas dès longtemps pu s'en rendre maître... Non, non, le trésor est toujours dans la grotte et je le trouverai demain matin... Seulement ce maraud est bien aise de s'amuser de moi comme on s'amuse d'un chien auquel on jette et retire un os jusqu'à ce qu'enfin on le lui abandonne. — C'est l'âme damnée de Montcalm, j'aurais dû m'en défier... Si demain, en arrivant là-bas, je ne trouvais plus...

Cette idée fut si poignante que l'intendant se souleva dans son lit pâle et suffoqué ; il sentit une sueur froide perler à ses tempes.

— Je suis fou, pensa-t-il encore, fou à lier !... Je me fais peur à moi-même comme un enfant poltron... Je devrais au contraire me féliciter de ce contre-temps, puisque maintenant la grotte m'appartient, elle est à moi, je n'ai plus besoin de me mettre sous la conduite de ce David... Je pourrai y puiser librement, tout à mon aise... De l'or, de l'or ! oh ! comme j'aurai de l'or ! !

Il commençait à s'endormir ; avant de fermer tout à fait les yeux, il murmura :

— N'importe, j'ai été un sot de rendre à la caisse les dix-huit mille livres.

Les ordres de Varin furent fidèlement exécutés. Le lendemain matin, dès le lever du jour, il trouva son carrosse attelé. Le commis Godard, son complice et son confident, l'attendait, le chapeau à la main, ainsi que Sarrol, l'agent aux vivres.

— Il n'a pas plu cette nuit, n'est-ce pas ? demanda Varin.

— Non, monsieur l'intendant, répondit respectueusement Godard.

— Bien.

Varin se dirigea vers un enclos en grillage situé dans un coin de la cour et où jappaient plusieurs beaux chiens de chasse.

— Brifaut! cria l'intendant en ouvrant la porte du chenil.

Un bel épagneul vint bondir autour de lui en poussant de joyeux aboiements.

M. Varin monta dans son carrosse avec Godard et Sarrol. Après avoir placé les outils qu'ils s'étaient procurés dans le coffre de la voiture, les deux valets grimpèrent sur le large siége.

Brifaut courait devant le carrosse. Le nez à terre, agitant le panache de sa queue ondoyante, il semblait suivre une piste avec ardeur.

L'intendant avait mis la tête à la portière et considérait attentivement le manége de l'intelligent animal.

— Cherche, Brifaut, cherche! criait-il de temps en temps de sa voix aiguë.

Le carrosse sortit bientôt de Québec.

— Allons, cela va bien! dit l'intendant en se frottant les mains avec le geste qui lui était habituel.

Et comme Godard et Sarrol regardaient d'un air de profond étonnement les singulières allures de leur chef, Varin, baissant la voix, leur raconta ce qui lui était advenu deux jours auparavant et leur révéla le secret de David; mais, passant sous silence ce qui avait trait à Pierre Kerulaz et au papier qu'il avait signé, il leur dit que le Chasseur de bisons lui avait livré son secret en reconnaissance d'un important service dont il lui avait l'obligation.

— Seulement, poursuivit l'intendant après avoir terminé le récit de sa seconde expédition, vous comprenez qu'on est bien aise de faire ses affaires soi-même. Ce David est un homme qui peut être dangereux ; il est fort comme un lion, et s'il avait regretté tout d'un coup le cadeau qu'il me faisait, je n'aurais pas pu le lui arracher de vive force. Voici donc ce que j'ai imaginé ; vous allez voir que c'est assez ingénieux. J'avais emporté hier soir un sac rempli de plumes de perdrix, et à mesure que la berline courait dans la nuit noire, je laissais glisser le contenu du sac à travers les planches disjointes de la voiture. Je comptais sur Brifaut pour retrouver le chemin que ce David me cachait si soigneusement.

Et ayant vivement passé la tête par la portière :

— Je ne me trompais pas... Voyez comme il suit bien la piste, le brave animal !... Cherche, Brifaut, cherche, mon ami ! Remarquez-vous comme nous avons fait des tours et des détours depuis que nous avons quitté Québec ?... Mais Brifaut débrouille tout cela en brave chien qu'il est... Dans une heure, nous serons à la grotte... Ah ! maître David, murmura-t-il entre ses dents, vous vouliez vous jouer de moi, mais vous aviez affaire à forte partie !

Godard et Sarrol se récrièrent sur l'admirable idée due à l'esprit inventif de leur chef... Varin recevait leurs éloges avec un air d'orgueilleuse satisfaction.

Tout à coup la voiture s'arrêta.

— Monsieur l'intendant, vint dire le cocher en ouvrant la portière, le chien est parti à travers la lande. Je ne puis plus le suivre.

— Nous sommes arrivés ! s'écria Varin.

Et il s'empressa de descendre.

Suivi de tout son monde, il entra dans la plaine déserte.

— Brifaut ! cria-t-il.

Un aboiement joyeux lui répondit à quelque distance ; Varin marcha d'un pas ferme dans cette direction. Il arriva ainsi aux rochers disposés en forme de cercle qui marquaient l'entrée de la grotte.

Les cinq hommes entrèrent dans les broussailles et pénétrèrent dans le large souterrain.

La pâle lueur du jour filtrant à travers l'issue placée près du bord du fleuve guidait seule leur marche.

— Entrons ici, dit Varin en montrant l'excavation où David l'avait introduit deux jours auparavant.

Godard, Sarrol et les deux valets qui portaient les outils le suivirent : on alluma une grosse lanterne.

L'intendant se pencha et examina soigneusement les quartiers de roche qui recouvraient le trésor. Aucun indice ne révélait qu'on les eût déplacés récemment.

— Ici, dit Varin en frappant du pied un des rochers, il y a un sac de lingots. Tenez, voyez-vous sous cette roche le bout de la pince brisée ? Celles que nous apportons sont solides... elles pourraient soulever la

falaise. Allons! à l'ouvrage! Voici pour vous donner du cœur.

Il mit une poignée de louis dans la main de ses valets.

— Quant à vous, dit-il à Godard et à Sarrol, je vous promets une bonne part sur la prise.

Les deux pinces furent glissées sous le rocher; on fit un vigoureux effort et, cette large pierre ayant été déplacée, on mit à jour un grand sac de toile grise où les lingots accumulés faisaient de grosses bosses rondes. Ainsi que Varin avait pu le constater deux jours auparavant, le sac était éventré près de l'ouverture; on y voyait scintiller l'éclat de l'or.

Varin se jeta à terre avec un empressement cupide; il plongea sa main avide dans le sac...

Mais en même temps une sourde exclamation de rage s'échappa de ses lèvres.

Il se releva d'un bond, tout pâle; ses jambes tremblaient sous lui; Godard et Sarrol durent le soutenir pour l'empêcher de tomber.

Puis un flot de sang monta à son visage horriblement contracté, ses dents claquèrent; il était hideux. Il porta les deux mains à son cou, arracha sa cravate de dentelle qui semblait l'étouffer, et murmura d'une voix étranglée :

— Volé! je suis volé, volé, entendez-vous?... Le misérable!... Des cailloux recouverts d'un peu d'or, voilà les lingots!... S'il était là, oui, s'il était là, vous m'aideriez à me venger, n'est-ce pas?... Oui, me venger...

il le faut... d'une manière terrible! Oh! j'étouffe!...

Les deux commis l'assirent sur un des rochers de la grotte et le regardèrent d'un air consterné. Les valets, qui avaient reçu d'avance leur part de prise, échangeaient des regards sournois et moqueurs.

— Mais, monsieur l'intendant, insinua Godard à demi-voix, si l'on soulevait les autres rochers, on trouverait peut-être...

— Je vous dis que je suis volé, volé par un misérable qui s'est joué de moi! fit l'intendant en se redressant pourpre de colère. Sortons d'ici... vite, vite!... Je veux aller à Québec; vous m'aiderez, n'est-ce pas? à le trouver, à le punir... Oh! je voudrais l'étrangler de mes mains...

Laissant leur chef exhaler sa rage impuissante, les agents aux vivres firent un signe aux deux valets et, saisissant de nouveau les pinces, ils retournèrent les autres rochers.

Mais ils n'y trouvèrent même pas une apparence de lingots, comme sous la première roche.

Selon son expression, l'intendant Varin était bel et bien volé.

VI

L'ESPION.

Huit jours après ces événements, un étranger pauvrement vêtu et portant sur son épaule un bâton au

bout duquel pendait un paquet de hardes vint frapper un soir à la porte de la petite auberge que le père Joseph tenait dans le village de l'Ange-Gardien, situé au nord de Québec et où se trouvait le quartier général des forces anglaises.

La nuit était sombre ; aucun scintillement d'étoiles ne piquait la voûte du ciel.

Grâce à cette obscurité profonde, l'étranger avait pu pénétrer dans le village encombré de troupes anglaises et se glisser le long des murailles sans éveiller l'attention des sentinelles.

Arrivé sur la place de l'église, il avait paru hésiter un instant sur la direction qu'il devait suivre.

Mais le vent qui soufflait avec force ayant fait crier sur sa tringle de fer rouillé l'enseigne de la petite auberge, cette circonstance avait permis à l'inconnu de reconnaître qu'il était arrivé devant la maison du père Joseph, terme de son voyage.

Un premier coup discret frappé à la porte de l'auberge étant demeuré sans résultat, il saisit son bâton et heurta les petits carreaux verdâtres d'une fenêtre peu élevée.

Au bout de quelques minutes, il entendit un grincement, et la fenêtre s'entr'ouvrit.

— L'auberge est fermée, dit alors une voix rude ; vous reviendrez demain matin ; je n'ai plus ni vin ni eau-de-vie...

— Père Joseph, écoutez-moi; un seul mot... dit l'étranger.

— Que voulez-vous?

— Ne pouvez-vous me donner l'hospitalité pour la nuit?

— Mon auberge est pleine d'Anglais... — Et l'aubergiste grommela quelques mots que l'inconnu ne put entendre, mais qui, d'après le ton dont ils étaient prononcés, ne ressemblaient guère à une bénédiction. — Je ne puis vous recevoir.

— Comment, père Joseph, vous ne me reconnaissez pas?

— Eh! la nuit est si noire qu'une chatte ne verrait pas ses petits. Venez demain matin, nous renouerons connaissance... Bonsoir!

Et la fenêtre grinça de nouveau sur ses gonds.

L'inconnu, qui était tenace, introduisit son bâton entre les deux battants et paralysa les efforts que l'aubergiste faisait pour la fermer.

— Jour de Dieu! s'écria le père Joseph en haussant le ton... Voulez-vous, oui ou non, me laisser dormir en paix?

— Non, mon brave Joseph, répliqua l'étranger avec bonne humeur; je suis sûr que tu ne dormirais pas en paix si tu savais que, grâce à ton obstination, ton ami Jacques Borel passe la nuit sur la place de l'église, à la belle étoile.

— Jacques Borel! fit l'aubergiste; que ne le disais-

tu tout de suite? Chut! ne fais pas de bruit, pour ne pas réveiller ces coquins en habit rouge. Je vais t'ouvrir et tu coucheras dans ma chambre.

Quelques instants après, la porte de l'auberge s'ouvrit et l'homme qui avait pris le nom de Jacques Borel voyait devant lui l'aubergiste enveloppé d'une sorte de long manteau de laine brune sous lequel il dissimulait une petite lanterne.

— Attention! dit-il tout bas à l'oreille de l'étranger; cette salle basse est remplie de soldats... entends-tu comme ils ronflent, les gueux? Prends garde de marcher sur eux et de les réveiller.

Et avec mille précautions le père Joseph et son hôte ayant franchi les grands corps étendus sur la terre battue de la salle atteignirent un petit escalier en bois qu'ils montèrent doucement.

Arrivé à l'étage supérieur, l'aubergiste fit entrer Jacques Borel dans une petite chambre carrée, meublée d'un lit et d'une table; au fond, on apercevait les carreaux verdâtres de la petite fenêtre à travers laquelle les deux hommes avaient parlementé quelques instants auparavant.

Après avoir soigneusement fermé la porte à double tour, le père Joseph revint vers son hôte en disant :

— Figure-toi, mon brave Jacques, que j'ai la tête tellement perdue depuis que les habits rouges sont dans notre pauvre village, que je n'avais pas reconnu

ta voix... Ainsi, tu viens de là-bas ?... Tu t'es toujours bien porté ?...

Et le père Joseph, tendant la main au nouveau venu, éleva en même temps sa lanterne pour voir le visage de son ami :

— Grand Dieu !.. s'écria-t-il en laissant tomber la lanterne sur la table, tu n'es pas Jacques Borel !... tu m'as trompé !.. Mais qui es-tu donc ?... que viens-tu faire ici ?.. Pourquoi as-tu pris le nom du soldat de M. de Frontenac, mon ancien camarade ?... Parle, réponds, ou sinon...

Il allongea en même temps sa main robuste vers un couteau grand ouvert sur la table.

Sans répondre, l'étranger rejeta le manteau rapiécé qui couvrait ses épaules, posa sur la table le grand chapeau de feutre rougi par le temps qui cachait ses traits et découvrit la taille élégante et le visage hardi de Jean d'Arramonde.

Puis, prenant un escabeau de bois sur lequel il s'assit et appuyant son coude sur la table :

— M. de Frontenac m'a dit que je pouvais compter sur vous, fit-il en attachant un clair regard sur le visage du vieil aubergiste ; il m'a dit qu'au temps où il commandait un bataillon du régiment de la Reine il n'avait pas de meilleur soldat que vous et que si vos blessures ne vous avaient contraint à prendre cette auberge, vous seriez en ce moment aux pre-

miers avant-postes, prêt à faire le coup de feu contre les Anglais.

— Ça, c'est vrai! s'écria le vieux brave dont le visage bronzé s'anima... mais...

— Écoutez-moi. Sachant que je devais arriver ici pendant la nuit pour éviter les sentinelles anglaises, M. de Frontenac m'a conseillé de vous demander l'hospitalité et de prendre le nom de son soldat Jacques Borel, votre ancien camarade, afin que vous me fassiez entrer chez vous sans difficulté... Mais je vous ai trompé, je suis officier sous les ordres de M. de Montcalm, je me nomme le marquis d'Arramonde et il n'y a de réel dans tout ceci que ma présence chez vous et le service que je viens vous demander.

Cette déclaration si nette et si confiante amena une expression de profonde surprise sur la physionomie du vieux soldat.

— Un officier de Sa Majesté, dans ce village, au milieu des Anglais!... Ah! monsieur... monsieur le marquis !...

— Pouvons-nous parler librement ici? demanda d'Arramonde du même ton rapide et bas et sans s'inquiéter des exclamations d'étonnement de l'aubergiste.

— Ces murs ont deux pieds d'épaisseur et la porte est en chêne bardé de fer... Je me suis retiré exprès dans cette petite pièce, afin de pouvoir jurer tout mon soûl contre les Anglais... et je vous réponds que je m'en donne du matin au soir.

— Bien.

Et tandis que l'aubergiste posait lestement sur la table une bouteille poudreuse, du pain et un reste de pâté qu'il avait été chercher dans un petit placard, et auxquels le gentilhomme béarnais s'empressa de faire honneur :

— Vous devinez ce que je viens faire ici, n'est-ce pas?... poursuivit Jean d'Arramonde. M. de Montcalm veut être renseigné sur les forces des Anglais qui ont débarqué sur cette côte... Vous avez entendu sans doute le bombardement de la ville?

— Ah ! monsieur, dit l'aubergiste avec tristesse, quelle horrible chose !.. Pendant la journée, c'est un roulement de tonnerre continuel... et souvent, la nuit, je me réveille en sursaut, croyant toujours entendre ce maudit canon... Dites-moi... notre pauvre belle ville de Québec doit être ruinée ?

— Non ; la basse ville a beaucoup souffert... plus de douze cents maisons ont été détruites...

— Douze cents maisons, bon Dieu !

— Mais le reste tient bon ; et, aussi vrai que voici un excellent pâté, les Anglais n'entreront pas à Québec tant que M. de Montcalm et son armée garderont la ville.

— Ah ! M. de Montcalm ! quel homme ! quel soldat ! Si l'on n'était pas percé de blessures comme une vieille écumoire, comme on aimerait à aller là-bas, avec les camarades, tirer quelques cartouches en son honneur !

— Les Anglais n'auront jamais Québec de vive force, continua Jean d'Arramonde en reposant son verre sur la table... Mais notre général craint une ruse... Voyant que tous leurs efforts pour le faire sortir des retranchements sont inutiles, les Anglais peuvent avoir recours à quelque invention diabolique. Bref, je ne viens pas seulement compter le nombre des soldats, père Joseph ; je viens encore savoir quelles sont les intentions des officiers et quel est le plan de campagne du général Wolf.

Ces paroles débitées avec ce ton d'assurance et de hardiesse qui était particulier au gentilhomme béarnais mirent le comble à la stupéfaction du digne aubergiste.

Il regarda d'Arramonde qui achevait tranquillement son frugal repas et se gratta la tête d'un air embarrassé, comme s'il se fût demandé si ce gentilhomme avait bien tout son bon sens.

— Dites-moi, fit Jean d'Arramonde en repoussant de la main l'assiette et la bouteille entièrement vides, pouvez-vous m'indiquer dans quelle maison du village sont logés le général Wolf et son état-major?

— Ils ont pris logement chez un nommé Pierre Dargonne, maître forgeron.

— Bien ; connaissez-vous ce Pierre Dargonne?

— Oui, certes.

— Est-ce un homme sûr?

— J'en réponds comme de moi-même.

— Il faudra que vous trouviez un prétexte pour m'introduire chez lui, père Joseph. Une fois dans la place, je saurai bien me tirer d'affaire et remplir la mission que M. de Montcalm m'a confiée. — Mais, pour le moment, je meurs de fatigue et de sommeil ; y a-t-il dans votre auberge un coin où je puisse reposer?

— Mon Dieu ! monsieur le marquis, dit le bon aubergiste avec un peu d'embarras, je n'ai que cette chambre et ce lit à vous offrir.

— Mais vous, père Joseph?

— Oh ! moi, j'irai dans la grange où j'ai justement rentré du foin nouveau aujourd'hui. Je dormirai là comme un roi...

VII

RUSE DE GUERRE.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, Jean d'Arramonde, qui s'était jeté tout habillé sur le lit de l'aubergiste, fut réveillé par les cris et le tumulte qui venaient de la salle basse de l'auberge.

C'étaient les soldats anglais qui annonçaient leur réveil en demandant du pain et de l'eau-de-vie.

Au bout de quelques instants, la lourde porte de chêne tourna sur ses gonds et donna passage au père Joseph.

— Bonjour, monsieur le marquis, dit-il gaiement. Avez-vous bien dormi?

— A merveille.

— Entendez-vous quel tapage ils font là-dessous, les gueux?... Mais ça ne me regarde pas... J'ai dit à mes deux garçons de leur donner tout ce qu'ils demanderaient... et quand la cave sera vide il faudra bien qu'ils s'en aillent.

Puis, se rapprochant de d'Arramonde :

— Mon officier, dit-il, j'ai du nouveau à vous apprendre.

— Parle !

— J'ai vu Pierre Dargonne tout à l'heure.

— Bon!

— Le général anglais donne ce soir un dîner à ses officiers.

— Très-bien!... M'as-tu fait inviter, au moins?

— Non pas, répliqua le père Joseph en riant, mais j'ai pensé...

— Quoi donc?

— Mon Dieu!... dit l'aubergiste en hésitant, je ne sais si vous consentiriez...

— Eh! tu me fais mourir avec tes lenteurs!... Tu as pensé, n'est-ce pas, qu'au moyen d'un déguisement je pourrais approcher de la table et écouter ce que diront les officiers anglais?

— En effet... mais ce déguisement...

— Je l'accepte d'avance.

— Pourtant...

— Je l'accepte, te dis-je ; et dussé-je leur présenter les plats ou leur verser à boire...

— Vous feriez cela, mon officier?...

— Mon brave, dit Jean d'Arramonde avec force, tu sauras qu'il y a plusieurs manières de faire la guerre. Certes, il est beau de combattre son ennemi face à face, en rase campagne, l'épée ou le fusil à la main ; mais s'il y a du courage à braver les balles qui sifflent autour de vous et à marcher au pas de charge au devant des baïonnettes, il n'y en a pas moins, sois-en sûr, à venir seul, sans armes, au milieu d'une armée nombreuse, pour arracher à l'âme qui fait mouvoir ce grand corps le secret de ses pensées et de ses intentions... Je viens de faire la guerre avec les sauvages et j'ai appris d'eux que lorsqu'on est le plus faible il faut avoir recours à la ruse... N'est-ce pas ainsi que le grand roi Henri, ce profond politique, ce génie si souple et si habile, a pu conquérir, à la tête d'une poignée d'hommes, son beau royaume de France?... Je veux imiter mon Béarnais! Je ne me crois pas tout à fait un sot, je sais me retourner, j'entends bien la langue anglaise, et quand j'ai résolu de faire une chose, le diable ne m'en ferait pas démordre!... Je saurai pourquoi le général Wolf reste depuis quinze jours inactif, se contentant de bombarder stupidement une ville sans défense... je saurai quels sont ses projets, comment

il espère vaincre M. de Montcalm et entrer à Québec... Mais tout cela, ce sont des paroles inutiles... venons au fait ; tu me disais donc ?...

Le père Joseph, que la verve abondante de Jean d'Arramonde avait un peu étourdi, rassembla ses idées et répondit :

— Ce sera un grand souper ce soir, car tandis que les pauvres gens de Québec mangent une once de pain par jour et un morceau de cheval coriace, ici, ces messieurs ne se refusent rien... Pierre Dargonne a promis que son neveu Nicolas, un jeune homme à peu près de votre âge, viendrait aider les gens du général.

— C'est entendu et compris, dit d'Arramonde ; je prendrai la place du neveu Nicolas : conduis-moi chez le forgeron.

— Pas encore, s'il vous plaît, monsieur, dit le père Joseph en souriant. Il est à peine cinq heures du matin et le souper est pour six heures du soir.

— C'est vrai. Eh bien ! je vais aller flâner dans le village ; je reviendrai tout à l'heure déjeuner avec toi... Tu me présenteras à ton ami et nous prendrons nos mesures pour ce soir.

Jean d'Arramonde était enchanté du nouveau rôle qu'il jouait. Après la vie accidentée qu'il avait menée pendant deux mois dans les bois et dans les prairies, l'existence monotone du camp lui avait semblé insupportable.

Gaston de Saint-Preux l'avait quitté depuis quelques jours pour aller prendre le commandement d'un poste situé près de l'anse du Foulon, au sud de Québec, et destiné à garder cette partie de la côte, où les Anglais auraient pu facilement débarquer.

D'Arramonde s'ennuyait et, pour se distraire, il avait demandé à M. de Montcalm l'autorisation de tenter une reconnaissance dans les lignes anglaises.

Le général français avait accepté avec plaisir les offres de service de l'aventureux jeune homme, qui s'était mis aussitôt en route après avoir changé de vêtements et s'être concerté avec son ancien ami M. de Frontenac, qui connaissait admirablement tout le pays voisin de Québec.

Jean d'Arramonde employa cette matinée à étudier la disposition du camp anglais, placé parallèlement à celui des Français dont il était séparé par la rivière Montmorency.

Il ne put pénétrer dans ce camp ; mais d'après le nombre des tentes et des abris de feuillage il calcula que les troupes anglaises débarquées sur ce point devaient comprendre environ dix mille hommes, c'est-à-dire qu'elles étaient trois fois supérieures en nombre à la petite armée de M. de Montcalm.

Il constata en outre avec un amer chagrin que, tandis que les héroïques soldats de Montcalm manquaient de vivres, de vêtements et de souliers, grâce à l'indifférence ou à la scélératesse des intendants,

les soldats anglais, bien équipés, bien nourris, semblaient à peine se ressentir des fatigues de la traversée et du débarquement.

A midi, Jean d'Arramonde revint à l'auberge de l'Ange-Gardien. Il traversa la salle basse, remplie d'Anglais déjà ivres, et monta à la petite chambre où le père Joseph et son ami Dargonne le forgeron l'attendaient.

Il fut convenu que le soir, vers cinq heures, Jean d'Arramonde, prenant le nom et le costume de Nicolas Dargonne, le neveu du forgeron, viendrait aider à servir le repas que le général Wolf offrait à ses officiers.

— Je vous souhaite de réussir dans ce que vous désirez, monsieur, dit le brave forgeron en secouant la tête; mais ces gens-là se défient diantrement de nous, et je doute qu'ils parlent tant que vous serez là.

— Bah! je leur servirai si souvent à boire qu'il faudra bien que leurs langues se délient... Ah! si j'avais quelques bouteilles de jurançon, je saurais vite le fond de leur pensée!... Voilà un vin qui a vite raison des boudeurs!.. Notre roi Henri qui, grâce à mon grand-père, en avait bu avant de goûter le lait de sa nourrice, a parlé deux mois plus tôt que les autres enfants de son âge... et je puis dire que depuis il n'a pas démenti ce brillant début!...

VIII

JAMES WOLF.

Vers quatre heures, Jean d'Arramonde sortit de l'auberge de l'Ange-Gardien et suivit le forgeron Dargonne :

— Réfléchissez bien, mon ami, dit-il en route au brave Canadien. Le service que je vous demande peut vous exposer à de grands dangers. Les Anglais me fusilleront certainement s'ils découvrent qui je suis, mais ils pourront vous faire à vous aussi un mauvais parti.

— C'est tout réfléchi, mon officier, répliqua le forgeron avec fermeté. Nous sommes seuls au monde, ma pauvre femme et moi... Croyez-vous que nous ne donnerions pas bien notré maison, notre vie même pour aider M. de Montcalm à débarrasser le pays de ces maudits Anglais ?... Vous n'avez pas de remerciements à me faire ; tous les Canadiens agiraient comme moi à ma place. Si jamais vous retournez en France, vous pourrez dire au roi qu'il a ici de bons sujets, bien dévoués...

Le brave forgeron poussa un soupir sans achever sa pensée.

Arrivé chez lui, Pierre Dargonne présenta d'Arra-

monde aux gens du général anglais en leur disant que c'était là le neveu dont il leur avait parlé et qui devait les aider à préparer le souper.

Jean d'Arramonde se mit à la besogne avec un entrain qui émerveilla le brave forgeron.

Il espérait bien qu'on aurait encore besoin de ses services au moment du repas et qu'il pourrait assister ainsi à la conversation des convives.

Mais lorsque les préparatifs du souper furent terminés et la table dressée, les deux grands valets du général lui firent comprendre par signes — car il feignait de ne pas comprendre l'anglais — que son aide était désormais inutile et qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

Mais d'Arramonde n'entendait pas que les choses se passassent ainsi.

Profitant d'un moment où les domestiques du général anglais étaient occupés à la cuisine, où ils faisaient tourner la tête à la pauvre Marie Dargonne, la femme du forgeron, il remonta doucement l'escalier en bois qui conduisait au premier étage, entra dans la salle où le souper devait avoir lieu et alla se poster derrière un haut dressoir chargé de plats d'étain. A travers les planches disjointes qui formaient le fond de ce dressoir, il pouvait tout voir sans être vu.

Enfin, lorsque six heures sonnèrent à l'église du petit village de l'Ange-Gardien, une dizaine d'offi-

ciers anglais vinrent prendre place autour de la longue table, en faisant craquer sous leurs lourdes bottes les solives du parquet.

Au milieu de la table, entre un gros colonel au visage haut en couleur et un grand major de cavalerie au profil dur et anguleux, se tenait un jeune homme de trente-trois ans à peine, pâle et chétif.

Ce jeune homme était James Wolf, le commandant en chef de l'armée qui envahissait le Canada.

Cette physionomie froide et austère, animée par le feu intelligent de deux yeux ardents, captiva puissamment l'attention de Jean d'Arramonde.

Le matin même, il n'avait eu qu'un sourire de mépris pour l'artillerie formidable et les forces puissantes accumulées dans le camp anglais ; il savait que l'armée aguerrie de M. de Montcalm pouvait lutter avec avantage contre le nombre. Mais l'aspect de ce visage pâle et résolu, où se lisait une volonté implacable, un enthousiasme froid et pénétrant, lui fit éprouver une impression singulière ; une sorte de pressentiment triste lui serra le cœur et, pour la première fois, l'inébranlable confiance qu'il avait dans l'armée française, dans M. de Montcalm et dans lui-même reçut comme une faible secousse.

Le général anglais parlait peu ; il semblait absorbé par ses pensées. Il laissait les officiers qui l'entouraient discuter les événements de la campagne, regretter que le bombardement auquel la ville de Qué-

bec était soumise depuis huit jours n'eût pas encore amené la reddition de la place et s'emporter contre l'inaction de M. de Montcalm qui, bien fortifié dans son camp retranché de Beauport, répondait par un profond dédain aux manœuvres savantes tentées par les Anglais pour le faire sortir de ses lignes.

— Il attend que la mauvaise saison nous oblige à nous rembarquer, dit un officier avec dépit.

— Bah! d'un moment à l'autre, il peut avoir sur les bras l'armée du général Amherst qui doit venir de l'intérieur des terres se joindre à nous... Que fera-t-il avec ses six mille hommes contre nos soixante mille soldats?

James Wolf se tourna vers l'officier qui venait de parler et lui dit d'une voix grave :

— Nous ne devons pas compter sur le secours du général Amherst. Avant qu'il ait pu venir faire sa jonction avec nous, la neige et les glaces nous auront chassés d'ici... Il faut agir par nous-mêmes et agir rapidement.

Il y eut un mouvement d'attention parmi les officiers anglais; un grand silence s'établit.

— Messieurs, dit le général Wolf en élevant son verre, je bois à Sa Majesté le roi, qui attachera bientôt le fleuron du Canada à sa belle couronne d'Angleterre.

Un hourra enthousiaste répondit à ce toast.

James Wolf se tourna alors vers les deux serviteurs

restés debout près du dressoir et leur ordonna d'un geste de sortir.

On en était à la fin du repas, les bouteilles commençaient à circuler et les visages des convives reflétaient les couleurs roses des verres bien remplis.

Seul, le général anglais gardait sa froide et impassible contenance; mais le feu de ses prunelles sembla tout à coup s'animer tandis qu'il continuait :

— Messieurs, je vous ai réunis pour vous dire que demain matin nous attaquerons les Français. Vous, colonel Clock, vous ferez avancer votre artillerie cette nuit sur la crête du ravin de Montmorency, et dès le lever du soleil vous commencerez le feu. Je sais de bonne source que les Français n'ont que dix pièces à opposer à vos cent vingt canons. En même temps, le major Hawson se portera par la droite avec deux mille hommes, traversera le ravin et commencera une attaque sur la gauche des Français pour les attirer de ce côté. Avec le gros de nos forces, je m'avancerai alors le long du Saint-Laurent et j'enlèverai les retranchements de M. de Montcalm. Le rendez-vous est à midi, à Québec.

Il se leva en achevant ces mots prononcés d'une voix nette et vibrante, et, adressant un salut aux officiers réunis autour de lui :

— Vous avez, dit-il, des dispositions à prendre pour la bataille de demain. J'espère que vous saurez

communiquer votre ardeur aux troupes que vous commandez. Songez que dans vingt-quatre heures, s'il plaît à Dieu, le drapeau d'Angleterre flottera sur les murs de Québec.

Le jeune général se retira dans la modeste chambre que lui avait cédée le forgeron Dargonne et passa la nuit à expédier des ordres en vue de la bataille décisive qu'il comptait livrer le lendemain matin à la petite armée française.

Dès que le dernier officier anglais fut sorti, Jean d'Arramonde se glissa hors de sa cachette, descendit dans la salle et vint s'asseoir près du forgeron qui se chauffait à la flamme claire du foyer.

— Eh bien! demanda ce dernier à voix basse, quelles nouvelles?

— Il faut que je retourne sur-le-champ au camp de M. de Montcalm, dit le gentilhomme français sur le même ton. Pouvez-vous me servir de guide?

Pierre Dargonne secoua la tête.

— Difficile! dit-il laconiquement.

— Il le faut, entendez-vous? il le faut! reprit d'Arramonde en se levant. Si vous refusez de m'accompagner, j'irai seul; je saurai bien franchir la rivière qui coule au fond du ravin, et, une fois la rivière passée, j'arriverai facilement au camp.

— Vous avez trouvé une barque pour vous amener ici, vous n'en trouverez pas pour revenir de l'autre côté; les Anglais les ont toutes fait brûler. D'ailleurs

la lune brille cette nuit comme un soleil et les sentinelles ennemies font bonne garde.

Il réfléchit un instant.

— Je connais bien un passage sous le saut de Montmorency ; je m'amusais à le franchir étant enfant, et j'espère que l'âge n'a pas encore brisé mes jambes. Mais c'est un endroit dangereux, qu'il faut bien connaître pour s'y hasarder... Est-ce que vous ne pourriez pas me confier ce que vous avez à dire là-bas ?

Jean d'Arramonde eut un moment d'hésitation. Mais, après avoir jeté un coup d'œil sur la calme et honnête figure du forgeron, il se reprocha ce mouvement de défiance.

— Combien vous faudra-t-il de temps pour arriver au camp de M. de Montcalm ? demanda-t-il.

— Deux heures.

— Bien.

Et, se penchant vers l'oreille du forgeron, il lui confia ce qu'il venait d'entendre et lui recommanda surtout de bien retenir la disposition que le général Wolf comptait donner à son armée.

— Vous irez droit à la tente de M. de Lévis qui commande les troupes opposées aux Anglais. Vous lui ferez part de cette grave nouvelle et vous lui direz que c'est le marquis Jean d'Arramonde, officier de Sa Majesté, qui vous envoie vers lui.

Le forgeron courut prendre un grand manteau dont il s'enveloppa, un bonnet de fourrures qu'il s'enfonça

sur la tête jusqu'aux oreilles, et, revenant vers Jean d'Arramonde :

— Votre commission sera faite, dit-il. Si le saut de Montmorency n'est pas plus méchant que de coutume, je passerai... Demain matin, au lever du jour, je serai revenu, à moins que...

Il s'approcha plus près du jeune gentilhomme et lui dit en adoucissant un peu la rudesse de sa voix :

— Si je ne suis pas de retour demain matin, vous annoncerez la chose tout doucement à la bonne femme... Vous savez, à son âge, un coup comme celui-là pourrait la tuer... Vous lui direz que son homme a voulu se rendre utile à la brave armée de M. de Montcalm et qu'il n'a pas été assez heureux pour réussir... Vous lui direz ce que vous voudrez enfin, mais doucement, n'est-ce pas? bien doucement.

Et Pierre Dargonne, se retournant brusquement comme pour cacher son émotion, se dirigea vers la porte.

Mais d'Arramonde le rappela.

— Votre main, mon ami, dit le gentilhomme avec élan, et merci au nom de M. de Montcalm et de ses soldats, auxquels vous portez peut-être la victoire !

Après avoir échangé avec Jean d'Arramonde une silencieuse étreinte, le forgeron se glissa hors de sa maison et, suivant l'ombre des murailles, se dirigea vers le ravin de Montmorency.

IX

LA BATAILLE DE MONTMORENCY.

Le lendemain matin, au lever du jour, Jean d'Arramonde dormait d'un profond sommeil sur un coffre placé dans l'angle de la salle basse de l'auberge, lorsqu'il sentit une main lui toucher l'épaule.

Il sauta aussitôt sur ses pieds ; Pierre Dargonne était près de lui.

— Eh bien ? demanda Jean d'Arramonde.

— Eh bien ! votre commission est faite, répliqua le forgeron en ôtant son manteau et son bonnet de loutre tout ruisselants d'eau. M. de Lévis est prévenu. Ah ! ça n'a pas été sans peine que je suis arrivé là-bas !... La cascade a dérangé bien des rochers depuis vingt ans, et je ne retrouvais pas mon passage d'autrefois. J'ai failli être entraîné plus d'une fois dans le gouffre... Mais enfin, me voici.

— M. de Lévis ne vous a-t-il pas chargé d'autres ordres pour moi ?

— Si fait. Il m'a dit d'abord de vous remercier de l'avis important que vous lui donniez. Puis il a ajouté : « Les Anglais seront repoussés et battus aujourd'hui. Mais ils ne s'en tiendront pas là, car ils sont nombreux, et leur général voudra probablement

tenter plusieurs actions décisives avant que les glaces viennent paralyser les mouvements de son armée. »

« M. de Lévis vous prie de rester encore quelque temps dans ce village et d'informer M. de Montcalm de tout ce que vous pourrez découvrir au sujet de leurs projets.

— Avec votre aide, mon brave Dargonne, j'espère que cela sera facile, dit Jean d'Arramonde que ce premier succès remplissait de joie et d'espoir. Vous allez sortir du village, gagner les environs et vous tenir au courant des divers incidents de la bataille qui va s'engager. Moi, je reste ici ; il y viendra peut-être des officiers anglais dans la journée et je dois entendre ce qu'ils diront.

De longues heures s'écoulèrent.

Enfin, vers midi, un coup de canon retentit. Le gentilhomme béarnais, qui à ce moment était assis entre les deux valets du général anglais, près de la grande cheminée du forgeron, ne put s'empêcher de tressaillir.

Il savait que la partie qui venait de s'engager là-bas, sur les bords de la rivière Montmorency, serait sans doute décisive.

Son cœur battit vivement ; il regretta l'ordre qu'il avait donné à Pierre Dargonne ; il aurait voulu courir lui-même sur une hauteur voisine, assister au moins de loin à ce combat auquel il ne pouvait prendre part, en suivre les émouvantes péripéties...

Et il était condamné à l'inaction, et cette cruelle incertitude devait peut-être durer jusqu'à la fin du jour !...

Le général Wolf avait quitté dès le matin la maison du forgeron pour donner ses derniers ordres, presser la marche des troupes et assurer le succès de l'attaque formidable et soudaine qu'il avait résolu de diriger contre la petite armée française.

Vers une heure, on amena dans la salle basse un de ses aides de camp qui avait été blessé.

Quelques instants après, un chirurgien vint le panser.

— Eh bien ! demanda rapidement le médecin anglais en faisant son pansement, quelles nouvelles?

— Tout va bien, répliqua le blessé dont le visage animé reflétait encore les ardeurs du combat. La batterie de cinquante grosses pièces d'artillerie que nous avons sur le bord de la rivière a d'abord ouvert le feu. Malheureusement les positions françaises qu'elle était chargée de balayer avaient été dégarnies d'avance, comme si l'ennemi avait prévu notre attaque et connu notre plan. Trois vaisseaux embossés dans le Saint-Laurent devaient faire converger leurs feux avec ceux de cette batterie ; mais, par suite du mouvement de l'armée française, toute cette formidable artillerie s'est trouvée inutile. C'était un contre-temps fâcheux... Le général Wolf a alors donné l'ordre à

l'infanterie de se porter en avant; nos troupes, supérieures en nombre, ont fait une furieuse attaque qui a réussi. Au moment où j'ai quitté le champ de bataille, les Français reculaient, nous abandonnant une redoute où nos gens s'établissaient. Ce soir, selon sa promesse, le général Wolf plantera le drapeau d'Angleterre sur les murs de Québec.

Jean d'Arramonde devint pâle; cette terrible nouvelle de la défaite probable de l'armée française l'avait atterré. Il resta un instant le regard fixe et hagard devant les tisons qui achevaient de se consumer dans l'âtre.

On entendait encore les lointaines détonations du canon. Ce bruit sourd et persistant dura près de deux grandes heures.

D'Arramonde reprit un peu courage.

— Puisque les batteries anglaises continuent leur feu, se dit-il, c'est que l'armée de M. de Lévis fait bonne contenance et ne lâche pas pied... Ce bruit lointain vient toujours avec la même intensité; les canons anglais n'ont donc pas gagné du terrain...

Mais ces conjectures ne suffisaient pas à calmer l'angoisse qui déchirait le cœur du gentilhomme béarnais.

Il en était presque à maudire la pensée qu'il avait eue de venir dans le camp ennemi au lieu de combattre et de mourir au milieu des soldats qui défen-

daient Québec, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et Pierre Dargonne entra.

Tandis que Jean d'Arramonde restait au poste qu'il s'était assigné, le brave forgeron avait gagné une hauteur voisine située près de la rivière et d'où l'on pouvait facilement suivre les mouvements des deux armées.

En le voyant arriver haletant et couvert de sueur, d'Arramonde comprit que le combat venait sans doute de se terminer.

Mais la présence de l'officier blessé et des deux valets lui imposait une extrême prudence.

Il dut faire un effort sur lui-même pour ne pas courir au-devant du forgeron ; il resta assis sur son escabeau, regardant toujours avec une indifférence apparente les dernières braises du foyer.

Pierre Dargonne, de son côté, ne se pressait pas de venir dire au jeune officier le résultat de la bataille.

Il ôtait son manteau, le suspendait à un clou et tournait dans la pièce, feignant de ranger les meubles.

A un moment, l'officier blessé, qui était assis pâle et défait dans l'unique fauteuil de la maison, demanda de quoi écrire.

— Nicolas, s'écria aussitôt le forgeron en s'adressant à son prétendu neveu, viens m'aider à prendre cette table !

D'Arramonde quitta la place qu'il occupait près du

feu entre les deux grands valets anglais et s'approcha de Pierre Dargonne.

Ce dernier lui dit précipitamment à voix basse :

— Battus, battus à plate couture !

— Qui cela?

— Les Anglais, parbleu!

Jean d'Arramonde eut un tel mouvement de joie qu'il faillit laisser tomber la lourde table de chêne dont il tenait un des bouts.

Lorsqu'ils eurent placé cette table devant l'officier anglais, Pierre Dargonne s'adressa de nouveau au gentilhomme béarnais.

— Viens çà, mon neveu, dit-il, tu me donneras un coup de main pour changer une barrique dans le cellier.

Et dès qu'ils furent enfermés dans le cellier :

— Ah! monsieur, monsieur, s'écria le brave forgeron avec élan, quel dommage que vous n'ayez pas vu ça!... Tout d'abord les canons des Anglais ont fait un tel tapage que j'ai bien cru que la pauvre petite armée de M. de Montcalm allait être réduite en poussière... mais lorsque le nuage de fumée s'est dissipé et que les canonniers anglais ont voulu juger l'effet de leurs coups, ils se sont aperçus que le camp était évacué et que leurs boulets avaient été rouler au milieu des tentes vides et des tranchées abandonnées. Alors ils ont voulu attaquer les nôtres avec leur infanterie. De grandes masses noires s'engagèrent

dans le ravin et profitèrent de la marée basse pour passer. Les Français ne disaient rien. Pourtant, tout à coup, au moment où les Anglais se déployaient et commençaient le feu, des volées de mitraille arrivèrent dans leurs rangs et les couchèrent par terre : on aurait dit le vent soufflant dans un champ de blé. Ah! M. de Lévis n'avait que quelques canons, mais je vous réponds qu'ils étaient supérieurement manœuvrés. La batterie de cinquante grosses pièces que les Anglais ont établie avec tant de mal de ce côté-ci de la rivière a voulu riposter. Mais de l'autre côté il y a un bois, et ce bois était rempli de bons tireurs canadiens qui tuaient les canonniers anglais les uns après les autres... Enfin, au bout de sept heures d'un combat si acharné que la terre en tremblait, j'ai vu, monsieur, j'ai vu les Anglais repasser la rivière en désordre... ils étaient battus! Ça leur apprendra à venir se frotter à M. de Montcalm et à M. de Lévis!... Tenez, tenez, les entendez-vous?

Le silence qui régnait dans le village depuis que les sourdes détonations du canon avaient cessé venait d'être troublé par une sorte de clameur confuse qui augmentait peu à peu.

Jean d'Arramonde rentra dans la grande salle.

A travers les petits carreaux verdâtres de la fenêtre, il aperçut des groupes d'hommes marchant d'un pas lassé ; il vit passer de gros fourgons, des cavaliers dont les chevaux boitaient ; il entendit les voix des

officiers ralliant leurs soldats et les cris des soldats s'appelant entre eux.

Dans le grand fauteuil où il était assis, l'officier blessé se redressa, les deux mains crispées sur les montants de chêne, le cou tendu, l'œil inquiet.

Les deux valets du général, silencieux et apathiques, se chauffaient toujours au feu presque éteint.

Soudain on entendit le piétinement de plusieurs chevaux devant la maison.

Puis la porte s'ouvrit brusquement, et un jeune homme entra dans la salle d'un pas vif et animé qui faisait sonner ses éperons.

L'officier anglais resta immobile, dans l'attitude du respect.

Le jeune homme qui venait d'entrer était le général Wolf.

D'un geste rapide et impatient, il congédia ses deux valets, Pierre Dargonne et d'Arramonde ; et s'approchant ensuite de son aide de camp :

— Vous êtes blessé, Thomas Ward? demanda-t-il.

— Oui, mon général.

— Sérieusement?

— Le chirurgien m'a laissé de l'espoir.

— Tant mieux! vous pourrez voir notre revanche.

— Ainsi notre attaque de ce matin...

— A échoué... Nous avons été trahis, Thomas Ward. Le pont de bateaux que j'avais fait établir cette nuit sur la rivière Montmorency a sauté au le-

ver du jour; nous avons dû attendre la marée basse et notre mouvement a été retardé... L'ennemi avait massé toute son artillerie au point même où le gros de nos forces devait tenter l'attaque... C'est partie remise.

Puis, après une pause :

— Nous avons perdu plus de mille hommes, dit-il d'une voix sourde.

Il se croisa les bras, marcha quelque temps dans la salle de son pas fiévreux, agité. S'arrêtant ensuite tout à coup et fixant son regard ardent droit devant lui :

— Décidément, dit-il avec une sorte d'enthousiasme contenu, M. de Montcalm est un grand général et je suis fier d'avoir un tel adversaire !

X

LE MANIFESTE DU GÉNÉRAL WOLF.

Le jour suivant, le commandant en chef de l'armée anglaise quitta le village de l'Ange-Gardien et alla s'établir dans son camp, au milieu de ses troupes.

Ce départ contraria vivement Jean d'Arramonde : il ne pouvait espérer se glisser au milieu des lignes anglaises ni surprendre désormais les secrets du général ennemi.

Pendant plusieurs jours, il erra dans le village à peu près désert, maudissant le sentiment de défiance

qui avait conseillé à James Wolf de demeurer au sein de son armée et de s'isoler des habitants de l'Ange-Gardien, auxquels il attribuait sans doute l'indiscrétion qui avait contribué à faire manquer son attaque de la veille.

Deux semaines se passèrent. Enfin Jean d'Arramonde, désespérant de pouvoir accomplir jusqu'au bout la mission difficile dont il s'était chargé, songea à retourner au camp français et à reprendre sa place parmi les défenseurs de Québec.

Ce ne fut pas sans un vif sentiment de tristesse qu'il s'arrêta à cette résolution. Le succès qu'il avait obtenu la veille de la bataille de Montmorency lui avait donné l'espoir qu'il pourrait encore rendre d'utiles services à l'armée de M. de Montcalm. Mais le temps se passait et il ne recueillait aucun renseignement certain sur les projets que pouvait méditer le général Wolf.

Il constatait seulement qu'un grand découragement paraissait s'être [illegible] dans l'armée anglaise.

Les soldats se plaignaient tout haut de l'inaction où on les laissait ; les officiers étaient soucieux, car ils voyaient s'avancer à grands pas la fin d'une campagne dont ils avaient escompté à l'avance les résultats décisifs et glorieux.

Dans un mois, les mauvais temps allaient commencer ; il faudrait se rembarquer sur les vaisseaux qui les avaient amenés et battre honteusement en re-

traite, sans avoir pu, avec leurs vingt mille soldats, entrer dans cette ville de Québec à demi détruite par le bombardement et défendue par cinq mille combattants.

Un matin donc, Jean d'Arramonde annonça au père Joseph et à Pierre Dargonne son dessein de retourner au camp de Montcalm.

Il pria le forgeron de lui indiquer le passage qu'il connaissait sous le saut de Montmorency, et il fut convenu que, le soir même, Dargonne le conduirait aux avant-postes de l'armée française.

Quelques heures après, vers midi, le gentilhomme béarnais aperçut à travers la fenêtre de l'auberge un rassemblement formé sur la place de l'Église.

Il sortit aussitôt et se dirigea de ce côté.

Une dizaine d'habitants du village étaient groupés autour d'une affiche qui venait d'être apposée contre l'une des chapelles latérales.

Un robuste paysan canadien, appuyé sur son bâton, faisait la lecture à haute voix.

Cette affiche était ainsi conçue :

« *De par Son Excellence, major général, James Wolf, commandant en chef les troupes de Sa Majesté Britannique sur la rivière Saint-Laurent.*

« 25 juillet 1759.

« Son Excellence, piqué du peu d'égards que les habitants du Canada ont eu à son placard du 29 juin

dernier [1], est résolu de ne plus écouter les sentiments d'humanité qui le portent à soulager les gens aveugles sur leur propre intérêt. Les Canadiens, par leur conduite, se montrent indignes des offres avantageuses qu'il leur faisait. C'est pourquoi il a donné l'ordre aux commandants de ses troupes légères et autres officiers de s'avancer dans le pays pour y saisir leurs troupeaux et y détruire et renverser ce qu'ils jugeront à propos. Au reste, comme il se trouve fâché d'en venir aux barbares extrémités dont les Canadiens et les Indiens, leurs alliés, lui montrent l'exemple, il se propose de différer jusqu'au 10 d'août prochain à décider du sort des prisonniers envers lesquels il usera de représailles, à moins que pendant cet intervalle les Canadiens ne viennent se soumettre aux termes qu'il leur a proposés dans son

1. Ce premier placard, affiché par Wolf au moment où il fut en présence des Français, était arrogant et plein de menaces. Il débutait ainsi : « Le roi mon maître, justement irrité contre la France, résolu d'en abattre la fierté en vengeant les injures faites aux colonies anglaises, s'est enfin déterminé à envoyer au Canada l'armement formidable de terre et de mer que les habitants voient avancer jusqu'au centre de leur ville. Il a pour but de priver la couronne de France des établissements les plus considérables dont elle jouit dans le nord de l'Amérique; c'est à cet effet qu'il lui a plu de m'envoyer dans ce pays à la tête de l'armée redoutable actuellement sous mes ordres... »

placard et par la soumission toucher sa clémence et le porter à la douceur.

« Donné à Saint-Henri, le 25 juillet 1759.

« Joseph DALLING, major des troupes légères[1]. »

Lorsqu'il eut achevé cette lecture, que les pauvres gens réunis autour de lui avaient écoutée en baissant la tête, tristes et résignés, le grand Canadien se retourna l'œil enflammé de colère et frappant le placard du bout de son bâton :

— Ils peuvent nous piller, nous ruiner, nous tuer, s'écria-t-il d'une voix tonnante, mais jamais, jamais nous ne serons Anglais !... Vive la France !

Il ramassa à terre un charbon et écrivit ces trois mots en grosses lettres au bas du manifeste anglais.

Les Canadiens applaudirent et, levant leurs bonnets de castor, ils crièrent aussi :

— Vive la France !

Au même moment, un bruit de crosses de fusils retentit derrière le groupe. Les femmes étouffèrent un cri de terreur. Une patrouille anglaise s'avançait, commandée par un officier.

1. Cette pièce est extraite du dépôt de la guerre, vol. 3,540, nº 88 bis. Elle est citée dans l'excellent ouvrage de M. Dussieux (*le Canada sous la domination française*), où nous avons puisé d'utiles renseignements dont nous tenons à remercier ici le savant historien qui le premier a mis en lumière cette triste et belle page de nos annales.

Cet officier avait sans doute reçu l'ordre de constater l'effet produit sur la population du petit village canadien par le second manifeste du général Wolf.

Il avait vu le paysan frapper le placard, il l'avait vu crayonner sur la marge blanche.

Il s'avança aussitôt et lut cette protestation en trois mots tracée d'une main vigoureuse et inexpérimentée.

Alors, écartant violemment le groupe, il s'adressa en mauvais français au Canadien.

— C'est vous, lui dit-il rouge de colère, qui avez écrit ici : *Vive la France !*

— Oui, c'est moi, répliqua le paysan en croisant ses bras robustes.

L'officier lui sauta à la gorge et, l'empoignant par sa cravate de toile :

— Venez avec moi ! s'écria-t-il.

— Où cela ?

— Votre procès ne sera pas long. Le major Dalling m'a donné l'ordre de fusiller tous ceux qui protesteraient contre le manifeste.

En même temps, il leva son épée et, sans lâcher le Canadien, il donna à ses soldats l'ordre de venir lui prêter main forte afin d'emmener le coupable.

Mais Jean d'Arramonde ne put rester spectateur indifférent de cette scène.

Oubliant le rôle qu'il jouait et la prudence que ce rôle devait lui imposer, il se jeta sur l'officier et lui

saisit le bras avec tant de violence qu'il l'obligea à lâcher prise.

Puis, s'adressant à lui en anglais :

— Quel est donc, lui dit-il en le regardant dans le blanc des yeux, quel est le lâche qui a pu vous donner un pareil ordre ? Vous voulez fusiller de malheureux paysans coupables d'aimer leur pays !... Je comprends, en effet, qu'il soit plus facile de massacrer ces pauvres diables que de faire plier les soldats de M. de Montcalm.

L'officier anglais resta un instant interdit. Il regarda attentivement le costume misérable que portait d'Arramonde et parut étonné d'entendre un pareil langage.

— Qui êtes-vous donc, vous ? demanda-t-il.

— Peu importe qui je suis, répliqua le Béarnais ; mais ce que je puis vous affirmer, c'est que vous n'emmènerez pas ce brave homme tant que je serai là pour le défendre.

L'officier donna un ordre bref à ses soldats qui, jetant leurs fusils, se précipitèrent aussitôt sur Jean d'Arramonde et sur le paysan canadien et, malgré leur résistance énergique, leur lièrent solidement les mains.

Dans le trajet du village au camp anglais, le gentilhomme béarnais put réfléchir aux suites de cette nouvelle aventure.

Son intervention irréfléchie n'avait été d'aucun

secours au pauvre homme qu'il voulait sauver et il se trouvait lui-même dans une situation fort périlleuse.

En effet, quelque soin qu'il pût apporter maintenant dans ses réponses, il aurait grand'peine à cacher sa véritable qualité à la clairvoyance des officiers anglais qui allaient l'interroger, et, une fois découvert, le sort qui l'attendait n'était pas douteux : il serait probablement placé avant la fin du jour devant le peloton d'exécution.

XI

FUSILLÉS !

Au milieu du camp anglais s'élevait une lourde construction très-basse, composée de trois corps de logis percés de petites fenêtres et recouverts de larges toits de chaume.

C'était une ferme dont les habitants avaient été expulsés et où les principaux officiers de l'armée anglaise étaient venus prendre leurs quartiers.

Depuis qu'il avait quitté le village de l'Ange-Gardien, le général Wolf habitait l'une des ailes de cette masure, car sa santé délicate lui interdisait le séjour de la tente.

Jean d'Arramonde et le paysan canadien, qui se nommait Franck Renaud, furent amenés dans la cour

de la ferme. Là, devant un cercle d'officiers anglais que cet incident avait attirés, ils furent soigneusement fouillés.

Lorsque d'Arramonde vit le lieutenant qui l'avait arrêté retirer d'une poche dissimulée dans la doublure de sa veste de paysan un papier plié en quatre, il se sentit perdu.

Ce papier était la commission d'officier que M. de Montcalm lui avait signée sous sa tente du lac Champlain et dont il avait été obligé de se munir afin d'être reconnu des avant-gardes françaises, si jamais il était obligé d'interrompre sa mission et de reprendre le chemin de Québec.

Le lieutenant anglais ne laissa pas échapper un signe d'étonnement en parcourant des yeux ce papier. Évidemment il savait d'avance à quoi s'en tenir sur la véritable condition de ce faux paysan.

Il dit seulement un mot aux officiers qui l'entouraient, et ceux-ci fixèrent aussitôt leurs regards curieux et surpris sur le gentilhomme béarnais.

L'un d'eux se détacha du groupe et s'éloigna.

Il revint bientôt avec un gros major que Jean d'Arramonde reconnut aussitôt pour l'avoir vu dans la maison du forgeron à la table du général Wolf.

Les officiers s'écartèrent avec respect, et, tandis que les soldats appuyés sur leurs fusils faisaient bonne garde autour des deux prisonniers, le major Hawson s'avança vers eux.

Dédaignant d'interroger le paysan canadien, ce fut à Jean d'Arramonde qu'il s'adressa :

— Vous êtes officier français, monsieur? demanda-t-il.

Il eût été désormais superflu de nier et il ne restait au gentilhomme béarnais d'autre ressource que de faire bonne contenance devant les « freluquets » dont le lorgnon l'examinait.

— Oui, répondit-il, je suis officier au service de Sa Majesté Très-Chrétienne.

— Pourquoi avez-vous pris ce déguisement?

— Votre question me semble inutile... Vous devez bien savoir dans quel but un officier quitte son uniforme et vient au milieu d'un camp ennemi...

— Vous êtes un espion...

— Un espion, soit; et bien que je me sois efforcé en plusieurs circonstances de servir mon pays l'épée à la main j'estime que jamais je ne lui ai été plus utile que lorsque je suis venu seul et désarmé au milieu de vous pour surprendre vos secrets militaires... Major Hawson, que sont devenus les deux mille hommes que le général Wolf vous avait chargé de conduire à l'attaque des positions de M. de Lévis?

Cette question amena les feux de la colère sur les joues déjà empourprées du major anglais.

La mitraille française avait entièrement décimé les régiments qu'il commandait et avec lesquels il devait surprendre la droite de M. de Lévis.

— Ah! c'est vous qui nous avez trahis! s'écria-t-il d'une voix sifflante de rage... Eh bien! puisque vous avouez votre crime, le châtiment ne se fera pas longtemps attendre.

Il se tourna brusquement vers ses officiers et échangea quelques mots avec ceux qui composaient cette cour martiale improvisée dans l'angle d'un bâtiment de ferme.

Puis il donna en anglais à l'officier qui avait amené le paysan canadien et Jean d'Arramonde un ordre rapide, dont ce dernier comprit la terrible concision.

On jeta sur les épaules des deux prisonniers les vestes qu'on venait de leur arracher et on les conduisit hors de la cour de la ferme, près d'un mur bas, à moitié détruit, qui s'élevait à quelque distance.

L'officier fit ranger ses hommes sur deux rangs et s'adressant aux prisonniers :

— Préparez-vous à mourir, dit-il.

Il se tourna ensuite vers ses soldats et leur ordonna de charger leurs armes.

Lorsque les armes furent prêtes :

— Veuillez vous adosser à ce mur, monsieur, dit l'officier en s'adressant à Jean d'Arramonde d'un ton plus doux; car, au moment d'exécuter cette terrible sentence, il ne pouvait se défendre d'un peu de pitié et d'émotion... Désirez-vous l'un ou l'autre qu'on vous bande les yeux?

— Non, non, dit d'Arramonde avec vivacité.

ONS LIVRES.

Le paysan secoua négativement la tête avec une sorte de mouvement machinal.

— Nous sommes à un moment où l'on doit savoir mourir, murmura-t-il avec une touchante expression de résignation. N'importe ! j'aurais bien voulu embrasser ma pauvre femme et mon petit Jacques... Que vont-ils devenir sans moi?

Et, inclinant le front, il alla s'appuyer au mur à côté de d'Arramonde, en ajoutant :

— Ah! monsieur, pardonnez à un pauvre homme! C'est moi qui suis cause que vous êtes ici...

— Les Anglais ont perdu la bataille de Montmorency! dit Jean d'Arramonde en relevant fièrement la tête, comme s'il eût puisé dans cette pensée de consolation suprême la force de braver la mort... je meurs content, mon ami, je meurs en soldat, frappé par les balles anglaises... Vive le roi! vive la France!

— Vive la France! répéta le paysan en murmurant dans une dernière parole le nom de cette ingrate et bien-aimée patrie d'adoption à laquelle son cœur appartenait tout entier.

A un signe de l'officier, les soldats saisirent leurs fusils et couchèrent en joue les deux victimes.

— Monsieur, dit alors Jean d'Arramonde, me permettez-vous au moins de commander le feu?

— Faites, monsieur, répliqua le lieutenant anglais.

Mais au moment où le gentilhomme béarnais

allait pousser ce dernier et fatal commandement, le galop de plusieurs chevaux retentit sur la droite.

Une voix impérieuse s'écria :

— Arrêtez!

Jean d'Arramonde tourna les yeux vers la direction d'où venait cet ordre imprévu.

— Ma foi, bien volontiers! dit-il aussitôt en retrouvant tout l'à-propos de sa verve gasconne.

Les soldats relevèrent brusquement leurs armes et les présentèrent au nouvel arrivant; l'officier salua respectueusement de la pointe de son épée.

Ce cavalier dont l'intervention soudaine suspendait le supplice des prisonniers était le général Wolf en personne.

Trois ou quatre officiers l'accompagnaient.

James Wolf s'approcha du lieutenant et, se penchant sur le cou de son cheval, il lui demanda rapidement quels étaient ces deux hommes qu'on allait fusiller.

L'officier anglais lui répondit quelques mots à voix basse, et aussitôt les regards du général Wolf parurent se fixer sur Jean d'Arramonde avec intérêt et surprise.

Puis se redressant tout à coup :

— Qui vous a donné l'ordre de fusiller ces prisonniers? demanda-t-il à l'officier.

— Le major Hawson.

— Le major Hawson est un sot!

Il fit avancer son cheval devant le peloton d'exécution.

— Vous êtes libre, dit-il au Canadien d'un ton brusque; allez-vous-en. Lieutenant Garnley, commandez à deux hommes de reconduire ce paysan au village... Quant à vous, monsieur, reprit-il en s'adressant à Jean d'Arramonde en français, vous serez mon prisonnier jusqu'à ce que j'aie décidé sur votre sort... Vous garderez cet officier français à vue, lieutenant Garnley, et vous m'en répondrez sur votre tête.

Le lieutenant s'inclina respectueusement et s'empressa d'exécuter les ordres de son général.

Le paysan canadien fut reconduit aux avant-postes et mis en liberté immédiate; quant à Jean d'Arramonde, on le plaça entre les soldats et on le conduisit de nouveau à la ferme abandonnée.

Il y avait dans l'aile gauche de cette ferme une sorte de cellier fermé par une porte énorme et qui recevait un jour douteux d'une étroite ouverture défendue par une forte croix de fer.

Ce fut là que l'officier anglais enferma Jean d'Arramonde après avoir fait jeter sur le carreau humide deux bottes de paille fraîche.

Une sentinelle fut placée devant la porte, une autre devant la petite fenêtre.

Cette dernière précaution était cependant bien inutile, car, même si la croix de fer eût été descellée, cette lucarne aurait été trop exiguë pour donner passage au prisonnier.

XII

LA SENTENCE DE MORT.

Pendant quelques jours, Jean d'Arramonde put croire qu'au milieu des graves préoccupations qui l'assiégeaient, le général Wolf avait oublié son existence.

Il s'attendait à être interrogé, jugé et sans doute condamné de nouveau ; car il ne supposait pas que le général anglais lui eût fait grâce de la vie pour le garder prisonnier jusqu'à la fin du siége de Québec.

Mais, à son grand étonnement, près d'une semaine se passa sans qu'il vît d'autre visage que celui du soldat muet qui deux fois par jour lui apportait sa nourriture.

Le général Wolf avait, en effet, de graves préoccupations.

La défaite de Montmorency, en lui révélant la vigueur incroyable de la petite armée française, lui donnait des craintes sérieuses touchant l'issue de cette campagne.

Québec bombardé, à moitié détruit, ne se rendait pas. L'armée de M. de Montcalm, solidement retranchée, semblait invincible. Il ne fallait pas songer à la tourner ni à la déloger par la force de la position inexpugnable où elle s'était établie au nord de la ville.

La pensée qu'il serait peut-être contraint de battre en retraite avec ses forces énormes, sa flotte puissante, sa formidable artillerie, torturait l'âme ardente et ambitieuse de James Wolf.

Pendant plusieurs jours, ses vaisseaux remontèrent et redescendirent le Saint-Laurent, de l'île d'Orléans au cap Rouge.

Le général se tenait debout à l'avant d'un navire, cherchant anxieusement si, au milieu de cette ligne de falaises qui se dressaient devant lui comme une muraille il n'y aurait pas un point où il pût tenter une descente.

Il avait à ses côtés un officier de marine jeune comme lui, ardent comme lui, et qui devait illustrer un jour le nom qu'il portait.

Mais le capitaine Cook avait beau multiplier ses sondages, calculer la baisse sensible que chaque marée produisait dans les eaux du grand fleuve, il ne trouvait sur la côte aucun point où une armée nombreuse pût aborder rapidement et gagner les hautes terres situées au sud de la capitale du Canada.

Le général Wolf était désespéré. On allait atteindre le mois de septembre ; encore quelques semaines et les glaces envahiraient le Saint-Laurent. Sa flotte serait donc condamnée à l'inaction et son armée, abandonnée au milieu d'un pays pauvre et dévasté, serait décimée par la misère et les maladies.

Était-ce là ce qu'il avait promis à William Pitt, le

grand ministre anglais, le jour où, prenant le commandement de ses troupes, il avait juré de réparer les fautes des généraux qui l'avaient précédé et de conquérir le Canada à l'Angleterre ?

Par son amour de la gloire, par la noblesse de son caractère et l'élévation de ses sentiments, James Wolf était le digne émule de Montcalm.

Qu'on juge ce que dut souffrir un pareil homme le jour où, jugeant que tout allait être perdu, il donn à son armée l'ordre de reprendre le chemin des vaisseaux !

Un matin, Jean d'Arramonde vit à travers la petite lucarne de sa prison un mouvement inaccoutumé dans le camp des Anglais.

Les soldats renversaient les abris de feuillage qu'ils s'étaient construits, et brûlaient la paille à demi pourrie qui jusqu'alors leur avait servi de couche.

De grandes voitures pleines de vivres et de munitions se dirigeaient vers le village de l'Ange-Gardien c'est-à-dire vers le Saint-Laurent. Des détonation sourdes retentissaient tout autour du camp et l'on voyait de gros nuages de fumée s'élever au milieu des pierres et des débris de toute sorte projetés dans l'espace.

Les Anglais détruisaient les retranchements de leur camp et s'apprêtaient à battre en retraite dans la direction de leurs vaisseaux.

Jean d'Arramonde ne pouvait en croire ses yeux.

A chaque détonation, il sentait son cœur sauter de joie dans sa poitrine. Il oubliait tout ce qu'il avait souffert durant cette affreuse captivité, il oubliait jusqu'à cette sombre perspective de la mort qui chaque jour se dressait devant lui... Les Anglais se déclaraient vaincus, ils renonçaient à prendre Québec, ils fuyaient!

Cramponné à la croix de fer qui fermait l'unique petite fenêtre de sa prison, le gentilhomme béarnais considérait, l'ivresse dans l'âme, ces préparatifs d'un prochain départ, lorsque tout à coup la lourde porte tourna sur ses gonds rouillés et il s'entendit appeler.

Il se retourna vivement; le lieutenant Garnley était devant lui. Il put aussi apercevoir dans l'ombre de la porte les baïonnettes des soldats qui accompagnaient l'officier anglais.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il.

— Le général Wolf vous donne l'ordre de comparaître devant lui.

— Eh! répliqua d'Arramonde en montrant les baïonnettes, vous avez derrière vous, monsieur, de trop bons arguments pour qu'on puisse refuser d'obéir... Marchons!

Le gentilhomme béarnais prit place au milieu des soldats. On lui fit traverser la cour de la ferme et on le conduisit dans le bâtiment situé de l'autre côté et occupé par James Wolf.

Le général anglais était seul dans une longue pièce

meublée d'une lourde table de paysan, de quelques siéges grossiers et d'un petit lit de camp.

Il se promenait à grands pas, les bras croisés. Son visage paraissait plus pâle encore que de coutume. Tout son être frêle et débile tressaillait comme s'il eût été constamment secoué par les frissons de la fièvre.

Jean d'Arramonde s'arrêta au milieu de la pièce. Les soldats anglais firent la haie contre le mur, l'arme au pied.

— Monsieur, dit le général Wolf en s'arrêtant tout à coup devant le gentilhomme français, lorsqu'il y a quelques jours je vous ai fait grâce de la vie, vous avez bien dû penser que je vous accordais simplement un sursis et que vous ne pourriez éviter la peine capitale à laquelle les lois de la guerre vous condamnent...

Jean d'Arramonde s'inclina sans répondre.

— Le conseil que j'ai rassemblé ce matin a prononcé contre vous une sentence de mort. Cette sentence sera exécutée demain au lever du soleil.

Le général Wolf fit encore quelques tours dans la pièce. Ses yeux vifs et perçants semblaient examiner, à la dérobée, l'effet que l'annonce de cette terrible décision avait produit sur le prisonnier.

Jean d'Arramonde n'avait pu réprimer un léger tressaillement. Il était à cet âge où l'espérance est vivace, où la mort apparaît comme une hypothèse hideuse, impossible.

Ces quelques jours de répit l'avaient plus fortement rattaché à l'existence. Et puis il lui semblait que c'était chose cruelle de mourir au moment où l'allégresse de la victoire allait retentir dans le camp français, au moment où la colonie sauvée, triomphante, allait renaître d'une vie nouvelle!...

Le général anglais revint en face de lui.

— Il dépend cependant de vous, reprit-il, d'éviter que cette sentence soit exécutée.

Et comme Jean d'Arramonde surpris l'interrogeait du regard :

— Vous devez connaître la côte de Québec, continua James Wolf. Il y a sans doute sur cette côte, au sud de la ville, un endroit où mon armée pourrait tenter un débarquement. Si vous vous engagez à guider nos vaisseaux à un point où il leur soit possible d'aborder sûrement, je vous fais grâce de la vie...

Jean d'Arramonde devint pourpre comme s'il eût reçu un soufflet sur la joue.

Il se redressa, l'œil ardent, et répondit avec une vivacité indignée :

— Général, vous me trouverez prêt à mourir demain matin !

Et, sans ajouter un mot, il fit signe au lieutenant Garnley de le reconduire dans sa prison.

XIII

UNE VISITE INATTENDUE.

Cette journée sembla longue au malheureux gentilhomme.

Malgré l'énergie de son caractère, il se sentait triste et abattu. La mort qu'il avait si vaillamment bravée sur le champ de bataille, qu'il avait accueillie le sourire aux lèvres lorsque les Indiens l'avaient attaché au poteau de torture, lui paraissait horrible et effrayante maintenant qu'il se voyait seul, abandonné, sans pouvoir confier à personne son dernier souvenir, son dernier adieu !...

Il maudissait la cruelle clémence du général anglais, qui une première fois l'avait arraché au supplice et qui venait encore de lui accorder un répit de vingt-quatre heures.

Puisqu'il devait mourir, à quoi bon cette attente pire que la mort? A quoi bon lui laisser cette journée de réflexion? Le général Wolf avait bien dû voir qu'il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un traître !...

Vers le soir, un orage terrible éclata sur le camp anglais. La pluie tomba à torrents, le tonnerre gronda au milieu du sifflement du vent et des clartés fulgurantes des éclairs.

— Allons ! pensa d'Arramonde en s'étendant mélan-

coliquement sur la paille de son étroite prison, je ne pourrai même pas dormir tranquillement pendant ma dernière nuit.

L'obscurité était complète. Les trombes d'eau descendant du ciel fouettaient la terre. Les chevaux attachés à des piquets près de la ferme poussaient vers le ciel des hennissements tristes et aigus.

Tout à coup Jean d'Arramonde crut entendre un sifflement léger au-dessus de sa tête.

Il n'y prit pas garde d'abord.

Mais ce bruit doux et persistant s'étant répété à plusieurs reprises, il se leva et s'approcha de la petite fenêtre.

Alors, à la lueur blafarde d'un éclair, il vit un visage d'homme collé contre l'étroite lucarne.

— Eh! s'écria-t-il, que faites-vous là, l'ami?

— Je viens vous délivrer, monsieur le marquis, répondit tranquillement une voix que d'Arramonde reconnut aussitôt.

— David Kerulaz! s'écria-t-il au comble de la surprise; vous ici!... Comment se fait-il?...

— Eh! mon Dieu, c'est bien simple, répliqua le chasseur canadien. Inquiet de pas recevoir de vos nouvelles depuis plusieurs jours, M. de Montcalm m'a chargé de venir voir au village de l'Ange-Gardien ce que vous étiez devenu, ce que j'ai fait avec plaisir, car depuis certains démêlés un peu vifs que j'ai eus avec l'intendant Varin il m'est difficile de rester à Québec...

Le père Joseph l'aubergiste m'a raconté comment vous aviez été pris par les Anglais sur la place du village, et Franck Renaud, qui fumait sa pipe dans un coin de l'auberge, m'a dit qu'il avait failli être fusillé avec vous ; que le général Wolf vous avait fait grâce, mais qu'il vous retenait prisonnier... Depuis deux jours, je me cache dans le camp, cherchant un moyen d'arriver jusqu'à vous. Enfin, aujourd'hui, tandis que j'étais tapi dans une meule de foin près de cette ferme, je vous ai vu traverser la cour, puis revenir ici... J'ai remarqué que les Anglais avaient posé plusieurs sentinelles autour de ce bâtiment, j'ai vu un soldat montant la garde devant cette lucarne et j'ai découvert ainsi l'endroit où vous étiez enfermé...

— Mais ce soldat ne peut-il vous voir, vous entendre?

— Soyez tranquille ; le drôle s'est mis à l'abri et tant que la pluie tombera avec violence nous pourrons causer tranquillement. Voyons, vous ne pouvez rester éternellement ici ; je vais faire sauter ces barreaux de fer et, grâce à l'orage, nous sortirons du camp sans être remarqués.

— Cette lucarne est trop étroite pour que je puisse y passer, David, répliqua d'Arramonde d'un ton découragé.

— C'est vrai, mais je puis avoir facilement raison des deux sentinelles qui gardent la porte de l'autre côté.

— Il y a un poste de soldats entre la porte du cellier qui me sert de prison et celle de la ferme... Mon brave David, je vous remercie de votre dévouement, mais je ne veux pas que vous risquiez votre vie pour moi. D'ailleurs je suis résigné à mourir, maintenant que je vous ai vu. Vous irez dire à M. de Montcalm, à mes camarades, que Jean d'Arramonde a fait jusqu'au bout son devoir de gentilhomme et de soldat.

— Mourir, dites-vous? Comment!... ils vous ont condamné?...

— Oui, ce matin, quand vous m'avez vu passer... Je dois être exécuté demain au lever du jour.

— Alors, raison de plus pour ne pas rester ici...

— Eh! je suis bien de votre avis; mais comment faire?

— Ayez confiance en moi; je trouverai bien le moyen de vous sauver.

Il y eut un silence de quelques instants.

Tout à coup Jean d'Arramonde s'écria :

— Ah! David! quelle inspiration!

Il reprit :

— Le général Wolf m'a promis la vie sauve si je m'engageais à conduire son armée à un point de la côte où elle pût débarquer.

Un nuage obscurcit le visage loyal du chasseur canadien. Il fronça le sourcil avec inquiétude.

— Rassurez-vous, continua d'Arramonde comme

s'il eût deviné ce qui se passait dans l'âme honnête de David Kerulaz; je serais mort plutôt que de commettre une telle infamie... Mais écoutez-moi bien. M. de Saint-Preux que vous connaissez commande un détachement posté à l'anse du Foulon.

— C'est le seul point de la côte qui soit abordable.

— Bien. Demain matin, j'annoncerai au général Wolf que je consens à lui servir de guide. Je le mènerai tout droit à cette partie de la côte. Vous, sans perdre un instant, vous allez reprendre le chemin de Québec, vous traverserez la ville, vous irez prévenir M. de Saint-Preux afin qu'il renforce son détachement et qu'il se munisse d'artillerie, et au moment où les Anglais débarqueront...

— Je comprends. Ah! par le ciel, votre idée est superbe, monsieur d'Arramonde!

— J'aurai bien des chances d'être tué dans cette expédition, mais au moins je mourrai vengé et j'aurai pu rendre un dernier service à M. de Montcalm.

— Je pars à l'instant même et je ferai diligence, je vous en réponds. Demain matin, au lever du jour, je serai au poste de l'anse du Foulon.

Et après une pause :

— Que Dieu vous protége, monsieur d'Arramonde!

— Que Dieu vous conduise, David Kerulaz!

Le visage du chasseur canadien disparut de la lucarne et Jean d'Arramonde revint s'étendre sur sa couche de paille.

Mais désormais son cœur était soulagé d'un grand poids. La perspective de nouveaux dangers à braver, de nouvelles aventures à courir le ravissait d'enthousiasme.

Malgré le fracas de la tempête, il put goûter un bienfaisant sommeil.

XIV

EXPLICATION.

David Kerulaz se dirigea d'un pas ferme à travers le camp anglais sans paraître s'apercevoir de la pluie qui tombait à torrents et qui ruisselait sur ses vêtements de laine.

Il n'avait pas à craindre les sentinelles réfugiées sous leurs abris de branchages et n'eut besoin de prendre aucune précaution pour sortir des lignes anglaises.

Il traversa le village de l'Ange-Gardien silencieux et désert, et arriva enfin sur le bord de la rivière de Montmorency qu'il passa résolûment à la nage.

Arrivé près du camp de M. de Lévis, il se dirigea vers un petit bois de peupliers où était installé un détachement de Canadiens dont il se fit aisément reconnaître.

Il sécha un instant à la flamme d'un grand feu ses

vêtements mouillés, mangea un morceau, but une gorgée de rhum et se remit courageusement en route dans la direction de Québec.

Ainsi qu'il l'avait dit à Jean d'Arramonde, David Kerulaz avait quelques raisons de redouter de traverser la ville et il n'était pas fâché de profiter d'une nuit d'orage pour accomplir sa mission.

En effet, son aventure avec l'intendant Varin avait eu les conséquences que M. de Montcalm redoutait.

On se rappelle l'expédition infructueuse que M. Varin avait faite un matin à la grotte du Trappeur, la colère qu'il avait ressentie en se voyant si audacieusement joué et la résolution qu'il avait prise aussitôt de se venger de David Kerulaz.

Quelques heures après cet événement, le commis Godard s'était présenté à l'*auberge de France*, située sur le quai et où David avait l'habitude de descendre lorsqu'il venait vendre à Québec ses peaux de martres et de castors.

Godard trouva le Chasseur de bisons attablé dans la grande salle de l'auberge avec ces mêmes ouvriers du père Dervieux qui l'avaient aidé les nuits précédentes à duper l'intendant.

Il s'approcha de lui et lui dit que M. Varin désirait lui parler.

David s'empressa de suivre le commis. Il pensa que l'intendant voulait sans doute recommencer ses promenades nocturnes à la grotte du Trappeur et que

c'était pour cette raison qu'il le faisait demander.

Mais dès qu'il se trouva en présence de M. Varin il comprit que ce dernier avait découvert la ruse et approfondi à ses dépens les mystères de la caverne.

Pâle, écumant de rage, l'intendant s'avança vers lui en le menaçant du poing.

— Misérable!... commença-t-il.

— Ah! pardon, monsieur l'intendant, interrompit David d'une voix dure et en relevant la tête; si nous commençons par les gros mots, je vous préviens que nous irons vite et que je ne resterai pas en arrière... Ainsi, si vous avez quelque explication à me demander, veuillez le faire tranquillement : je serais désolé vraiment d'être obligé de vous manquer de respect.

— Osez-vous bien parler de respect, drôle, lorsque vous vous êtes joué si effrontément de moi?

David Kerulaz croisa ses bras robustes.

— Ainsi, dit-il, c'est une explication que vous désirez?... Eh bien! soit, je vous la donnerai, car, en vérité, depuis deux mois j'étouffe de ne pouvoir dire ce que j'ai sur le cœur!

Le commis Godard s'était glissé derrière une petite table chargée de cartons et suivait cette scène d'un œil curieux et attentif.

— Vous dites que je me suis joué de vous, monsieur Varin? reprit David en écrasant l'intendant de son hautain regard d'honnête homme; mais il me semble que vous m'avez donné l'exemple le jour où

vous avez fait emprisonner mon frère pour un vol dont il était innocent, et quand ensuite, au camp du lac Champlain, vous avez essayé de me prouver son crime alors que vous saviez bien qu'il n'y avait pas d'autre coupable que vous !... Ce jour-là, lequel de nous deux a tenté de duper l'autre?

Varin fit un soubresaut et frissonna des pieds à la tête; ses poings se serrèrent avec tant de force que le dessus de ses mains devint violet.

Il voulut se précipiter sur une sonnette, et peut-être faire bâtonner, par ses gens, le hardi Canadien.

Mais David posa sur l'épaule de l'intendant une de ses larges mains et le força à rester en place.

Derrière les cartons qui le cachaient, le commis Godard paraissait se divertir beaucoup. Sa figure avilie par une expression plate et servile s'animait maintenant d'un rire étrange ; ses petits yeux brillaient. Il paraissait se réjouir de la situation critique où se trouvait son patron, dont il supportait depuis si longtemps la morgue et les duretés.

— Je ne veux pas me faire votre juge, monsieur Varin, reprit David en accentuant ses paroles... cela ne me regarde pas; je n'ai pas de comptes à vous demander et j'espère bien que d'autres plus puissants que moi se chargeront un jour de cette besogne. Je ne vous parle que de ce qui nous concerne, mon frère et moi... je dis que vous avez volé la caisse de l'armée, je dis que vous avez fait tomber injustement les soup-

çons sur mon pauvre frère, et j'ajoute que j'en ai des preuves si certaines que si je les produisais vous pourriez bien aller aux galères, tout intendant que vous êtes... Mais soyez tranquille, il me suffit que mon frère soit libre et que vous ayez restitué à la caisse l'argent volé. Le reste regarde Dieu et votre conscience... si vous en avez... Seulement, faites bien attention à ne pas m'inquiéter et à ne pas faire allusion à ce qui s'est passé à la grotte de l'anse du Foulon ! Nous sommes quittes, monsieur l'intendant ; comprenez-moi bien et n'essayez pas de vous venger de moi autrement. J'en jure Dieu, si mon bras a été assez fort pour soulever l'arbre que les Hurons, vos complices, avaient jeté sur le passage de M. de Montcalm, il sera encore assez vigoureux, je l'espère, pour vous écraser comme un hideux insecte !...

David fit peser son poing sur l'épaule de M. Varin, comme s'il eût voulu lui prouver qu'il lui en coûterait peu pour mettre sa menace à exécution ; puis il tourna sur ses talons et se dirigea vers la porte.

— A moi ! à moi ! s'écria l'intendant d'une voix étranglée.

Godard sortit aussitôt de derrière ses cartons et quatre ou cinq commis et domestiques parurent en même temps, coupant la retraite au chasseur canadien.

— Cet homme m'a insulté, emparez-vous de lui !...

poursuivit Varin écumant de colère. C'est un misérable, un voleur !...

Les cris qu'il poussait firent encore accourir plusieurs agents aux vivres qui flânaient dans l'antichambre voisine.

— Mettez-lui la main au collet, continua l'intendant qui redoublait de rage et d'audace à mesure qu'il se sentait mieux soutenu ; ne le lâchez pas, je veux faire un exemple, un exemple terrible !... Ah ! le maraud ! le gredin !...

Une dizaine de commis et de valets s'étaient jetés sur le chasseur canadien et le maintenaient en s'accrochant à ses vêtements.

Varin, en voyant David ainsi réduit à l'impuissance, eut une lâche inspiration.

Saisissant la canne qu'un de ses agents tenait à la main, il la leva sur le Chasseur de bisons.

Celui-ci devint pâle.

Un éclair rapide traversa ses yeux noirs.

Il donna deux vigoureux coups d'épaule et envoya les dix hommes qui le tenaient rouler dans les coins de la salle ; puis, arrachant le bâton des mains de Varin terrifié, il lui en asséna un coup furieux sur les épaules.

Varin poussa un cri de douleur et tomba lourdement sur le carreau de la salle, ses grosses mains en avant.

Alors David gagna tranquillement la porte sans que

personne osât l'arrêter et sortit de l'hôtel de l'intendance.

Mais quelques heures après il fut prévenu qu'un mandat d'arrêt avait été décerné contre lui par le grand prévôt pour avoir insulté et battu un fonctionnaire de l'armée.

Le séjour de la ville lui était interdit ; il ne put davantage se réfugier à la ferme du père Dervieux, car il craignait d'attirer sur le pauvre vieillard et sur Marthe la vengeance de l'intendant Varin.

Il prit donc le parti de regagner le camp et alla sur-le-champ raconter à M. de Montcalm ce qui venait de lui arriver.

Le général fronça le sourcil et commença par gronder le Canadien de l'acte de violence qu'il avait commis sur la personne de l'intendant.

David écouta les yeux baissés les remontrances de M. de Montcalm.

— Oui, dit-il enfin avec une expression à la fois contrite et malicieuse, je comprends bien que j'ai eu tort, monsieur le marquis... Battre un intendant! c'est fort mal de la part d'un pauvre homme tel que moi... j'ai peut-être mérité la corde.

Il se mordit les lèvres, hésita, puis, avec une sorte d'élan :

— Mais si vous saviez comme cela m'a soulagé le cœur !... s'écria-t-il.

Le marquis de Montcalm ne put s'empêcher de sourire de cet aveu du rusé Canadien.

— En attendant, dit-il, il faut te cacher. Plus tard, j'espère bien qu'on réglera les comptes de chacun et que l'on répartira également la corde entre tous ceux qui l'ont méritée.

David Kerulaz se mit à rire et, quittant le général, il alla rejoindre les volontaires canadiens dans un petit bois placé près de la rivière Montmorency, où ils avaient établi leur campement.

Au milieu de ces hommes qui lui étaient dévoués jusqu'à la mort, il pouvait braver la colère de Varin.

Le jour de la bataille de Montmorency, David fit des prodiges d'adresse et de courage.

Suivi de ses camarades, tous excellents tireurs comme lui, il alla se poster sur la lisière du bois et tua un à un les artilleurs anglais dont la batterie était située de l'autre côté de la rivière.

XV

L'ARRESTATION.

En arrivant à Québec, après l'important entretien qu'il venait d'avoir avec Jean d'Arramonde prisonnier, David Kerulaz éprouva le besoin de réparer un peu ses forces épuisées par cette longue marche au

milieu de la tempête et à travers des chemins effondrés par l'eau, qui tombait à torrents. Il se dirigea donc vers l'*auberge de France*, dont l'hôtelier lui était entièrement dévoué.

A peine entré dans la salle de l'auberge qui heureusement était déserte, le brave Chasseur de bisons tomba assis sur un banc et demanda à manger et à boire.

Une servante lui apporta une bouteille de vin aigre, du pain rempli de son et de débris de paille et un quartier de viande noire qui paraissait provenir de quelque animal étrange et inconnu.

Il commençait à peine à attaquer ce détestable repas, lorsque l'hôtelier vint se glisser sur le banc à côté de lui et lui murmura mystérieusement à l'oreille :

— Ouvre l'œil, David ; je crains bien que quelqu'un ne t'en veuille à mort.

— Vraiment !... Ah ! je ne pensais pas avoir d'autre ennemi en ce moment que ce maudit morceau de cheval ou de chien qui refuse obstinément de se laisser avaler !...

— Ne plaisante pas, c'est sérieux. Depuis plusieurs jours, des gens de mauvaise mine et qui semblent armés jusqu'aux dents sous leurs manteaux rôdent autour de mon auberge. L'un d'eux vient souvent s'asseoir à cette même place où tu es et me demande de tes nouvelles avec un intérêt qui me paraît suspect... Enfin, l'autre jour, poursuivit le pauvre aubergiste

en hésitant, on m'a promis deux mille écus si je te livrais.

— Par saint Yves! ma tête vaut plus que je ne croyais!... Deux mille écus!... sais-tu que c'est un joli denier?

— Te voilà prévenu; prends tes précautions et ne t'attarde pas trop longtemps ici...

— Merci, Jean-Baptiste, je profiterai de ton avis, dit David en serrant la main de l'hôtelier... mais, en vérité, si je m'attarde chez toi, tu n'en pourras accuser que ce pain qui est plus dur qu'une pierre, et ce rôti sans nom qui semble découpé dans la peau d'un bison.

— Hélas! mon pauvre David, nous ne mangeons pas autre chose depuis deux mois. On dit même que bientôt nous n'aurons plus rien à nous mettre sous la dent... à moins toutefois que les intendants et les accapareurs de blé ne se décident à ouvrir leurs greniers.

David Kerulaz se leva et prenant congé de l'aubergiste :

— Adieu, Jean-Baptiste, lui dit-il. J'ai encore une longue course à faire et je n'ai pas le loisir de bavarder avec toi... Espérons qu'il viendra des temps meilleurs...

— Notre pauvre belle ville de Québec! dit l'aubergiste dont les yeux devinrent humides de larmes... As-tu vu ces ruines, ces misères?... Pourvu, mon Dieu! qu'après tout cela nous ne devenions pas Anglais!...

Ah ! cette Pompadour, cette Pompadour maudite[1] !...

Le Chasseur de bisons sortit de l'auberge et se remit courageusement en route sous la pluie battante.

Mais il avait fait à peine dix pas dans la ruelle étroite qui conduisait au quai du Saint-Laurent, quand tout à coup il se sentit aveuglé par un large manteau qu'une main invisible lui jeta sur la tête et sur les épaules.

Il essaya de se dégager ; mais, au même instant, un lasso s'enroula autour de ses jambes et le fit trébucher. Il tomba.

Cette attaque avait été si soudaine et si bien conduite que, malgré sa vigueur et son adresse, le Chasseur de bisons sentit que la résistance serait inutile.

Il essaya pourtant de se débattre et d'appeler au secours. Mais ses agresseurs étaient nombreux, les liens qui serraient ses jambes le condamnaient à l'immobilité, le manteau épais enroulé autour de sa tête étouffait ses cris.

Au bout de quelques instants de lutte, il fut réduit à l'impuissance et garrotté dans de solides courroies.

Puis ceux qui l'avaient fait prisonnier le prirent par les épaules et par les jambes et l'emportèrent dans une direction inconnue.

1. Le paysan canadien n'a point pardonné, même de nos jours, à la politique de Louis XV ; et, personnifiant dans un nom cette politique désastreuse qui lui a fait perdre sa nationalité, il accuse encore « la Pompadour ». (M. Dussieux, *le Canada sous la domination française*, p. 230.)

Toutefois, malgré la rapidité avec laquelle cette scène s'était passée, l'hôtelier de l'*auberge de France* avait entendu le bruit de la lutte.

Il comprit aussitôt que son ami David était tombé dans le piége dont il avait essayé de le préserver. Se sentant trop faible pour l'arracher des mains des hommes vigoureux qui l'emportaient, il voulut du moins savoir ce qu'on allait faire de son malheureux ami et se mit à suivre à distance le groupe qui s'éloignait.

Ce groupe s'arrêta devant la prison de la ville.

L'aubergiste se rapprocha en frôlant la haute muraille noire.

Il entendit le geôlier ouvrir le judas de la grande porte et parlementer quelques instants avec celui qui semblait être le chef de la troupe.

Et les paroles suivantes parvinrent à son oreille :

— Par ordre du grand-prévôt, je vous remets cet homme... vous m'en répondez sur votre tête.

La porte roula sur ses gonds, puis se referma avec un bruit strident.

Les cinq hommes qui portaient David avaient pénétré avec lui dans la prison.

Les autres s'éloignèrent et l'aubergiste collé contre la muraille entendit l'un d'eux s'écrier en se frottant les mains :

— Vrai Dieu! M. Varin sera content; nous avons bien gagné notre argent!...

XVI

LE MESSAGE.

Dès la pointe du jour, le lieutenant Garnley vint réveiller Jean d'Arramonde en lui touchant l'épaule.

Celui-ci se souleva aussitôt et se frotta les yeux.

— Le moment est venu, monsieur, dit l'officier anglais d'un ton grave. Vous avez cinq minutes pour prendre vos dispositions dernières.

Jean d'Arramonde parut réfléchir quelques instants.

— Ne pourrais-je pas parler à votre général? demanda-t-il enfin; j'ai une importante communication à lui faire.

Le lieutenant Garnley connaissait les conditions que James Wolf avait mises à la grâce du gentilhomme et le général lui avait dit de lui amener immédiatement Jean d'Arramonde si, avant de marcher au supplice, il témoignait le désir de le voir.

Néanmoins l'officier anglais ne put réprimer un mouvement d'étonnement.

Le sang-froid que d'Arramonde avait montré quelques jours auparavant lorsqu'il avait été adossé au mur pour être exécuté, sa conduite ferme et résolue depuis qu'il était en prison ne laissaient guère sup-

poser qu'il pût céder au dernier moment à la crainte du supplice.

Le lieutenant sut pourtant cacher sa surprise et, s'inclinant froidement, il dit :

— Je vais vous conduire, monsieur, devant le général Wolf.

Ils traversèrent la cour de la ferme qui était déjà remplie d'officiers et de soldats que l'annonce de l'exécution d'un espion français avait attirés à cette heure matinale.

Dès que d'Arramonde fut en présence du général Wolf, ce dernier fit signe au lieutenant Garnley de se retirer.

Demeuré seul avec le prisonnier :

—Ainsi, dit James Wolf après un court silence, vous avez réfléchi, monsieur?

— J'ai réfléchi, général.

— Vous êtes prêt à remplir les conditions que je vous ai indiquées ?

— Je suis prêt.

— Vous aiderez mes troupes à débarquer ?

— Oui, dit d'Arramonde en feignant de faire un violent effort sur lui-même.

—Vous devez comprendre, monsieur, que, lorsqu'il s'agit d'une chose aussi grave que le salut d'une partie de mon armée, je prenne mes précautions et j'exige de vous quelques sûretés.

Jean d'Arramonde s'inclina.

— Il faut donc que vous m'indiquiez à quelles dispositions vous vous êtes arrêté pour assurer le débarquement de mes troupes.

— J'irai plus loin, général, je vous indiquerai même, si vous le désirez, quel sera le lieu du débarquement.

James Wolf eut un geste d'étonnement. Jean d'Arramonde reprit :

— Il n'y a sur la côte sud de Québec qu'un point qui soit abordable : c'est l'anse du Foulon.

— Je le sais, mais ce point est gardé par un poste important que M. de Montcalm y a placé.

— Je puis faire retirer ce poste.

— En vérité !

— Alors la route sera libre et votre armée pourra débarquer en toute sécurité.

— Mais comment obtenir que ce détachement s'éloigne ?

Jean d'Arramonde parut réfléchir, mais en réalité son plan était fait d'avance.

— Il faudrait trouver un émissaire, un homme de confiance...

Puis, comme s'il eût eu une inspiration subite :

— Général, dit-il, veuillez faire venir cet homme qui a failli être fusillé avec moi l'autre jour et auquel vous avez daigné faire grâce de la vie... Il se nomme Franck Renaud... on le trouvera facilement au village de l'Ange-Gardien. Il semble audacieux et dévoué,

et comme j'ai eu l'occasion de lui être utile il ne me refusera pas le service que je lui demanderai. Je lui remettrai devant vous un ordre écrit que je daterai du camp de M. de Montcalm et par lequel je prierai, au nom du général français, l'officier qui garde l'anse du Foulon de se replier sur Québec... Cet officier est mon ami, en quelque sorte mon frère d'armes; il ne doutera pas que cet ordre ne vienne du marquis de Montcalm lui-même.

Le général Wolf réfléchit à son tour pendant quelques minutes qui parurent un siècle au gentilhomme béarnais.

Il appela ensuite le lieutenant Garnley, lui dit de conduire le prisonnier dans une pièce voisine et d'envoyer chercher immédiatement au village de l'Ange-Gardien le Canadien Franck Renaud.

Puis il compléta cet ordre en donnant au jeune officier quelques instructions à voix basse.

Deux heures après, un petit détachement au milieu duquel se trouvait le paysan canadien traversait la cour de la ferme. Le pauvre homme n'avait pas bien compris ce que les soldats anglais lui avaient dit lorsqu'ils s'étaient assurés de sa personne dans l'auberge du père Joseph; aussi marchait-il d'un air triste et préoccupé. Il se demandait sans doute si le général ennemi, pris de remords, n'avait pas cette fois l'intention de le faire tout de bon fusiller.

Selon l'ordre que James Wolf lui avait donné, le

lieutenant Garnley fit attendre le Canadien dans le petit couloir étroit qui précédait la pièce où se trouvait le général, puis il vint dire à ce dernier que ses ordres étaient exécutés et que le paysan était là.

— Faites venir le prisonnier, dit Wolf.

— Monsieur, continua le général en s'adressant à Jean d'Arramonde lorsque celui-ci fut ramené en sa présence, voici du papier et une plume. Veuillez écrire ce que vous avez dit. Le messager est là, prêt à partir.

— Ne pourrais-je le voir, lui indiquer comment il devra s'y prendre pour traverser le camp de M. de Montcalm et arriver jusqu'à l'officier qui garde l'anse du Foulon?

— C'est inutile, monsieur, répliqua Wolf avec un froid sourire. Je lui donnerai moi-même ces instructions.

Jean d'Arramonde eut un moment d'inquiétude. Il aurait voulu parler au Canadien, lui indiquer, ne fût ce que par un signe, qu'il ne devait pas accomplir la mission dont il allait le charger.

Mais devant l'insistance du général Wolf il dut s'exécuter pour ne pas éveiller ses soupçons.

Il s'assit devant la table et écrivit :

A Monsieur de Saint-Preux,
Commandant du poste de l'anse du Foulon.

« Camp de Beauport, 6 septembre 1759.

« Mon cher baron,

« M. de Montcalm, que je viens de voir à l'instant,

me charge de vous dire qu'il vous prie d'abandonner votre poste de l'anse du Foulon et de vous replier sur Québec. J'aurais été vous porter moi-même l'ordre du général si je n'étais pas retenu ici par une égratignure que j'ai reçue le jour de Montmorency.

« Votre bon et fidèle ami,

« JEAN d'ARRAMONDE. »

— Vous pouvez vous retirer, monsieur, dit le général Wolf en jetant les yeux sur le papier que Jean d'Arramonde venait de signer.

Lorsque le gentilhomme béarnais eut disparu sous la conduite des soldats chargés de sa garde, le général Wolf fit venir Franck Renaud.

Il écrivit à son tour une lettre, y inséra le billet de Jean d'Arramonde, et, après avoir cacheté le paquet, il mit sur l'enveloppe la suscription suivante :

« *Monsieur Isaac Bitche,*
rue Jacques-Cartier,
QUÉBEC. »

Se tournant ensuite vers le paysan canadien :

— Mon ami, lui dit-il, il faut que vous vous chargiez de traverser les lignes françaises, d'entrer à Québec et de remettre cette lettre à son adresse. Je vous avertis qu'il s'agit d'une chose de la plus grande importance. Du résultat de votre mission dépend la vie de ce jeune homme qui a pris l'autre jour votre défense et qui maintenant est mon prisonnier.

— En ce cas, général, dit le Canadien avec feu, je vous réponds que cette lettre sera remise, dussé-je y laisser un bras ou une jambe!

— On va vous délivrer un sauf-conduit pour sortir de nos lignes. Allez et faites diligence.

Le paysan canadien glissa la lettre dans un bissac de toile suspendu à son cou et sortit à grands pas de la ferme, heureux à la fois d'en être quitte à si bon marché et de pouvoir s'acquitter envers le brave jeune homme qui l'avait défendu aux dépens de sa liberté et peut-être de sa vie.

Pendant le reste de la journée, Jean d'Arramonde ne fut pas sans éprouver une certaine anxiété.

Si, par impossible, David Kerulaz allait être empêché de remplir la mission qu'il lui avait confiée, la situation deviendrait terrible.

Gaston de Saint-Preux recevant cette seconde dépêche se retirerait de l'anse du Foulon, laissant la place libre aux troupes anglaises qui devaient débarquer.

Alors tout serait perdu. La position de l'armée française serait tournée, le camp et la ville surpris et emportés avant d'avoir pu se mettre en défense...

Mais, en réfléchissant, d'Arramonde se rassurait. Il comptait assez sur la force et l'adresse de David pour vaincre tous les obstacles qui pourraient l'empêcher d'arriver jusqu'à l'anse du Foulon.

Et puis Saint-Preux interrogerait évidemment le paysan canadien. Il saurait alors qu'au lieu de lui écrire librement, du camp de Beauport, Jean d'Arramonde lui expédiait cette lettre du camp des Anglais. Il apprendrait que son ami était le prisonnier de James Wolf et, se défiant de quelque piége, il refuserait d'obéir à un ordre aussi grave.

— Eh ! le général Wolf n'a pas songé à cela ! se dit d'Arramonde en reprenant confiance.

Mais on a vu que le général Wolf y avait parfaitement songé et que, pour éviter les questions que le commandant français ne manquerait pas d'adresser à l'émissaire, il avait envoyé ce dernier chez un juif allemand de Québec, Isaac Bitche, qui entretenait avec l'armée anglaise des relations suspectes et avait accepté la honteuse besogne de renseigner le général ennemi sur ce qui se passait dans la capitale assiégée.

Dans le billet qu'il avait ajouté à la lettre de d'Arramonde, Wolf ordonnait à l'Allemand de faire parvenir à Saint-Preux, par un homme à lui, le faux ordre de M. de Montcalm et de lui dire qu'il le tenait d'un officier du général français.

Jean d'Arramonde avait donc raison d'être inquiet; David Kerulaz arrêté avant d'avoir pu atteindre l'anse du Foulon, c'était la ruine du hardi projet qu'il avait formé, c'était le débarquement des Anglais assuré et la perte inévitable de la vaillante armée de Montcalm.

XVII

EN PRISON.

On avait enfermé David Kerulaz dans la même cellule qui avait servi de prison à son frère.

A peine revenu de l'étourdissement où l'avait jeté une aventure si extraordinaire, le chasseur canadien commença à réfléchir sur ce que sa situation avait de particulièrement critique.

Il s'inquiétait peu du sort qui lui serait réservé. Ses préoccupations étaient plus graves. Il se voyait empêché d'accomplir sa mission. Il songeait, la rage dans le cœur, que ce misérable Varin allait frapper plus haut que lui et atteindre dans sa vengeance M. de Montcalm lui-même...

Mais, malgré ses angoisses, David Kerulaz restait toujours maître de lui. Le bonheur avec lequel il avait triomphé jusqu'à ce jour des coups les plus cruels et les plus imprévus de la fortune lui avait donné une absolue confiance dans la bonté de Dieu. Il pensait que la Providence ne pourrait laisser s'accomplir de tels événements, ni donner à de si lâches coquins une semblable victoire.

Dès que le jour parut, il chercha les moyens de s'évader.

Mais les murs de son cachot étaient épais, la porte inébranlable sous son armure de fer, et la petite fenêtre par laquelle filtrait le jour si élevée qu'il ne pouvait espérer l'atteindre, quand même il eût déplacé et mis debout le banc de pierre qui était l'unique siége de ce triste réduit.

Les bras croisés, le front penché et marqué de plis profonds, il tournait dans l'étroit cachot comme un lion dans sa cage.

Cependant le temps marchait. La journée s'achèverait sans doute avant qu'il eût pu reprendre sa liberté.

Une sorte de fièvre s'emparait de lui. A tout moment, il s'arrêtait agité par de violents frissons, le front couvert d'une sueur froide, le regard fixe :

— Ce malheureux gentilhomme qui avait mis confiance en lui allait être déshonoré !... Il allait conduire les Anglais à la victoire en croyant assurer leur perte !... Et cela, c'était sa faute à lui qui s'était laissé prendre comme un enfant... Il aurait dû se défendre, se laisser tuer plutôt que d'entrer dans cette infernale prison...

Et il retombait sur le banc de pierre, enfonçait les mains dans ses cheveux et sentait des larmes de rage couler le long de ses poignets.

Tout à coup il entendit grincer un des gros verrous de la porte.

Il tressaillit.

On venait le chercher, sans doute.

Mais alors on allait le conduire devant ses juges ; là il pourrait parler, il pourrait demander un sursis, le temps de courir à l'anse du Foulon ; et puis il reviendrait se constituer prisonnier, et on le condamnerait à mort, si l'on voulait, pour avoir bâtonné un intendant!

Toutes ces réflexions s'amoncelèrent dans son esprit pendant le court espace de temps que mit le geôlier à tirer les verrous de la porte.

Il vit entrer un petit homme maigre et fluet qui portait un pain noir sous son bras et une cruche d'eau à la main.

Le gardien mit la cruche à terre et le pain dans un trou pratiqué dans la muraille.

Puis il voulut sortir, mais David lui saisit le bras.

Le geôlier poussa un cri d'effroi.

— N'ayez pas peur, dit David, je ne veux pas vous faire de mal.

— Vous étiez pourtant attaché cette nuit quand on vous a amené, murmura le vieillard dont les dents claquaient.

— Oui ; seulement, comme je me trouvais un peu serré là-dedans, je me suis mis à l'aise, répliqua le Chasseur de bisons en montrant les débris de cordes et de courroies qui jonchaient le carreau humide. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Écoutez-moi

bien. Le geôlier en chef de cette prison est François Taboureau, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! dites-lui que David Kerulaz, qu'il connaît bien, voudrait lui parler sur-le-champ.

Le petit vieillard écarquilla les yeux, comme s'il eût essayé de percer l'ombre de la cellule.

— Vous êtes David Kerulaz, le fameux chasseur? Mais quel crime avez-vous donc commis, bon Dieu?

— Peu importe. Dites à Taboureau de venir me voir, et la prochaine fois que j'aurai de belles peaux de castor je vous en promets quelques-unes, et vous pourrez remplacer par une veste bien chaude les guenilles que vous avez sur le dos.

Le vieux gardien glissa comme une souris dans l'entre-bâillement de la porte dont il referma ensuite derrière lui les énormes verrous.

David Kerulaz attendit une grande heure.

Enfin son cachot s'ouvrit de nouveau et il vit paraître devant lui maître Taboureau, le geôlier en chef.

— Ah! mon garçon, c'est donc vous? dit ce dernier en entrant. Que diable venez-vous faire ici?

— Ma foi! mon brave François, je vous serais bien obligé de me le dire... Du reste, si ma présence vous gêne, vous savez, je vous permets de me donner la clef des champs.

— Comme vous y allez! Mais savez-vous bien, Da-

vid, que vous m'êtes signalé comme un homme fort dangereux?

— En vérité!

— J'ai reçu tout à l'heure l'ordre de vous veiller de près, et, comme si on n'avait pas encore assez confiance en moi, on a mis devant la porte de la prison un piquet de six hommes.

— C'est un grand honneur dont je suis vraiment fort reconnaissant à ceux qui m'ont fait enfermer ici... Mais vous n'avez sans doute pas reçu pour consigne de m'empêcher de voir mes amis, mes parents?...

— Non, certes... cependant...

— Eh bien! faites-moi le plaisir d'envoyer immédiatement un de vos hommes chez Dervieux, de Sillery. On dira à sa fille Marthe que je désire lui parler sur-le-champ; il s'agit d'une affaire de la plus grande importance.

Le geôlier parut réfléchir. Enfin après un silence :

— Soit; j'enverrai faire votre commision, dit-il, mais à une condition, David.

— Et laquelle?

— C'est que vous me donnerez votre parole de ne pas tenter de vous évader. Vous comprenez, mon bon David, continua le geôlier d'un ton attendri, je n'ai que cette place pour vivre, je ne suis pas heureux, j'ai beaucoup d'enfants. On m'a dit que si je vous laissais partir je serais chassé d'ici. Or je

sais aussi que, si vous avez envie de prendre l'air, le diable même ne pourrait vous en empêcher... C'est pourquoi, je vous prie, je vous supplie de rester ici jusqu'à ce que vous soyez jugé... Je tâcherai de vous rendre le séjour de cette prison supportable... je vous donnerai une autre cellule, plus vaste, mieux éclairée, moins humide... Vous verrez, vous finirez par vous habituer ici, on n'y est pas si mal qu'on veut bien le dire... ça vous reposera de vos grandes courses dans les prairies...

— Père Taboureau, interrompit David qui ne put s'empêcher de rire des efforts que faisait le pauvre vieillard pour vanter les charmes de cette prison humide et noire, je vous promets de ne pas m'évader si je vois Marthe avant la fin du jour... Mais, sinon, je ne réponds de rien.

— Je vais la faire chercher, je vais la faire chercher sur-le-champ, David, dit le geôlier en sortant précipitamment du cachot.

Vers le soir, David entendit de nouveau les gros verrous grincer dans leurs anneaux de fer.

— C'est Marthe ! s'écria-t-il en se levant brusquement.

Son cœur ne l'avait pas trompé. C'était, en effet, Marthe Dervieux, sa fiancée, qui entrait dans la cellule au bras du père Taboureau.

— Marthe !

— David !

Ce même cri s'échappa de leurs lèvres.

— David, mon bon David, dit Marthe d'une voix tremblante, est-il bien possible que vous soyez ici?... Je ne voulais pas le croire... Mon Dieu ! mon Dieu !.. mais c'est affreux...

— Venez ici, Marthe, dit le chasseur canadien en attirant sa fiancée sur le banc de pierre où il s'assit à ses côtés. J'ai des choses graves à vous dire.

Et s'adressant au vieux geôlier :

— Père Taboureau, dit-il, vous nous laisserez bien seuls quelques instants ?

Le vieillard parut hésiter.

— Eh ! eh ! dit-il d'un air soupçonneux, on a bientôt fait de mettre une lime dans la main d'un prisonnier et de lui glisser une corde dans la poche.

David se leva d'un bond. Un pli profond se creusa dans son front et son regard s'assombrit.

— Père Taboureau, dit-il, ne vous ai-je pas juré de ne point m'évader? Avez-vous jamais entendu dire que David Kerulaz ait manqué à son serment ?

— Non, mon ami, non, certainement : mais vous comprenez...

Par un mouvement foudroyant, David saisit le vieillard à la cravate et arracha en même temps, de son autre main, le trousseau de clefs qui pendait à la ceinture du geôlier. Puis le regardant avec une expression de pitié douce et profonde :

— Voyez, lui dit-il, si j'avais envie de m'échapper, je n'aurais qu'à serrer un peu plus fort votre cravate et à ouvrir toutes les portes de la prison avec les clefs que voici.

Il lâcha le vieillard, lui rendit ses clefs et acheva en souriant :

— Mais soyez tranquille, je n'en ferai rien, père Taboureau. Vous êtes un brave homme auquel je ne veux pas faire de mal, et puis je vous ai donné ma parole... Allons, soyez bon jusqu'au bout ; laissez-moi seul avec Marthe seulement cinq minutes.

Le vieillard quitta le cachot et, tout en se secouant comme un chien qui sort de l'eau, il murmura :

— Ce diable de David, il a une façon de plaisanter !.. Cinq minutes, pas davantage, dit-il en allongeant son nez effilé à travers l'entre-bâillement de la porte qu'il allait refermer.

— Soyez tranquille, répliqua David.

— Marthe, reprit le chasseur canadien dès qu'ils furent seuls, vous êtes une fille de cœur, n'est-ce pas ?

— Ah ! mon cher David, si je n'avais pas eu du courage, je n'aurais pu supporter cette terrible nouvelle... Vous, en prison !.. Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?..

— Plus tard... je vous le dirai, Marthe... Vous savez bien que je n'ai rien commis de mal, n'est-ce pas ?

— Oh ! certes, fit-elle en joignant les mains avec une touchante expression de foi candide.

— Eh bien ! c'est l'essentiel... Nous nous expliquerons un autre jour. Maintenant il faut que vous me rendiez un grand, un immense service...

— Parlez, David.

— Lorsque j'ai été pris et amené ici, continua le chasseur d'une voix rapide, je traversais la ville pour me rendre à l'anse du Foulon... Vous savez qu'il y a là un détachement de l'armée de M. de Montcalm.

— Oui, je le sais... les pauvres gens ! Leur campement n'est pas loin de notre ferme et je leur a donné souvent du lait et des galettes de blé noir.

— Bon !... Vous connaissez sans doute aussi l'officier qui commande ce détachement ?

— Oui, vraiment. Il vient quelquefois causer avec le père. Je sais qu'il s'appelle M. de Saint-Preux... un brave jeune homme qui a laissé lui aussi, je crois, une fiancée là-bas, en France.

— Vous allez partir sur-le-champ et vous irez trouver M. de Saint-Preux. Vous lui direz que vous m'avez vu, que je suis chargé pour lui d'un message de M. d'Arramonde... Vous retiendrez bien ce nom ?...

— Certes, oui, David, dit Marthe en souriant. M. de Saint-Preux m'a souvent parlé de lui.

— M. d'Arramonde est en ce moment prisonnier des Anglais.

— Ah ! pauvre garçon !

— Ils voulaient d'abord le fusiller, puis ils lui ont fait grâce, à condition qu'il leur indiquerait sur la côte de Québec un endroit où ils pourraient débarquer et surprendre la ville,

— Il a refusé, j'en suis sûre.

— Non, Marthe, il a accepté ; il doit les conduire devant l'anse du Foulon, vous comprenez... C'est pour cela qu'il faut que M. de Saint-Preux soit prévenu, afin qu'au lieu de se laisser surprendre par les Anglais il les reçoive avec de bons canons et de bonnes carabines. Je courais l'avertir, mais des coquins m'ont fait enfermer ici... Alors j'ai pensé à vous, ma bonne Marthe...

— Ah ! David, vous avez bien fait de penser à moi ! dit la jeune fille en se levant. Depuis que les canons des Anglais bombardent notre pauvre ville, j'ai regretté bien souvent de n'être pas un homme, de ne pouvoir, comme vous, tenir une carabine entre mes mains. Enfin je vais donc pouvoir me rendre utile, moi aussi ! je vais pouvoir faire du mal aux Anglais !...

— Allez et hâtez-vous, ma bonne, ma courageuse enfant, dit David ému par ces paroles ; il n'y a pas un instant à perdre. Il faut que vous soyez ce soir à l'anse du Foulon.

— J'y serai... Adieu, David !

— Adieu, Marthe !

Le Chasseur de bisons serra les mains de sa fiancée dans une étreinte rude, mais pleine d'affection.

Le père Taboureau entr'ouvrait justement la porte pour avertir David que les cinq minutes étaient écoulées.

La jeune fille sortit.

Alors David Kerulaz eut une aspiration profonde, comme si un poids énorme avait été enlevé de sa poitrine.

— Maintenant, dit-il, à nous deux, monsieur Varin !

Et se mettant la tête dans les mains il songea aux moyens de se tirer des griffes de l'intendant et de faire expier au misérable les tortures et les angoisses qu'il avait éprouvées depuis que les lourdes portes de la prison étaient retombées sur lui.

XVIII

MARTHE DERVIEUX.

Au moment où le jour tombait, Marthe Dervieux, sortie de Québec, longeait la haute falaise qui domine la rive gauche du Saint-Laurent.

La jeune fille marchait d'un pas ferme et rapide, les mains serrées sur son cœur, comme si elle eût

voulu y tenir enfermé l'important secret dont elle était gardienne.

De gros nuages noirs avaient assombri le ciel avant l'heure habituelle de la chute du jour.

On entrait dans la saison des pluies ; Marthe redoutait un orage et cette crainte hâtait encore la vitesse de sa marche.

Bientôt le vent s'éleva. La vaste surface argentée du fleuve se couvrit de rides légères, qui se gonflèrent peu à peu et vinrent se dérouler en écumant sur la mince bande de sable qui s'étendait au bas de la falaise.

Il y eut tout à coup une rafale si violente que Marthe dut s'arrêter suffoquée, et se cramponner à un arbre pour ne pas tomber.

La rafale passée, elle reprit sa course.

Maintenant la nuit était tout à fait venue.

Le ciel était d'un noir d'encre. Heureusement, la jeune fille connaissait bien le chemin ; elle aurait été les yeux fermés à la ferme de Sillery, et, par conséquent, elle n'aurait pas de peine à trouver le campement de Saint-Preux qui en était peu éloigné.

Elle rabattit sur ses cheveux flottants le capuchon noir de sa pelisse, arrondit les épaules et baissa la tête comme si elle eût voulu se faire toute petite sous le grand effort du vent.

Bientôt elle entendit tomber autour d'elle de grosses gouttes d'eau. Une bouffée de vent humide vint

fouetter son visage sous la pelisse qui le cachait. La pluie descendait du ciel en trombes serrées. Malgré l'obscurité de la nuit, Marthe crut voir passer devant ses yeux des milliers de petites aiguilles argentées.

Le chemin montait et allait rejoindre le sommet d'une falaise, la plus haute de la côte. L'eau qui ruisselait dans ce chemin creux lui donnait l'aspect d'un torrent.

Marthe secouée par les tourbillons de vent et de pluie glissait dans cette fange et semblait prête à tomber à chaque pas.

Enfin elle parvint au bout du chemin. D'un côté, un étroit parapet de terre et de cailloux battus la protégeait contre une chute dans le grand fleuve dont les vagues grossies mugissaient en bas.

De l'autre côté s'étendait une lande immense, semée de gros rochers. C'était là que David avait conduit l'intendant Varin; c'était dans cette plaine que se trouvait, à près de deux milles, l'entrée du vaste souterrain qui communiquait avec la rive inférieure du Saint-Laurent.

Marthe redescendit la pente opposée.

Cette pente très-douce conduisait à l'anse du Foulon, située à un mille environ.

Quittant le bord de la falaise, la jeune fille se dirigea vers la droite et pénétra dans l'intérieur des terres par un chemin qu'elle connaissait et qui abrégeait la route.

Elle devina dans l'ombre la ferme de son père, qui dressait à quelque distance ses murs jaunis et ses grands toits de chaume.

Il lui sembla même apercevoir au loin une lumière qui piquait les ténèbres épaisses.

— Pauvre père, se dit-elle, il m'attend ; comme il doit être inquiet !

Et elle eut la pensée de courir à la ferme, de rassurer le veillard, de lui dire le motif qui la retenait loin du logis.

Mais c'eût été perdre du temps et David Kerulaz lui avait recommandé de se hâter.

La pluie redoublait, le vent faisait toujours rage. Malgré la rapidité de sa marche, la pauvre enfant se sentait toute glacée.

— David ! David ! murmura-t-elle ; mon Dieu ! donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout.

Et pensant à son fiancé qui avait mis sa confiance en elle, pensant à l'armée de M. de Montcalm qu'elle croyait sauver, pensant à Dieu qui devait la protéger, Marthe sut vaincre la fatigue et le froid qui engourdissaient ses membres.

Elle marchait, marchait toujours.

Tout à coup il lui sembla entendre une voix dans l'ombre.

Elle s'arrêta.

Mais le fracas du vent et de la pluie continuait.

Elle crut qu'elle s'était trompée et poursuivit sa course.

— Je dois être près du camp des Français, se dit-elle ; la cabane de M. de Saint-Preux est là, sur la gauche.

Et elle se dirigea de ce côté.

Mais au même instant un éclair rapide raya l'obscurité de la nuit...

Une détonation retentit à dix pas de distance.

Marthe porta les deux mains à sa gorge ; un cri étouffé sortit de ses lèvres.

Elle chancela, puis, étendant les bras avec un geste de désespoir, elle tomba inanimée sur l'herbe ruisselante.

La pauvre fille n'avait pas entendu l'appel réitéré de la sentinelle ; un coup de feu venait de la renverser.

Ce coup de feu attira plusieurs soldats qui accoururent.

Ils se baissèrent et, étendant les mains dans l'obscurité, ils tâtèrent l'étoffe de la large pelisse qui enveloppait Marthe.

— Une femme ! s'écria l'un deux.

— Morte ?

— Oui.

Il y eut parmi eux un silence. Puis celui qui avait tiré murmura :

— J'ai crié trois fois : Qui vive? on ne m'a pas répondu. La consigne est la consigne.

Et tandis que, sérieux et tristes, les soldats se demandaient ce qu'ils allaient faire de ce pauvre corps inanimé, une ombre noire glissa près d'eux sans qu'ils pussent l'apercevoir.

Cet inconnu, cet homme, courait en rasant la terre.

Il s'arrêta devant une cabane grossièrement construite et dont la porte était encadrée d'un filet de lumière.

Il frappa à cette porte ; on ouvrit.

— Monsieur, dit l'inconnu tout haletant en s'adressant au jeune officier qui venait le recevoir, n'êtes-vous pas monsieur de Saint-Preux?

— Oui.

— Voici un message que M. d'Arramonde m'a chargé de vous remettre.

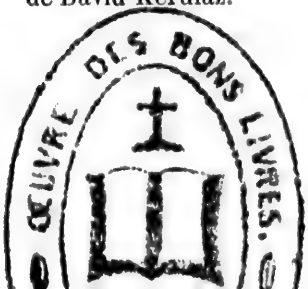
Gaston de Saint-Preux décacheta la lettre. Son visage exprima une vive surprise; il lut deux fois le billet avant de parler.

Enfin, faisant un signe d'assentiment :

— Vous direz à M. d'Arramonde, répondit-il, que les ordres de M. de Montcalm seront exécutés.

L'homme s'inclina et sortit.

Le message d'Isaac Bitche était arrivé avant celui de David Kerulaz.



XIX

LA DESCENTE.

Deux jours après l'entretien que David Kerulaz avait eu avec Jean d'Arramonde, toute la partie de l'armée anglaise campée près du village de l'Ange-Gardien fut embarquée sur les vaisseaux.

Un matin, cette flotte s'ébranla et remonta le Saint-Laurent.

A l'avant du premier navire se trouvaient le général Wolf et son état-major.

Un peu plus loin, assis sur un amas de cordages roulés, était Jean d'Arramonde gardé par quatre soldats et par le lieutenant Garnley.

Le gentilhomme béarnais se tenait la tête entre les mains dans l'attitude d'un coupable repentant. En réalité, il cherchait dans son esprit actif comment, le moment venu, il pourrait se tirer des mains de ceux qui le surveillaient de si près et qui avaient l'ordre de lui loger une balle dans la tête s'il tentait de s'échapper.

Ce voyage dura une partie du jour.

Le général Wolf le connaissait bien, ce trajet qu'il avait fait tant de fois pour inspecter les positions de l'ennemi, cherchant toujours si, dans cette barrière

de granit et de fer que lui opposait le génie de Montcalm, il ne trouverait pas un passage où il pût faire pénétrer son armée.

On passa devant la grande île d'Orléans, ravagée par les Anglais, puis devant la pointe de Lévy où se trouvait une autre partie de l'armée de Wolf et où étaient établies les puissantes batteries qui bombardaient Québec.

Enfin, à un détour du fleuve, on aperçut au loin sur la rive gauche un étincellement de toits métalliques, un amas de murs blancs qui se reflétaient dans les eaux du grand fleuve, de hardis clochers s'élevant de distance en distance au milieu de constructions bizarres — clochers silencieux et qui se dressaient mélancoliques dans le ciel, comme pour attester que, malgré les boulets anglais, la capitale de la Nouvelle-France était encore debout, fière, invincible!

La flotte s'étant rapprochée, Jean d'Arramonde reconnut le vaste port de Québec, l'endroit où l'*Albatros* avait abordé quelques mois auparavant; il vit aussi que toutes ces belles maisons du quai qu'il avait admirées étaient percées de grands trous noirs, comme des cadavres éventrés qui se soutiennent les uns contre les autres dans l'horreur d'un champ de bataille.

La flotte passa, saluée par les batteries anglaises placées le long de la rive droite.

Le général Wolf, les deux mains crispées sur le

pommeau d'or de sa canne, attachait sur Québec le regard fixe et ardent de l'aigle qui convoite une proie magnifique.

En ce moment, on lisait plus que jamais sur ce visage austère et pâle l'inflexible résolution de vaincre. On sentait dans ses lèvres serrées, dans l'expression de ses yeux dont les paupières ne battaient pas cette opiniâtreté formidable qui vient à bout de tous les obstacles.

Jean d'Arramonde éprouva une fois encore un frisson d'inquiétude en voyant de quelle façon James Wolf regardait Québec et cette côte de granit que jusqu'à présent il n'avait pu franchir.

Un détour du fleuve cacha la capitale de la Nouvelle-France.

Alors se dressa la ligne uniforme des falaises inaccessibles brisées çà et là par le haut, comme un mur qui s'écroule, et donnant passage à un flot d'herbes et de feuillage, chevelure ondoyante que le vent soulevait en passant.

De grands oiseaux noirs sortaient des trous de ce mur immense et, volant lourdement, venaient frapper du bout de leurs grandes ailes les cordages des vaisseaux anglais.

Le courant était rapide, le vent contraire. La flotte s'avançait lentement.

Enfin Jean d'Arramonde vit que les falaises s'abaissaient par une pente douce.

— Nous devons approcher de l'anse du Foulon, pensa-t-il.

Il se leva, appuya ses deux mains sur le bastingage et interrogea la côte d'un regard anxieux.

En effet, une demi-heure après, on aperçut au loin, au bas de la ligne de rochers où elle se détachait comme une nappe d'eau, la petite plage de sable où Jean d'Arramonde et Gaston de Saint-Preux s'étaient embarqués quelques mois auparavant.

Comme ce temps lui parut loin! Que d'événements depuis ce jour où, brûlant d'impatience, il s'était élancé sur les pirogues des Abénaquis pour aller demander à M. de Montcalm de quelle façon Saint-Preux et lui devaient se couper la gorge!

Il ne put s'empêcher de sourire en songeant à ces choses si près de lui et pourtant si lointaines.

— Ah! se dit-il, tu n'étais qu'un fou, mon pauvre d'Arramonde!

Et poussant un soupir :

— Mais es-tu plus sage à présent? se demanda-t-il en contemplant de son fin regard de Gascon les Anglais entre les mains desquels son étourderie l'avait jeté.

N'importe! malgré tout, il était plein de confiance. Une sorte de pressentiment lui disait qu'avant la fin du jour il ne serait plus le prisonnier des Anglais.

Il n'aurait pas voulu changer de situation avec M. de Saint-Preux.

— Et pourtant, pensa-t-il, il aura un beau rôle

tout à l'heure, lorsque, grâce à moi, il précipitera tous ces Anglais dans le Saint-Laurent... Qui m'aurait dit qu'un jour je lui rendrais un pareil service? Eh mordious! c'est de bon cœur, vraiment!... il l'a bien gagné. Voilà trois semaines qu'il se morfond au haut de cette falaise, tandis que moi... ah! je puis dire que je n'ai pas perdu mon temps... Que d'aventures! Je parie que, quand je raconterai cela là-bas, en France, on ne me croira pas et l'on me dira que je me vante comme un cadet de Gascogne!

La petite plage de sable se rapprochait peu à peu. On n'en était plus qu'à trois cents toises.

Jean d'Arramonde regarda le général Wolf.

— Il va donner l'ordre d'aborder, dit-il.

Mais le général Wolf restait toujours immobile, les bras croisés, à l'avant du vaisseau.

La flotte tout entière passa devant l'anse du Foulon, sans s'y arrêter.

Jean d'Arramonde eut un moment de surprise et d'inquiétude. Qu'était donc devenu le projet de débarquement? James Wolf se douterait-il du piége qui lui était tendu?

Un instant de réflexion suffit pour rassurer le gentilhomme béarnais.

— Les Anglais attendent sans doute que la nuit soit venue pour opérer leur descente, pensa-t-il.

Il ne se trompait pas.

La flotte anglaise remonta encore le Saint-Lau-

rent pendant l'espace d'un mille environ, puis elle jeta l'ancre.

Lorsque le soir approcha, un ordre, parti du navire que montait James Wolf, fut répété de loin en loin : on leva les ancres.

Les vaisseaux tournèrent sur eux-mêmes et dirigèrent leurs proues vers le nord.

Enfin, la nuit étant venue, les voiles glissèrent le long des mâts, et la lune, qui se levait, éclaira leurs grandes surfaces blanches.

Le vent et le courant étaient maintenant favorables. Les navires descendaient le grand fleuve avec une rapidité silencieuse.

Ils allaient, serrés les uns contre les autres comme un immense îlot flottant, bâti de lourdes maisons noires.

En même temps une animation plus vive se manifesta à bord.

Des soldats armés sortirent peu à peu de l'entrepont et vinrent se masser contre le bastingage. Des poulies grincèrent; on vit se détacher de la coque noire de chaque navire une sorte de grand radeau très-plat qui devait servir au débarquement des troupes.

Enfin on aperçut de nouveau à la clarté de la lune la petite plage de l'anse du Foulon.

Le vaisseau de James Wolf parut redoubler de vitesse et précéda les autres de plusieurs distances.

Le général anglais ayant alors donné un ordre à

l'un de ses officiers, celui-ci vint dire à Jean d'Arramonde que Wolf voulait lui parler.

Le gentilhomme béarnais s'avança, toujours suivi de sa fidèle escorte.

— Monsieur, dit James Wolf d'un ton bref, le moment approche où mes soldats vont tenter d'aborder à cette falaise basse. Je compte que le poste qui y était établi a disparu, selon la promesse que vous m'en avez donnée... Cependant, comme je ne veux pas exposer la vie de mes hommes, je vais envoyer un détachement en reconnaissance. S'il est accueilli par des coups de fusil, nous continuons notre route et je vous fais immédiatement fusiller.

Jean d'Arramonde eut un léger tressaillement. Il n'avait pas prévu cet excès de prudence du général anglais.

Lorsqu'il vit mettre à l'eau une des chaloupes du bord, lorsqu'il vit un petit détachement d'une dizaine d'hommes monter dans cette barque et se diriger vers l'anse du Foulon à force de rames, il pensa que tout était perdu.

— Allons! se dit-il, le sort en est jeté, je n'ai plus qu'à recommander mon âme à Dieu... Les soldats de Saint-Preux vont faire feu sur cette avant-garde et l'affaire sera manquée.

Il y eut alors un silence solennel à bord du vaisseau.

Tous, anxieux, attendaient le retour du détachement envoyé en reconnaissance.

Wolf, fiévreux, agité, semblait avoir peine à tenir en place.

Le poste serait-il abandonné comme l'avait promis le prisonnier? Pourrait-il se glisser avec ses cinq mille hommes à travers l'étroit passage de cette falaise et opérer le débarquement hardi qui devait lui assurer la prise de Québec?

Les minutes lui paraissaient des siècles. Il tendait l'oreille vers la rive, écoutant si une détonation lointaine n'allait pas venir lui annoncer la ruine de ses espérances.

Mais tout était silence et ténèbres.

La lune roulant entre de gros nuages mettait seulement de temps en temps une lueur vive sur ces rochers, amoncelés au fond de la baie, parmi lesquels se trouvait le passage.

Enfin, grâce à cette lueur rapide, James Wolf put voir la barque qui revenait.

D'un geste brusque, il tira son épée du fourreau.

— Messieurs, messieurs, dit-il d'une voix qui sonnait comme un victorieux appel, voici nos hommes qui reviennent; préparons-nous à aborder!..

D'Arramonde affreusement pâle s'appuya au bastingage.

— Le poste est abandonné!... se dit-il avec une horrible angoisse. David Kerulaz n'est pas arrivé!..

Et un poids de honte et de douleur descendit sur son front qui s'inclina; il lui sembla qu'un sanglot allait

l'étouffer; il tordit ses mains et entre ses lèvres serrées passa ce déchirant murmure :

— Perdu! déshonoré! trahi!

— Le poste est abandonné! répéta en ce moment, en sautant sur le pont du navire, l'officier qui avait guidé la petite reconnaissance.

Et s'approchant de James Wolf :

— Général, dit-il, j'ai gravi avec mes hommes l'étroit sentier de la falaise. En haut, j'ai aperçu les traces récentes du camp français; je suis entré dans une cabane vide où logeaient sans doute les officiers. J'ai envoyé mes soldats dans diverses directions... ils n'ont rencontré aucun ennemi.

Le général Wolf fit un signe de tête pour remercier l'officier et apercevant à quelque distance d'Arramonde abîmé dans sa douleur :

— Monsieur, dit-il d'un ton de froide ironie qui perça comme un trait cuisant le cœur du malheureux gentilhomme, vous avez tenu votre promesse, c'est bien... vous en serez récompensé.

Un ordre bref fut donné. Au même instant, on entendit dans l'eau le plongeon d'un grand corps lourd.

C'était un des radeaux qui venait d'être descendu.

Ce radeau chargé de soldats fut poussé vers la mer, puis un autre lui succéda, puis un troisième.

Le reste de la flotte s'approcha et fit à son tour la manœuvre de débarquement.

James Wolf avait pris place avec ses officiers dans

la chaloupe. Il rejoignit la tête des radeaux, car il voulait sauter à terre le premier et planter sur la rive le drapeau d'Angleterre.

Bientôt il ne resta plus à bord que quelques matelots, Jean d'Arramonde et deux soldats que le lieutenant Garnley avait laissés près de lui.

Entre la rive et les vaisseaux, le fleuve était couvert des grandes plaques sombres des radeaux où les rayons de la lune jetaient de temps en temps un brillant reflet d'armes.

On eût dit qu'un gigantesque linceul noir lamé d'argent était tiré vers la côte par une main invisible pour ensevelir Québec, ses habitants, ses défenseurs.

Un murmure confus s'élevait de la surface de l'eau; les ordres s'échangeaient rapidement à voix basse.

Tout avait été bien prévu et combiné. Les radeaux glissaient les uns derrière les autres et venaient jeter sur le sable leur contingent de soldats avec un ordre et une rapidité extraordinaires.

Encore quelques instants et le débarquement allait être terminé. Avant minuit, toute l'armée serait rangée en bataille dans les grandes landes désertes qui étendaient leurs mélancoliques solitudes au-dessus de la falaise.

Déjà la tête de la colonne montait péniblement le sentier tracé entre les rochers. Elle arriva au sommet et aperçut devant elle l'espace que la nuit rendait plus immense encore.

Mais au même moment une épouvantable explosion déchira l'air. De grandes colonnes de flammes et de fumée s'élevèrent dans le ciel qui prit des lueurs d'incendie.

Les rochers au milieu desquels l'avant-garde anglaise s'était engagée craquèrent de toutes parts; des quartiers de rocs furent projetés au milieu des tourbillons d'une fumée rougeâtre et écrasèrent en retombant les soldats massés dans l'étroit passage.

Un cri retentit, horrible, déchirant, poussé par cent bouches à la fois. Il semblait que la terre, s'entr'ouvrant soudain, avait précipité ces malheureux dans de brûlants abîmes.

En même temps, des deux pointes de la falaise, qui s'avançaient de chaque côté de la petite baie, sortirent des flammes crépitantes; des milliers de balles mêlèrent leurs sifflements aigus aux profondes détonations de l'artillerie qui mettait dans cet effroyable tumulte une note grave et mesurée.

Les Anglais surpris, atterrés, ne pouvaient riposter.

Ces feux plongeants dirigés contre eux par un ennemi invisible faisaient dans leurs rangs des trouées sanglantes. Enveloppés d'un véritable ouragan de plomb et de mitraille, ils se replièrent en désordre vers les radeaux qui les avaient amenés.

— Saint-Preux! Saint-Preux! s'écria d'Arramonde.

Il sauta sur le bastingage et contempla de ses yeux

démesurément ouverts la scène de carnage dont l'anse du Foulon était le théâtre.

Il ne put dire que ces deux mots; il était fou de joie, d'émotion.

Une main brutale se posa sur son bras; il sentit contre son front le canon froid d'une carabine.

Mais, prompt comme l'éclair, il s'élança par-dessus le bord du navire et plongea dans les eaux froides du Saint-Laurent.

XX

LE CAMP DE SILLERY.

Une heure après, le silence régnait dans l'anse du Foulon.

Sous les rayons argentés de la lune, on voyait fuir au loin les grandes masses noires des vaisseaux anglais.

De lourds flocons de fumée sortant des entrailles des rochers, quelques gémissements plaintifs poussés par les blessés étendus sur la petite plage, — tels étaient les seuls indices de ce court et sanglant combat.

Au sommet de la falaise, on voyait passer des ombres.

C'étaient les soldats de Saint-Preux qui sortaient des rochers derrière lesquels ils s'étaient cachés pour re-

pousser le débarquement des Anglais. Ils rejoignaient leur campement, encore tout animés de la victoire foudroyante qu'ils venaient de remporter sur l'avant-garde de l'armée ennemie.

Saint-Preux rentra dans la cabane qu'il s'était fait construire au milieu du camp.

Au moment où il débouclait son ceinturon et posait son épée sur la table, il vit tout à coup une grande ombre noire devant lui.

— D'Arramonde ! s'écria-t-il.

— Saint-Preux ! répéta une voix vibrante.

Et se jetant dans les bras l'un de l'autre ils échangèrent une fraternelle et cordiale étreinte.

Tandis que Léveillé faisait un grand feu pour sécher les vêtements mouillés de Jean d'Arramonde, les deux jeunes gens se racontaient avec une précipitation animée, joyeuse, ce qui leur était advenu depuis qu'ils s'étaient quittés.

Ils parlaient tous deux à la fois, se serraient les mains à chaque instant avec émotion, comme pour se féliciter d'avoir pu vaincre heureusement tant d'obstacles et de dangers.

— Il y a deux jours, dit Saint-Preux, j'ai reçu le billet par lequel vous me mandiez que M. de Montcalm m'ordonnait de quitter mon poste de l'anse du Foulon. J'étais encore sous le coup de l'étonnement où m'avait jeté cet ordre imprévu, lorsqu'on vint me dire qu'une jeune fille était tombée sous la balle d'une

de mes sentinelles. Je la fis amener ici, et jugez de ma surprise lorsque je reconnus dans la pauvre blessée Marthe Dervieux, la fiancée de David Kerulaz, une bonne et brave fille que je connaissais bien, car plus d'une fois j'étais allé me reposer à la ferme de son père, qui est à une demi-heure d'ici! ... La malheureuse enfant pouvait à peine parler, la balle l'ayant frappée à la gorge. Néanmoins elle m'apprit en quelques mots que vous étiez entre les mains des Anglais, que David Kerulaz était lui-même enfermé dans la prison de Québec et qu'il lui avait dit de me recommander de faire bonne garde, parce que vous l'aviez prévenu que les Anglais devaient débarquer sous peu à l'anse du Foulon... La pauvre fille s'était évanouie en achevant d'une voix entrecoupée les derniers mots de son important message; je la fis transporter à la ferme de son père. Puis j'écrivis à M. de Montcalm en lui racontant ce qui venait de m'arriver et en joignant votre billet à ma lettre.

« Je reçus sa réponse ce matin. Il m'envoyait un renfort d'une quarantaine d'hommes, deux pièces de montagne, de la poudre et des munitions. Il m'ordonnait de miner le passage par où les Anglais pouvaient atteindre le sommet de la falaise, de me cacher ensuite de chaque côté de la baie avec mes soldats, de placer mes deux pièces en batterie dans une anfractuosité de rocher et d'attendre ainsi la venue des Anglais. Ses ordres furent exécutés à la lettre... Je vis

s'approcher la flotte anglaise, je vis la chaloupe contenant l'avant-garde aborder au rivage et les hommes qui la montaient venir faire une reconnaissance dans mon camp abandonné. Mes soldats, dissimulés derrière les grandes roches de la baie, étaient invisibles.

« Puis les chalands s'approchèrent chargés d'Anglais, le débarquement commença, la colonne ennemie se mit à gravir le chemin resserré pratiqué sur le flanc de la falaise. Alors mon brave Léveillé, qui avait accepté la périlleuse mission de faire jouer la mine, mit le feu à la traînée de poudre; les rochers au milieu desquels les Anglais s'étaient aventurés s'écroulèrent sur eux. En même temps, mes deux pièces chargées à mitraille balayèrent la grève, tandis que mes hommes dirigeaient contre les Anglais une fusillade bien nourrie...

— Ah! s'écria d'Arramonde enthousiasmé, ils n'auront pas envie d'y revenir! Quand je pense à ce petit général anglais — un freluquet! — qui avait l'air de se moquer de moi en me remerciant de l'avoir conduit ici!... Oh! sandis! il est peut-être resté dans la bagarre, car il s'était jeté à terre l'un des premiers.

Les deux jeunes gens avaient tant de choses à se dire qu'ils veillèrent jusqu'au jour.

D'Arramonde demanda à son ami des nouvelles du père André, de Ouinnipeg.

Le missionnaire était venu faire plusieurs visites au

petit camp de l'anse du Foulon, car il était souvent attiré à la ferme de Sillery par la pauvre Marthe à laquelle il prodiguait ses soins et ses consolations.

Quant à Ouinnipeg, il se trouvait avec ses sauvages au camp de Beauport. Le jour de la bataille de Montmorency, il s'était emparé d'une batterie ennemie et avait scalpé de sa main vingt-cinq canonniers anglais.

— Ah çà! dit tout à coup d'Arramonde, pouvez-vous me donner des nouvelles de mon valet Paterne? J'ai laissé le drôle à Québec avant de partir pour le camp anglais, car je ne me souciais pas de m'embarrasser de sa poltronnerie. Qu'est-il devenu? Je ne suppose pas qu'il se soit couvert de gloire, comme Ouinnipeg, le jour de Montmorency?

Saint-Preux déclara qu'il était sans nouvelles de lui. Mais Léveillé, qui venait de pénétrer dans la cabane pour jeter dans le feu un nouveau fagot, raconta qu'étant entré un jour chez un apothicaire de Québec afin d'acheter de la rhubarbe il avait été profondément surpris d'apercevoir maître Paterne ceint d'un tablier bleu, le visage gras et fleuri, et se reposant, derrière un comptoir chargé de bocaux et de flacons, des tribulations de sa vie d'aventures.

— Eh! je n'irai pas l'y chercher! s'écria d'Arramonde en riant. Le pauvre garçon a bien mérité un peu de tranquillité!... Je ne le reprendrai à mon service que le jour où je m'embarquerai pour la France.

Enfin, vaincus par la fatigue, d'Arramonde et Saint-Preux s'endormirent près du feu.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, il fut convenu que d'Arramonde se rendrait à Québec, puis au camp de Beauport, pour annoncer à M. de Vaudreuil, le gouverneur général, puis à M. de Montcalm, les événements de la nuit.

Les deux jeunes gens se rendirent d'abord à l'anse du Foulon pour revoir le théâtre de la défaite des Anglais.

L'explosion de la mine avait rendu impraticable le passage de la falaise qui était obstrué de rochers énormes. On ne devait donc plus craindre une tentative de débarquement de ce côté.

Jean d'Arramonde et Saint-Preux constatèrent pourtant avec surprise que la flotte anglaise n'avait pas changé de place. Elle était toujours mouillée en face de la petite baie, comme si James Wolf, sans renoncer à ses projets, eût attendu une meilleure occasion pour les mettre à exécution.

Bientôt une chaloupe se détacha de l'un des navires et rama vers le rivage. Saint-Preux fit prendre aussitôt les armes à quelques-uns de ses hommes; mais cette précaution était inutile. Cette chaloupe portait le pavillon parlementaire. Elle fit des signaux pour indiquer qu'elle venait relever les morts et les blessés étendus en grand nombre sur la plage. Cette triste besogne terminée, la barque reprit le chemin

des vaisseaux. Cependant la flotte ne leva pas l'ancre. Toute la journée elle demeura immobile en face de la côte.

Jean d'Arramonde, conduit par Léveillé, avait pris le chemin de Sillery. Il comptait prier le père Dervieux de lui prêter un cheval pour se rendre au camp de Beauport.

En approchant de la ferme, la première personne qu'il vit fut le père André.

Le missionnaire avait voulu soigner lui-même la courageuse Marthe, et, grâce à ses soins, grâce aux remèdes précieux dont ses amis les Indiens lui avaient donné le secret, la guérison de la jeune fille était déjà en bonne voie.

D'Arramonde éprouva une joie bien vive en retrouvant le père André qui le serra affectueusement dans ses bras et voulut à son tour lui faire raconter ses aventures.

Le gentilhomme béarnais l'instruisit en peu de mots de ce qui lui était arrivé. Il lui donna l'explication de la fusillade qui avait ébranlé pendant la nuit la côte de Sillery, et lui apprit l'échec subi par les Anglais au moment où ils avaient voulu tenter de débarquer.

Jean d'Arramonde ayant ensuite exprimé le désir de connaître Marthe Dervieux et de la remercier du courage avec lequel elle avait continué la mission de David Kerulaz, le père Dervieux qui, assis à distance,

avait écouté cet entretien rapide, s'approcha, son bonnet de laine à la main...

— Ma pauvre fille vous sera bien obligée de l'intérêt que vous lui marquez, monsieur, dit-il d'un ton triste; mais elle repose en ce moment, et le père André veut qu'on respecte son sommeil... Ah! monsieur, poursuivit le vieux paysan, si vous voulez la rendre bien heureuse, faites mettre en liberté David Kerulaz... Ça la tourmente tant de le savoir en prison! elle en parle pendant la nuit, en rêvant tout haut.

— Oui, mon cher enfant, faites cette bonne action, dit le père André avec chaleur. Si je n'étais retenu ici, auprès du chevet de ma pauvre malade, j'aurais déjà été trouver M. de Vaudreuil...

— Savez-vous pour quelle cause on l'a arrêté?

— Il a eu une querelle avec un intendant nommé Varin... Cet homme l'a menacé de son bâton, et, comme David a le sang chaud, il a arraché ce bâton des mains de l'intendant et le lui a brisé sur les épaules. Depuis, les hommes de Varin le cherchaient activement. Ils ont pu mettre la main sur lui l'autre jour et l'ont conduit à la prison de la ville. Mais il suffira d'un mot de M. de Vaudreuil pour lui rendre la liberté...

Quelques instants après, d'Arramonde, monté sur l'un des vigoureux chevaux du fermier, s'avançait au grand trot vers Québec.

Une des premières personnes qu'il rencontra en

entrant dans la ville fut M. de Frontenac qui galopait dans la direction opposée.

— Eh! je suis heureux de vous voir, mon cher vicomte, s'écria d'Arramonde... Où courez-vous ainsi?

— Un Canadien vient d'apporter au quartier général la nouvelle qu'un combat aurait été livré cette nuit sur la côte de Sillery... Je vais voir en hâte si cela est vrai.

— Je suis charmé de vous éviter la peine de courir à Sillery. Oui, mon cher vicomte, ce combat a eu lieu. Les Anglais ont essayé de débarquer, mais ils ont été reçus si gaillardement par M. de Saint-Preux qu'ils ont regagné précipitamment leurs vaisseaux en laissant sur le sable un grand nombre des leurs. J'allais précisément informer de cet événement M. de Vaudreuil et M. de Montcalm.

— Venez donc, je vais vous conduire au palais du gouverneur. Il doit y avoir justement ce matin un conseil auquel assistera M. de Montcalm. Il sera ravi d'entendre de votre bouche le récit de cet heureux combat.

Les deux jeunes gens éperonnèrent leurs chevaux et s'arrêtèrent bientôt devant la porte du palais où était le gouverneur général de Québec.

Ils mirent pied à terre et montèrent rapidement un large escalier de pierre conduisant au premier étage.

— Veuillez m'attendre ici, monsieur d'Arramonde, dit le vicomte de Frontenac en introduisant le gentil-

homme béarnais dans une vaste salle qui servait d'antichambre.

Il pénétra lui-même dans une autre pièce, puis revint au bout de quelques instants prévenir Jean d'Arramonde que M. de Vaudreuil et le marquis de Montcalm désiraient le voir sur-le-champ.

XXI

VENGEANCE.

Une dizaine d'officiers au costume simple et sévère étaient debout autour d'une grande table jonchée de cartes et de papiers.

Un autre groupe d'hommes vêtus d'habits de velours galonnés d'or, et coiffés de perruques poudrées, se tenaient dans un des coins de la pièce.

Dès qu'il aperçut d'Arramonde, M. de Montcalm, qui était parmi les officiers, vint vers lui la main tendue et lui dit avec bonne humeur :

— J'ai prié M. le marquis de Vaudreuil de vous faire entrer sur-le-champ, monsieur, car je sais que vous n'aimez pas à faire antichambre.

Puis s'adressant au gouverneur général, qui se trouvait près de lui :

— Monsieur, dit-il, je vous présente M. d'Arramonde, un de mes meilleurs officiers, dont j'ai déjà

eu l'occasion de vous parler à propos de l'affaire de Montmorency... Monsieur, continua-t-il en se tournant vers le gentilhomme béarnais, je suis ravi que vous ayez pu vous tirer des mains des Anglais. M. de Frontenac vient de nous dire que vous nous donneriez d'utiles renseignements sur le combat qui s'est engagé cette nuit près de l'anse du Foulon. Le conseil vous entendra avec intérêt.

Jean d'Arramonde s'inclina et, entrant au milieu du cercle formé par les principaux officiers de l'armée, il raconta ce qui lui était advenu pendant les derniers jours de sa captivité et comment il avait été assez heureux pour faire tomber l'armée du général ennemi dans une embuscade adroitement préparée.

Ce récit fait en termes fort simples, mais avec cette assurance et cette verve gasconne qui lui étaient habituelles, valut au gentilhomme béarnais les suffrages de ces hommes qui se connaissaient en courage et en sang-froid.

— Monsieur, dit le marquis de Vaudreuil, votre conduite sera signalée à Sa Majesté, qui, j'en suis sûr, la récompensera comme elle le mérite. Je serais heureux si, dès maintenant, il m'était possible de faire quelque chose qui vous fût agréable; quelque faveur que vous me demandiez, je vous promets de vous l'accorder.

— Je suis profondément reconnaissant à Votre Excellence des marques d'estime qu'elle veut bien

me donner, dit Jean d'Arramonde. Son approbation est la meilleure récompense que je puisse solliciter pour moi... Mais, poursuivit-il en saisissant avec beaucoup d'à-propos l'occasion qui se présentait, puisque vous voulez bien me permettre, monseigneur, de faire un appel à votre bienveillance, je l'implorerai en faveur d'un homme loyal et courageux, qui m'a été d'un grand secours pour mener à bonne fin cette entreprise et qui, en ce moment, expie dans un cachot le malheur d'avoir déplu à l'un de vos subalternes.

Un mouvement se fit parmi les messieurs galonnés qui se trouvaient à l'une des extrémités de la salle et qui étaient les principaux intendants et fournisseurs de l'armée, que M. de Vaudreuil avait convoqués pour donner au conseil des renseignements sur la situation des vivres.

— Quel est cet homme? demanda le marquis de Vaudreuil en fronçant le sourcil. Que voulez-vous dire, monsieur?

— Cet homme se nomme David Kerulaz, répliqua Jean d'Arramonde.

— David Kerulaz! s'écria le marquis de Montcalm. Que lui est-il donc arrivé?... Ne nous avez-vous pas dit tout à l'heure que c'était lui, le brave garçon, qui vous avait aidé à correspondre avec M. de Saint-Preux?

— Mon récit n'était pas tout à fait exact, monsieur

le marquis; David Kerulaz a, en effet, reçu mes instructions, il s'est mis courageusement en route pour parcourir la longue distance qui sépare le camp anglais de l'anse du Foulon... Mais, comme il traversait Québec, il a été arrêté par des inconnus, jeté en prison, et sans un secours providentiel de Dieu l'avis important dont je l'avais chargé ne serait pas parvenu à M. de Saint-Preux.

— Qui donc a osé mettre la main sur David le chasseur, sur le plus brave, le plus loyal, le plus fidèle de nos Canadiens?

— Je l'ignore... on m'a parlé d'un certain intendant...

Un homme se détacha alors du groupe qui tenait conseil à voix basse à quelques pas des officiers. Il s'avança d'un pas lent et cauteleux jusqu'à la table où Montcalm appuyait son poing fermé, et s'approchant de M. de Vaudreuil :

— Monseigneur, dit-il, c'est moi qui ai demandé que ce David soit arrêté, et, avec votre permission, je demande maintenant qu'il soit jugé, sévèrement jugé.

Montcalm se retourna à moitié. Son regard dédaigneux s'abaissa sur le misérable personnage qui intervenait.

— Ah! c'est vous, monsieur Varin? dit-il avec mépris. Ainsi, dans une pensée de vengeance personnelle, vous avez fait arrêter David Kerulaz au moment

même où il accomplissait une mission d'où dépendait le salut de l'armée !

— Permettez, monsieur le marquis, répliqua l'intendant en évitant de regarder en face le général, j'ignorais... J'avais, d'ailleurs, contre cet homme un mandat d'arrêt... le grand-prévôt...

— Quel était son crime?... de quoi l'accusiez-vous? dit Montcalm en frappant du pied avec impatience. Parlez, mais parlez donc!...

— Cet homme m'a insulté... Publiquement, il m'a traité de voleur...

Il y eut sur les lèvres de tous les officiers un sourire qui n'échappa point à l'œil perfide de l'intendant.

— Enfin, dit-il en devenant pourpre de colère, il m'a... oui, messieurs, il m'a battu!!!

Le sourire s'accentua. En ce moment, le groupe qui se tenait à distance se rapprocha peu à peu. M. Bigot, l'intendant général, voulut prêter à son subdélégué l'appui de l'ascendant qu'il avait su conquérir sur le trop faible gouverneur de Québec.

— Monsieur le marquis, dit-il en s'adressant à M. de Vaudreuil d'un ton pénétré, cet homme que l'on ose défendre devant vous a outragé dans la personne de M. Varin le corps des intendants tout entier... Parti de si bas, l'outrage est peu de chose, mais il nous paraîtra tout à fait sensible si ce misérable n'obtient pas de votre justice le châtiment qu'il mérite.

M. de Montcalm ne put rester maître de lui. Emporté par sa vivacité naturelle, il frappa la table du poing, et dardant sur le groupe des intendants son regard étincelant :

— Soyez tranquilles, messieurs, s'écria-t-il, un moment viendra où justice sera faite, où tous les coquins seront châtiés ! Mais en attendant cette heure, que j'appelle de tous mes vœux, je ne souffrirai pas qu'un homme dont le dévouement et le courage ont été si utiles à l'armée que je commande soit emprisonné sur je ne sais quel futile prétexte.

Varin fit un mouvement ; M. Bigot lui mit la main sur l'épaule pour le calmer.

Cependant le marquis de Montcalm avait pris une feuille de papier et une plume qu'il tendit à M. de Vaudreuil.

— Monsieur, dit-il, veuillez, je vous prie, signer un ordre pour que David Kerulaz soit mis sur-le-champ en liberté... Mes officiers, — qui ont pu apprécier souvent ses services, qui, dernièrement encore, lui ont dû de sortir sains et saufs d'un infâme guet-apens, — mes officiers se joignent à moi pour demander sa grâce.

Les vaillants lieutenants de Montcalm, Lévis, Bougainville, Senezergues, firent un signe d'assentiment et, se tournant vers les intendants, leur jetèrent de méprisants regards de défi.

M. de Vaudreuil était visiblement embarrassé. Il roulait entre ses doigts la plume que lui avait tendue

Montcalm. Il lui en coûtait de mécontenter Bigot et ses complices, qui, jusqu'à présent, avaient trouvé en lui un instrument si docile et si complaisant.

D'un autre côté, en présence des circonstances graves que la colonie traversait, il ne voulait pas mécontenter les principaux chefs de l'armée.

Cette scène frappa vivement Jean d'Arramonde. Il ne put s'empêcher de comparer l'attitude fière, énergique, de M. de Montcalm et de ses officiers au maintien humble et louche des intendants.

Alors il se rappela les paroles du père André ; il comprit toute l'étendue de la haine qui devait séparer ces hommes si différents de sentiments et d'allures. Du côté du général et de ses lieutenants, il sentait venir comme un souffle d'héroïsme qui l'enthousiasmait. Les complices de Bigot, au contraire, avaient le front incliné des lâches et des traîtres, l'œil fuyant des hommes qui trament dans l'ombre d'infâmes complots.

Il y eut un long silence.

Enfin M. de Vaudreuil, qui promenait autour de lui ses regards indécis, aperçut Jean d'Arramonde. Alors son visage s'éclaira, comme s'il eût trouvé un moyen terme pour sortir d'embarras.

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux intendants, personne plus que moi n'apprécie les services que vous avez rendus à la colonie, personne plus que moi ne désire vous voir honorés de l'estime que vous méritez. Mais veuillez vous souvenir que j'ai promis

à ce jeune homme de lui accorder la faveur qu'il me demanderait... Il m'a prié de rendre la liberté à ce Canadien. Je ne puis manquer à ma parole. C'est avec un sentiment de vif regret, croyez-le, que je signe cet ordre.

Le faible gouverneur poussa un soupir, s'inclina vers la table et écrivit quelques mots sur la feuille blanche que Montcalm avait placée devant lui.

— Tenez, monsieur, acheva-t-il en tendant le papier à Jean d'Arramonde, allez délivrer votre David Kerulaz et dites-lui bien que c'est à vous seul qu'il doit cette insigne faveur. Veuillez le prévenir aussi que, s'il lui arrivait de se rendre encore coupable d'une nouvelle faute, il ne pourrait éviter si facilement le châtiment qu'il a mérité.

Jean d'Arramonde salua profondément le gouverneur, adressa un regard reconnaissant à M. de Montcalm et sortit rapidement de la salle du conseil.

Accompagné de M. de Frontenac, il courut exécuter l'ordre de M. de Vaudreuil, heureux de penser à la joie qu'il allait causer à son ami David et à la chère et vaillante fiancée du Chasseur de bisons.

Tandis que les officiers généraux de l'armée achevaient de tenir conseil, les intendants se retiraient silencieusement, précédés de Bigot et de Varin.

Jusqu'à ce qu'ils eussent franchi la porte de la salle, ils ne quittèrent pas leur attitude gauche et embarrassée.

Mais, dès qu'ils se retrouvèrent seuls dans la grande antichambre, ils se redressèrent et échangèrent entre eux, à voix basse, des paroles rapides et animées.

Ils parlaient tous ensemble ; la voix aigre de Varin dominait les plaintes de ses confrères.

— C'est un nouvel affront ajouté à tant d'autres, disait l'intendant dont le visage paraissait violacé sous la perruque blanche qui l'encadrait. Nous sommes trop patients... ces gens-là marchent sur nous comme si nous étions les derniers des misérables, et le gouverneur leur donne raison, il nous abandonne !... La mesure est comble... Ils veulent la guerre, eh bien ! ils l'auront, et nous verrons si dans quelques jours ce Montcalm parlera si haut.

Il se tut ; un mauvais sourire passa sur ses lèvres charnues. Puis avançant la tête au milieu du groupe de ses collègues :

— Encore un peu de patience ! leur dit-il d'un ton très-bas ; il y a en ce moment sur le Saint-Laurent quelqu'un qui nous vengera tous.

Cette parole parut calmer soudain l'exaspération des intendants. Ils se dirigèrent lentement vers la porte, les mains enfoncées dans les grandes poches de leurs basques, le visage comme éclairé par la sinistre prophétie qu'ils venaient d'entendre et dont l'accomplissement devait assurer à leurs vols, à leurs concussions, à leurs infamies une éternelle impunité.

XXII

RÊVES D'AVENIR.

L'Allemand Isaac Bitche, dont il a déjà été question plus haut, demeurait dans un des quartiers les plus reculés et les plus sombres de la haute ville de Québec. Il habitait une petite maison isolée dont la porte et les volets restaient toujours fermés.

Le peuple de Québec ne passait pas devant cette maison sans chuchoter des paroles mystérieuses.

Les uns prétendaient que le Juif Isaac faisait de la fausse monnaie, et que c'était à lui que les intendants de l'armée avaient recours lorsqu'ils avaient perdu de grosses sommes au passe-dix ou au trente-et-quarante.

D'autres affirmaient que de vastes souterrains s'étendaient près de sa maison, sous des terrains vagues que l'on apercevait à peu de distance.

Ces souterrains contenaient, disait-on, d'énormes quantités de blé et de salaisons, emmagasinées depuis longtemps avec la complicité des intendants et qui ne devaient voir le jour que lorsque la ville de Québec, à demi morte de faim, serait sur le point de demander grâce.

Qu'y avait-il de fondé dans ces bruits populaires? Il serait difficile de le dire.

Un fait évident, c'est que certains rapports étranges existaient entre Isaac Bitche, les intendants de l'armée et les agioteurs de Québec. (On sait aussi que l'Allemand avait de mystérieuses intelligences avec le commandant en chef de l'armée anglaise.)

Le soir, on voyait parfois les agents subalternes de la bande noire dont Bigot et Varin étaient les chefs se glisser dans la petite ruelle où était située la maison de l'Allemand et pénétrer à travers l'entre-bâillement de la porte, après avoir heurté d'une façon particulière contre ses ais solides, protégés par de grosses barres de fer.

Or, le 12 septembre au soir, c'est-à-dire quelques heures après que Varin eut déclaré à ses complices que « la mesure était comble », deux hommes, profitant de la nuit sombre et pluvieuse, se glissèrent dans la petite maison d'Isaac Bitche.

Au bout d'une grande heure, rapides et mystérieux comme des ombres ou comme des criminels, ces deux hommes sortirent de la demeure de l'Allemand.

Quelques instants après, Isaac Bitche parut à son tour sur le seuil. Il jeta à droite et à gauche un regard circonspect, descendit la ruelle silencieuse et monta dans une voiture bien close qui l'attendait au détour d'une rue voisine.

La voiture traversa Québec en évitant les bas quartiers de la ville où, d'instant en instant, on entendait le choc mesuré des boulets qui bombardaient les maisons croulantes.

Elle sortit de l'enceinte et, chose singulière ! suivit le chemin que l'intendant Varin avait pris plus d'un mois auparavant lorsque, guidé par le flair de son chien Brifaut, il s'était rendu au vaste souterrain situé près de l'anse du Foulon, et où il espérait trouver les trésors enfouis du Trappeur.

Dans un chemin détrempé par les pluies, le carrosse où se trouvaient Isaac Bitche et ses compagnons frôla un homme de haute stature qui marchait rapidement en courbant ses larges épaules.

Cet homme était David Kerulaz ; le brave chasseur, sorti de prison, courait à la ferme de Sillery.

Ah ! si David avait su quelle œuvre sombre allaient accomplir ces misérables qui venaient de lui jeter la boue du chemin en passant près de lui, comme il se serait élancé à la tête du cheval qui les emportait à travers la lande déserte ! Comme il aurait placé entre eux et le but infâme qu'ils poursuivaient sa robuste poitrine d'honnête homme !

Mais la voiture filant au galop ne fut bientôt plus qu'une tache que la nuit effaça.

David Kerulaz marchait vigoureusement, sifflant un air entre ses dents. Il ne pensait qu'à Marthe, sa chère Marthe qu'il allait revoir.

En lui apportant sa grâce, quelques instants auparavant, Jean d'Arramonde lui avait dit que la courageuse jeune fille avait pu arriver à temps au poste de l'anse du Foulon et prévenir Gaston de Saint-Preux de l'attaque des Anglais. Mais il n'avait pas voulu gâter la joie du brave Chasseur de bisons en lui apprenant que la pauvre Marthe avait été blessée dans l'accomplissement de sa mission.

Il était environ dix heures du soir lorsque David Kerulaz frappa, du bout de son bâton, la porte arrondie qui donnait accès dans l'intérieur de la ferme.

Il remarqua avec surprise qu'un mince filet de lumière passait entre les ais disjoints de cette porte; cela l'étonna. Marthe et son père n'avaient pas l'habitude de veiller si tard.

Mais sa surprise fut à son comble lorsque, la porte s'étant ouverte, il vit devant lui la haute stature, les traits graves et la grande barbe blanche du père André, le missionnaire.

— Vous ici, mon père!... commença-t-il.

— David!... Ah! mon cher enfant, entrez vite! dit le père André en s'effaçant pour le laisser passer. Béni soit Dieu qui vous a rendu la liberté!... Oh! comme votre pauvre Marthe va être heureuse!

— Elle repose, sans doute?

— Oui. Chut!... parlez bas... Ah! mon cher enfant, vous ne savez donc pas?

— Qu'est-il donc arrivé, père André? Vous m'effrayez! dit David.

Un léger bruit qu'il entendit derrière lui le fit retourner.

Une petite porte basse venait de s'ouvrir, et, sur le seuil de cette porte, Marthe apparaissait dans ses longs vêtements blancs, mais si pâle, si chancelante, que David demeura immobile, se demandant, plein d'angoisse, si c'était bien la jeune fille ou son fantôme qui lui apparaissait ainsi.

— Marthe! imprudente enfant! s'écria le missionnaire.

Il s'élança vers elle et arriva à temps pour la soutenir sur son bras robuste.

La pauvre fille défaillait.

— Marthe! Marthe! Mais que lui est-il donc arrivé, mon Dieu! s'écria David en courant vers elle.

— Ah! mon David, fit la jeune fille pâle et languissante, en tendant la main à son fiancé, je n'espérais plus vous revoir!

David la fit asseoir près du feu, dans un grand fauteuil de chêne. Il jeta sur ses épaules son épais manteau et l'y enveloppa avec des soins de mère. Puis il vint s'asseoir près d'elle sur un siége bas. Il prit ses mains glacées et attacha un regard anxieux sur ses traits pâlis, sur ses beaux yeux bleus que la fièvre et la douleur avaient entourés d'un cercle de bistre.

Pendant ce temps, le père André prenait un vase plein d'eau, y jetait une poignée de simples et venait faire chauffer ce mélange sur le feu pétillant de l'âtre.

— Je vous ai entendu, David, je suis venue... Oh! je sens que je suis sauvée maintenant!...

Et en disant ces mots la jeune fille fixa son regard profond sur le visage inquiet du chasseur.

Tout en surveillant le bienfaisant cordial qu'il venait de préparer, le père André, accroupi devant le feu, racontait en peu de mots à David Kerulaz comment la pauvre Marthe avait été blessée d'une balle au cou en courant vers le poste français.

— Rassurez-vous, dit-il de sa voix grave et douce... elle est hors de danger maintenant. Dans quelques jours, lorsque notre cher pays sera sauvé comme elle, vous pourrez rappeler à M. de Montcalm sa promesse, et la conduire à l'autel où j'implorerai pour vous les plus abondantes bénédictions de Dieu.

— Marthe! ma pauvre Marthe, vous étiez blessée, la fièvre, la douleur vous dévoraient, et je n'étais pas près de vous!... Ah! ce Varin, ce misérable... je ne le tiens donc jamais au bout de ma carabine!

— Mon cher enfant, pouvez-vous bien songer à vous venger en un pareil moment? dit le père André. Ce ne sont pas des paroles de colère, mais des paroles de reconnaissance envers Dieu, qui devraient sortir de vos lèvres.

— Vous avez raison, mon père, dit David avec un

soupir. Mais que voulez-vous ? j'ai souvent, dans ma vie de chasseur, tué des animaux moins nuisibles que ce vieux coquin chamarré d'or volé ! Tant que Varin n'aura pas été puni comme il le mérite, il me semble qu'il me sera impossible de tirer un léopard ou une panthère sans avoir envie de leur adresser des excuses.

Le père André sourit. Il se pencha vers le feu, y prit la potion brûlante et la tendit à Marthe qui la but lentement, sans quitter des yeux son fiancé assis à ses pieds.

Oh ! comme ils étaient éloquents, ces regards, et comme ils disaient bien ce que la faiblesse de la pauvre enfant l'empêchait d'exprimer !

Le père André, un peu à l'écart, baissait sa tête vénérable et semblait suivre avec une attention toute particulière les gros grains du chapelet qui se déroulait sous ses doigts.

Enfin David se leva.

— Marthe, dit-il, vous êtes encore bien faible, bien souffrante... il faut aller vous reposer.

La jeune fille obéit avec un doux sourire.

Elle s'enveloppa plus étroitement dans le manteau de David qu'elle voulut garder, par un caprice de malade, disant qu'elle y dormirait mieux. Appuyée sur le bras robuste de son fiancé, elle reprit le chemin de sa chambre. Le père André lui envoya sa bénédiction, la porte se referma et la blanche apparition disparut.

— Ah! que les Anglais soient vaincus, chassés d'ici, que M. de Montcalm soit maréchal de France, que Varin soit pendu... et je serai le plus heureux des hommes ! ! ! s'écria David Kerulaz qui vint s'asseoir auprès du père André, en gardant toujours son regard fixé sur la petite porte au seuil de laquelle il avait vu disparaître Marthe.

— Mon brave enfant, répliqua le père André, puisse Dieu entendre vos souhaits... quoique cependant le dernier ne soit peut-être pas celui d'un bon chrétien!

— Non, mais c'est celui d'un bon Canadien, d'un honnête chasseur qui a toujours eu horreur des reptiles et autres bêtes immondes !...

Les deux hommes veillèrent toute la nuit.

David faisait part au vieux missionnaire de ses projets. Le père Dervieux était âgé, il négligeait un peu sa ferme. De son côté, il ne serait pas fâché lui-même de renoncer aux grandes courses dans les prairies, aux nuits passées à l'affût des bisons ou sur les bords glacés des lacs habités par les castors. La terre du Canada était fertile et bénie de Dieu. Que manquait-il pour lui faire rendre des trésors? Des bras capables de la travailler.

Eh bien! dès que la guerre serait terminée, — et cela ne pouvait être long, car les Anglais allaient être bientôt pris et perdus dans les glaces, — donc, dès que la guerre serait finie, il se marierait et s'établirait à la ferme de Sillery. Il s'était entendu avec une ving-

taine de ses compagnons de chasse qui, comme lui, étaient fatigués de la vie aventureuse et solitaire des trappeurs. Il était convenu qu'ils vendraient leurs trappes, leurs fusils, et qu'avec le produit de cette vente et le fruit de leurs économies ils achèteraient autour de Sillery quelques arpents de terre.

Ainsi s'élèverait peu à peu une colonie dont David serait le chef; cette colonie grandirait, deviendrait un grand village. Fécondées par le travail, ces terres généreuses et presque vierges encore produiraient de riches moissons. Tout le monde, au Canada, voudrait les imiter. On défricherait les prairies immenses arrosées par le Saint-Laurent; on percerait des routes dans les grands bois solitaires. Des chantiers de construction s'élèveraient de tous côtés pour tirer parti des richesses incalculables contenues dans ces vieilles forêts.

Grâce aux bienfaits d'une longue paix, la Nouvelle-France deviendrait une terre promise, car tout y poussait dru et serré comme dans le paradis terrestre.

. . . . . .

Et tandis que David Kerulaz, la tête inclinée sur sa robuste main, le regard perdu parmi les braises mourantes du foyer, prenait le vieux missionnaire pour confident de ses grands projets, de ses espoirs généreux, des rêves d'avenir qu'il faisait pour sa chère Marthe et pour son cher pays, à quelques centaines de pas de la ferme, au milieu des grandes landes désertes, se dressait une sombre et terrible apparition...

XXIII

L'INVASION.

Des files d'hommes, noires et pressées, semblaient sortir des entrailles mêmes de la terre.

Ces masses indécises s'agitaient confusément dans l'ombre. On entendait un léger cliquetis, des murmures sourds, comme si ces hommes avaient mis la main devant leur bouche pour s'appeler.

Semblable à quelque procession fantastique, la file sombre se déroulait lentement dans la plaine, où elle formait déjà un immense demi-cercle.

Cet étrange défilé dura jusqu'au jour.

Les premières lueurs du soleil levant se glissaient à peine à travers les vitres ternies de la petite salle où se trouvaient le père André et David Kerulaz, lorsque tout à coup une fusillade, qui éclata à peu de distance, fit tressaillir les deux hommes.

David se leva tout pâle et interrogea le père André du regard.

— On attaque encore le poste de l'anse du Foulon! s'écria-t-il.

Il franchit d'un bond le seuil de la porte et s'élança dans les champs voisins.

Au bout de quelques instants, le père André entendit sur le pavé de la cour le piaffement d'un cheval.

Il sortit aussitôt.

David Kerulaz avait jeté une couverture sur les reins d'un des chevaux de la ferme ; il lui avait passé une bride dans la bouche.

— Père André ! père André ! s'écria-t-il d'une voix éclatante, tout est perdu ! Les Anglais ont débarqué, ils sont dans la plaine, ils débouchent par le souterrain qui conduit au Saint-Laurent... Je cours prévenir M. de Montcalm : je vous laisse Marthe... Adieu !

Et, donnant de furieux coups de talon dans le ventre du cheval, David Kerulaz partit à fond de train dans la direction de Québec.

Le père André fit, à son tour, quelques pas hors de la ferme.

Le spectacle qu'il aperçut le glaça de stupeur.

Derrière la falaise, dont les crêtes dentelées se dessinaient nettement, les premiers rayons du soleil venaient de percer les brumes épaisses qui flottaient au-dessus du Saint-Laurent.

Cette lumière, glissant obliquement dans la grande plaine coupée çà et là de rares bouquets de bois, éclairait une ligne qui se dressait au loin comme un mur partagé en trois tronçons presque égaux.

Cette ligne était colorée en rouge ; on y voyait briller des lueurs d'acier.

La fusillade avait cessé.

Le père André joignit les mains. Des larmes de douleur coulèrent sur ses joues. Instinctivement il tourna la tête, cherchant à l'horizon si l'armée française n'apparaissait pas et ne venait pas arrêter l'ennemi dans sa marche.

Mais la plaine se déroulait muette et déserte. Tout au loin, les rayons du soleil faisaient étinceler, comme des miroirs argentés, les toits métalliques de Québec encore endormie.

Soudain le père André s'entendit appeler.

Il se retourna.

Un jeune homme, les vêtements en désordre, le visage noir de poudre, tête nue et tenant à la main son épée brisée, se présenta devant lui.

— M. de Saint-Preux! s'écria le missionnaire.

— Père André, dit le gentilhomme, les voyez-vous là-bas?

Et de sa main étendue il montra dans le lointain brumeux les trois lignes qui paraissaient grandir peu à peu.

— Comment sont-ils arrivés là? dit Saint-Preux avec désespoir. Il y a deux jours, nous les avons culbutés; le passage de l'anse du Foulon est impraticable. Lorsque le soleil s'est levé, ils étaient déjà en ligne, formés en bataille... ils semblaient sortir de terre comme des démons... Nous avons échangé avec eux quelques coups de fusil... mais on ne pouvait songer à les arrêter; ils sont maintenant plus de

cinq mille... je me replie sur Québec pour donner l'alarme.

— David Kerulaz vient de courir prévenir M. de Montcalm.

— Alors tout n'est peut-être pas perdu, dit Saint-Preux. Adieu, mon père ! je vais au-devant de M. de Montcalm, je me joindrai à son avant-garde. Priez, priez pour nous !... La bataille qui va s'engager sera terrible et décisive !

Gaston de Saint-Preux alla rejoindre ses hommes qui l'attendaient massés à quelques pas de là, dans le chemin creux qui longeait la falaise.

Un désespoir sombre et muet se lisait sur le visage de ces soldats qui, deux jours auparavant, avaient si victorieusement rejeté dans le Saint-Laurent l'invasion anglaise.

Le bruit de leurs pas s'éteignit dans l'éloignement. Tout retomba dans le silence.

Le père André revint vers la ferme et rentra dans la petite salle où il avait passé la nuit avec David Kerulaz.

Il aperçut alors devant lui le vieux fermier et Marthe que le bruit de la fusillade lointaine avait éveillés.

La jeune fille avait voulu, elle aussi, s'élancer vers la porte de la ferme ; mais ses forces l'avaient trahie et elle était retombée dans le grand fauteuil de chêne, près de l'âtre.

Sa tête pâle et échevelée sortait avec une blancheur de cire du manteau sombre de David qu'elle avait gardé sur ses épaules.

— Qu'y a-t-il, père André? où est David? demanda Marthe anxieuse.

— Pourquoi ces coups de fusil? ajouta le père Dervieux.

— Hélas! voici de tristes nouvelles! dit le missionnaire avec une émotion poignante. Les Anglais ont réussi à débarquer; leur armée s'avance vers Québec. Bientôt vous les verrez passer près d'ici.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Marthe.

« Et David? reprit-elle après une pause en relevant sur le père André ses yeux baignés de larmes.

— Il a pris un des chevaux de la ferme et a galopé vers Québec pour avertir M. de Montcalm.

— Ah! j'ai vécu trop vieux! s'écria le fermier dont un sanglot gonfla la poitrine.

Et retombant sur un escabeau, tenant entre ses deux mains son visage ridé et brûlé par le soleil, le malheureux vieillard se mit à pleurer silencieusement.

— Mon père, ayons confiance, dit Marthe qui, essuyant ses larmes, s'efforça de consoler le vieux fermier avec des paroles douces et tremblantes. Dieu ne peut nous abandonner. M. de Montcalm battra cette fois encore les Anglais... il sauvera notre pays!... Non, Dieu ne voudra pas que nous soyons Anglais...

quel crime avons-nous donc commis pour qu'il soit irrité contre nous ?

Il y eut un long silence.

Le vieux fermier demeurait toujours accablé dans sa douleur muette. Marthe, les mains croisées sur sa poitrine, levait ses beaux yeux innocents vers le ciel, qu'elle semblait implorer pour le salut de la Nouvelle-France.

Debout devant la fenêtre de la ferme, le père André attachait son regard sur la plaine qui se déroulait à perte de vue et où les nuages, en passant, jetaient de grandes taches noires.

Au bout d'une heure environ, un bruit étrange vint frapper leur oreille.

C'étaient les accents d'une musique bizarre, aigüe, qui avait quelque chose de surnaturel. On aurait dit les glapissements inarticulés d'une troupe d'oiseaux de proie auxquels un tambourin assourdi donnait un rhythme lent.

— Les voilà ! dit le père André.

Marthe fit un effort, se leva et vint près de lui. Le père André et le fermier la soutinrent chacun d'un côté. Leurs trois visages anxieux de curiosité et de douleur demeurèrent collés aux petits carreaux de la fenêtre.

Les sons de cette singulière musique devinrent plus aigus et plus déchirants. A ce bruit se mêla le grand brouhaha d'une troupe nombreuse marchant d'un pas uniforme et régulier.

Mais ce bruit était sourd, car l'armée anglaise s'avançait dans les terres détrempées par les pluies des jours précédents.

La première troupe qui parut était composée d'Écossais aux jambes nues, ceints de leurs plaids multicolores, leur large claymore battant leur cuisse avec un mouvement cadencé.

C'était le bruit de leur musique de guerre qui était parvenu jusqu'à la ferme de Sillery. Une dizaine de soldats marchant devant soufflaient dans des cornemuses, tandis que d'autres frappaient dans de petits tambourins suspendus à leur ceinture.

Ces Écossais allaient un peu en désordre, comme un corps perdu d'éclaireurs.

Mais à une centaine de pas d'eux on vit apparaître une ligne écarlate qui s'étendait très-loin dans la plaine en affectant une forme concentrique.

Cette ligne marchait d'un pas grave et mesuré. Le vieux fermier la compara à une faux immense qui se serait avancée au milieu de ses prés et de ses moissons. Et c'était bien, en effet, une formidable faux d'acier qui, dans peu d'instants, hélas! allait trancher les liens séculaires qui unissaient le Canada à la vieille France!

— Voilà l'invasion! dit le père André d'une voix grave.

Et il montra ces cinq mille hommes marchant comme une muraille de fer contre Québec sans défense.

L'armée anglaise passa sur sa ligne inflexible où les hauts bonnets des grenadiers dessinaient seuls quelques irrégularités.

On vit défiler des canons, des munitions, des caissons d'artillerie.

Puis ce fut tout.

Le silence se rétablit plus profond, plus solennel encore. On n'entendit plus autour de la ferme que le gazouillement des oiseaux que l'air frais du matin venait d'éveiller et qui se poursuivaient joyeusement de branche en branche dans les hauts peupliers et dans les bosquets de chênes verts.

XXIV

LA BATAILLE DE QUÉBEC.

L'armée française, campée au nord de Québec, près du village de Beauport, s'éveillait à peine lorsqu'un cavalier, monté sur un vigoureux cheval couvert de sueur, parut à travers les petites tentes blanches qu'il renversait dans sa course furieuse.

— Aux armes ! aux armes ! criait ce cavalier d'une voix retentissante.

Son cheval s'abattit épuisé de fatigue ; mais lui, continuant à courir, se précipita vers la tente de M. de Montcalm, où il entra avant que le soldat qui la gardait eût le temps de croiser son arme.

— Monsieur le marquis, les Anglais sont près de Sillery ! s'écria David Kerulaz.

Quelques minutes après, les roulements du tambour emplissaient le camp de leur bruyant appel.

Des officiers couraient de tous côtés, rassemblant leurs hommes et leur faisant prendre les armes.

M. de Montcalm, paisible, résolu, au milieu des principaux officiers de l'armée, donnait ses ordres d'une voix brève.

Cependant là-bas, dans la plaine d'Abraham [1], l'armée anglaise s'avançait toujours, déployée sur une ligne rigide partagée en trois blocs qui semblaient d'acier.

James Wolf, enivré par l'espoir d'une victoire prochaine, marchait d'un pas triomphal au milieu de ses lieutenants.

Son visage pâle paraissait comme transfiguré. Une sorte d'auréole lumineuse jetait autour de lui des clartés vives.

Les regards fixés vers le ciel aux tons d'opale, il récitait à demi-voix des vers inspirés, l'élégie sublime que Thomas Gray venait d'achever, et qui se termine par ces mots :

« Le chemin de la gloire ne conduit qu'au tombeau ! »

1. Les hauteurs d'Abraham, si tristement célèbres, tirent leur nom d'un pilote, Abraham Martin, qui y possédait une maison.

Ses compagnons, l'épée nue à la main, le visage grave, l'écoutaient en silence avec une sorte de recueillement religieux.

Lorsqu'il eut terminé cette invocation, qui semblait une prophétie, Wolf se tourna vers ses officiers et leur dit avec un sentiment profond :

— Mes amis, je préférerais la gloire d'avoir écrit de si beaux vers à celle de vaincre tout à l'heure.

Puis, comme suffoqué par l'émotion qui emplissait son cœur enthousiaste, il s'arrêta, planta son épée en terre et fit un signe en étendant les deux bras.

Au même instant, toute l'armée demeura immobile comme son chef, rivée au sol. On entendit le bruit de ces cinq mille crosses de fusil frappant la terre avec un roulement prolongé.

L'armée anglaise était parvenue à peu de distance de Québec, au sommet d'un plateau assez élevé qui descendait en pente douce vers la ville.

Elle attendait que l'armée française vînt répondre à son cartel et s'engager avec elle dans ce duel sanglant, décisif, d'où devait dépendre le sort de la Nouvelle-France.

Cette attente solennelle fut de peu de durée.

Malgré l'inévitable confusion résultant d'une surprise, le marquis de Montcalm avait donné des ordres si nets, si rapides, qu'en peu d'instants toute l'armée dont il pouvait disposer fut sur pied.

Malheureusement cette armée était peu nom-

breuse : quatre mille hommes au plus, la plupart miliciens ou sauvages.

Après la victoire de Montmorency, un grand nombre de Canadiens, croyant la campagne terminée, étaient retournés aux champs pour faire la moisson. Les compagnies d'élite de l'armée avaient été détachées. Trois mille hommes sous les ordres de M. de Bougainville étaient au cap Rouge, à quatre lieues au-dessus de Québec ; un millier d'hommes restaient à côté des rapides du Saint-Laurent avec M. de Lévis. Autant, à peu près, gardaient le camp de Beauport.

Du haut du plateau d'Abraham, Wolf fixait son regard perçant sur cette partie de la plaine d'où, à chaque instant, il croyait voir déboucher l'armée française.

Enfin, au bout d'une heure environ, il aperçut au loin un nuage de poussière qui s'étendait peu à peu, comme une fumée légère entraînée par le vent, le long de la bande claire de l'horizon.

Quelques étincelles fort vives jaillirent de ces nuages vaporeux et grisâtres.

L'imagination surexcitée de James Wolf crut apercevoir l'épée de Montcalm qui, précédant l'armée, flamboyait au soleil.

Mais ces étincelles devinrent plus nombreuses. On eût dit les mille facettes d'un miroir allongé à perte de vue.

Alors Wolf sortit de son immobilité rêveuse. D'un mouvement brusque, il se retourna et montrant la ligne qui grandissait au loin :

— Les Français ! s'écria-t-il.

Les officiers qui l'entouraient se dispersèrent pour porter ses ordres. Des voix fortes et brèves s'élevèrent dans le silence de cette belle matinée d'automne.

L'un des bataillons anglais fit quelques pas, en une seule masse, pour prendre une meilleure position derrière un pli de terrain. Le premier rang mit un genou en terre, l'arme inclinée. On entendit un froissement de fer ; les baguettes glissaient légèrement dans les fusils qu'on chargeait et faisaient comme un susurrement métallique qui se répercuta sur toute la ligne.

Cependant la petite armée de Montcalm avançait en toute hâte. On commençait à distinguer nettement l'uniforme blanc et bleu des soldats, les vêtements sombres des Canadiens, les plumes multicolores des sauvages.

Elle marchait en bon ordre, dans son bizarre et pittoresque accoutrement qui tranchait d'une façon si singulière avec la régularité du front anglais, uniformément écarlate.

Montcalm, à cheval, examinait de son œil d'aigle la position des Anglais et choisissait à l'avance dans les replis de terrain qui se déroulaient devant lui les endroits les plus favorables pour placer sa petite armée.

ONS LIVRES.

Tout en marchant, il donnait ses ordres.

A sa droite se trouvait un taillis de broussailles qui s'étendait fort en avant; à sa gauche s'élevaient des buttes et des buissons épais.

Il résolut de placer là les volontaires canadiens, d'en mettre quinze cents sur la droite et le reste sur la gauche.

Il disposa les cinq bataillons de troupes de terre au centre et les coupa de quelques pelotons de Canadiens cachés derrière des bouquets de bois.

Ouinnipeg et ses sauvages, placés en avant, à vingt pas du front des troupes, devaient se jeter dans les premières trouées que les balles françaises feraient au milieu des rangs anglais.

La hache à la main, les yeux ardents, les narines dilatées comme s'ils eussent respiré à l'avance l'odeur du sang, les Peaux-Rouges marchant à l'avant-garde justifiaient bien ce surnom de « chiens de guerre des Français » que les Anglais leur donnaient.

Ces dispositions rapidement prises, la marche de l'armée s'accéléra.

Les tambours battaient et accompagnaient de leur sonore cadence le pas régulier des cinq bataillons. On voyait sur le fond grisâtre du sol se détacher en files bien alignées les jambes aux longues guêtres noires des grenadiers de France.

Ces braves allaient à l'ennemi d'un pas ferme et

résolu. Leur regard assuré, confiant, se portait tantôt vers les lignes anglaises, tantôt vers leur général qui, marchant devant eux, semblait leur montrer le chemin de la victoire.

Mais les privations dont ils souffraient depuis le commencement de ce siége impitoyable avaient creusé de longues rides désolées dans le bronze de leurs visages. On sentait qu'ils ne soutenaient cette allure vive et martiale qu'à force de volonté opiniâtre. Leurs fusils, qu'ils avaient portés avec tant d'aisance pendant cinq ans d'un bout à l'autre de l'Amérique du Nord, semblaient maintenant bien lourds à leurs épaules fatiguées.

La veille au matin, pendant ce conseil où Jean d'Arramonde avait été introduit, les intendants avaient déclaré qu'il ne restait plus ni vivres ni farine, et ces pauvres troupes avaient vécu comme elles avaient pu. La moitié des soldats n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures.

N'importe ! ils marchaient bravement, se sentant le coude et s'appuyant les uns contre les autres pour être plus forts.

Arrivés à portée de fusil des Anglais, ils firent halte.

Il y eut entre ces deux armées une seconde de silencieux recueillement, une sorte d'hésitation solennelle, comme celle qui se produit sur le terrain entre deux adversaires qui vont se livrer un combat à mort.

Puis, tout à coup, un roulement formidable éclata sur le front anglais au milieu de rapides éclairs et de flocons de fumée blanche.

La ligne française tressaillit comme si elle eût reçu un choc violent. Ses files régulières furent percées d'intervalles noirs, qui se refermèrent aussitôt.

Elle riposta par une vigoureuse décharge.

La bataille était engagée.

Pendant quelques instants, la fusillade éclata de part et d'autre, rapide, pressée, bien nourrie.

Les Canadiens, embusqués à droite et à gauche dans les broussailles, faisaient subir des pertes cruelles aux Anglais par la précision de leur tir.

Mais les groupes de miliciens disséminés au milieu des cinq bataillons français ne purent supporter longtemps le feu de l'ennemi qu'ils recevaient à découvert.

Ils firent un mouvement en arrière.

Montcalm vit cette hésitation.

— En avant ! en avant ! cria-t-il en montrant de la pointe de son épée les lignes anglaises.

Et, éperonnant son cheval, il se jeta au premier rang.

Mais au même instant il tressaillit sur sa selle et son visage se couvrit d'une pâleur subite.

— Général, vous êtes blessé ! s'écria d'Arramonde qui, à cheval près de lui, lui servait d'aide de camp.

— Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien ! allez rallier ces gens qui semblent céder du terrain.

D'Arramonde donna de l'éperon à son cheval et courut aux miliciens.

Mais ses menaces, ses prières semblaient inutiles.

Habitués à combattre à couvert dans les bois, les Canadiens placés au milieu des troupes restaient comme paralysés, et, sans tirer un coup de fusil, il reculaient lentement devant la grêle de balles qu sifflait autour d'eux.

Leur hésitation se communiqua aux bataillons qui les encadraient.

Montcalm vit un peu de flottement dans le front de sa petite armée.

— Courage, mes enfants, courage ! cria-t-il en se retournant vers eux.

Mais aussitôt un cri de douleur sortit de ses lèvres.

Une autre balle venait de l'atteindre.

Sa main étreignit le poignet de Jean d'Arramonde qui était accouru vers lui.

— Monsieur, monsieur, dit l'infortuné général, soutenez-moi, qu'on ne me voie pas tomber !...

Et il continua à donner des ordres, il entraîna ses soldats sur ses pas, il courut aux Anglais...

Mais les deux blessures qu'il avait reçues étaient béantes. Le sang perçait son uniforme blanc et coulait en filets rouges le long de sa poitrine.

Un cri de désespoir sourd et prolongé courut au milieu du crépitement des fusils tirant sans relâche.

— M. de Montcalm est blessé !... M. de Montcalm est

frappé à mort !... s'écrièrent les soldats qui voyaient chanceler leur général, malgré les efforts surhumains qu'il faisait pour commander encore.

Au même instant, de foudroyantes détonations retentirent sur une hauteur voisine.

Les Anglais avaient pu amener avec eux quelques canons ; ils lançaient contre les Français hésitants, découragés, des volées de mitraille.

Ces troupes épuisées par la faim et par la fatigue d'une longue marche précipitée, voyant, au milieu des nuages de fumée qui semblaient lui faire un blanc linceul, leur général couvert de sang et chancelant sur son cheval, ne purent soutenir le feu effroyable qui fondait sur elles.

Elles reculèrent.

Chose étrange ! ces soldats si aguerris, si disciplinés, qui à Carillon et à Choragen avaient marché à l'ennemi avec la rigidité d'une muraille de fer, se débandèrent en désordre dès qu'ils eurent fait un pas en arrière.

La panique les gagna, ils tombèrent effarés les uns contre les autres comme un troupeau affolé et cédèrent le terrain aux Anglais qui, tirant toujours, avançaient lentement, sûrement, dans leur bel ordre de bataille.

Les Canadiens cachés dans les buissons, voyant que l'armée les abandonnait et qu'ils allaient être bientôt cernés par les bataillons anglais, perdirent pied à leur tour.

Malgré les efforts de Kerulaz, qui se tenait à l'extrême droite avec ses meilleurs tireurs, ils suivirent le mouvement de recul précipité de toute l'armée.

Tandis que les troupes françaises pliaient sous ces gerbes de balles et de mitraille, les sauvages formant l'avant-garde, couchés à plat-ventre derrière une butte de gazon, continuaient à tirer sans relâche contre les Anglais, qui n'étaient plus qu'à quelques pas d'eux.

Ouinnipeg tourna la tête.

Il vit les Français vaincus, il comprit que M. de Montcalm était blessé.

Alors, poussant un cri guttural que ses guerriers répétèrent avec une sauvage énergie, il se dressa tout debout, sa hache à la main.

Il tenait un jeune enfant serré contre sa poitrine.

C'était son fils.

Il l'avait fait venir des bords fleuris de la rivière Chaudière, où étaient établis des wigwams de guerriers abénaquis.

L'Aigle-Noir savait qu'un combat suprême se livrerait bientôt entre les Français et les envahisseurs anglais. Il voulait que l'enfant y assistât.

Si la victoire s'était dessinée en faveur des Français, il l'aurait laissé à l'écart, abrité contre un rocher ou caché derrière le tronc noueux d'un arbre.

Mais les soldats de Montcalm reculaient : c'était la défaite.

Il ne voulut pas que son fils vît la vaillante tribu dont il aurait été un jour le chef tomber sous la domination de ce peuple anglais, dur, arrogant, qui, pour vaincre l'énergie des Peaux-Rouges, employait contre eux l'arme perfide des liqueurs de feu.

Il sentait que la nation rouge allait perdre à jamais l'appui de ces amis bons et généreux qui traitaient les pauvres Indiens comme des frères, qui écoutaient leurs voix dans les conseils de guerre, qui leur apportaient les consolations de leur religion charitable.

Ouinnipeg jeta un long regard triste et désolé sur les Français qui fuyaient. En entendant le bruit de la fusillade et le fracas du canon, l'enfant avait été se tapir derrière un tertre de gazon. Écartant les hautes herbes avec ses petites mains, il regardait de ses yeux noirs et luisants comme ceux d'un jeune loup les lignes anglaises toutes rouges, qui vomissaient la mort au milieu de grands nuages de fumée.

Tout à coup il poussa un cri d'effroi.

Une large main venait de le saisir. Il se sentit serré contre la poitrine osseuse du chef abénaqui. Il frissonna, comme si cette main qui l'avait pris eût été celle de la mort. Et, en effet, il était condamné à mourir. Ouinnipeg ne voulait pas qu'il devînt le chef d'une tribu d'esclaves.

L'enfant serra ses petits bras autour du cou du terrible chef. Il cacha sa tête dans l'épaule de son

père et sentit sur son front l'impression d'un baiser rapide et brûlant.

D'horribles cris retentirent de tous côtés.

Ouinnipeg, brandissant sa hache énorme, venait de s'élancer contre les Anglais, suivi de toute sa tribu.

Puis, peu à peu, les hurlements des sauvages parurent s'apaiser. Les baïonnettes anglaises trouaient leurs poitrines et changeaient leurs clameurs de guerre en longs soupirs de douleur...

Bientôt, dans cette partie de la plaine, il n'y eut plus qu'un grand silence. Les Abénaquis sanglants, déchirés, jonchaient le sol.

Appuyé contre un quartier de roc, la tête baissée dans une sombre attitude, Ouinnipeg contemplait de ses regards à demi éteints le petit cadavre qu'il tenait sur son bras déjà raidi par l'approche de la mort.

Et dans ce regard triste et doux on lisait la consolation suprême de ne pas survivre, ni lui ni les siens, à cette horrible journée.

Un peu plus loin, au pied d'un arbre au feuillage touffu et arrondi comme un dôme, un autre mourant était étendu.

C'était James Wolf, le jeune et enthousiaste général des Anglais.

Ce héros de trente ans souriait, lui aussi, à la mort.

Trois blessures mortelles l'avaient atteint pendant la bataille. Il était tombé entre les mains de ses aides de camp, qui, pieusement, l'avaient porté sous cet arbre et essayaient de consoler ses derniers instants.

Tout à coup une voix près de lui s'écria :

— Ils fuient !

Par un violent effort, Wolf se redressa et ouvrit tout grands ses yeux sur lesquels la mort avait déjà posé sa main froide.

— Qui? demanda-t-il.

— Les Français.

Un faible sourire passa sur ses lèvres violacées. Un soupir s'exhala de sa poitrine.

— Je meurs content, murmura-t-il.

Et il mourut [1].

Mais les Anglais ne semblaient pas encore satis-

1. « L'Angleterre prodigua au général Wolf tous les trésors de sa reconnaissance. Le Parlement retentit de son éloge ; Pitt prononça à la gloire du « jeune héros » un discours célèbre, et proposa qu'on lui élevât un mausolée, ce qui fut décidé d'enthousiasme et agréé par le roi Georges II. Le corps de Wolf, amené de Québec, fut, au milieu d'une pompe magnifique, déposé à Greenwich dans le monument que l'Angleterre lui avait élevé. West fit un tableau représentant la mort du jeune général, où se trouve son portrait fort ressemblant, et ce portrait fut gravé par Woolett.

« En 1827, lord Dalhousie, gouverneur du Canada, érigea dans le jardin public de Québec un obélisque de granit, sur une des faces duquel on inscrivit le nom de

faits de cette foudroyante victoire. Ils voulurent anéantir ce qui restait de l'armée française.

Sur la droite, du côté de la colline Sainte-Geneviève, on vit les Écossais aux longs plaids flottants, qui, tenant en main leurs larges claymores, s'élançaient comme des démons furieux sur ces malheureuses troupes épuisées de fatigue, accablées de la honte d'être vaincues.

Ils les poursuivirent jusqu'aux remparts de Québec.

Mais ils durent s'arrêter aux portes de la ville, et ceux d'entre eux qui s'étaient avancés purent voir un cavalier blessé pénétrant dans Québec au pas de son cheval, soutenu d'un côté par un grenadier, de l'autre par un jeune officier qui pleurait.

Cet officier était Jean d'Arramonde. Le cavalier était Louis de Montcalm, celui que les sauvages et les Canadiens, dans leur admiration fanatique, avaient jadis appelé le Grand Marquis et qu'ils ne devaient plus désigner désormais que sous le nom triste et glorieux du Grand Vaincu !

Wolf, et sur une autre le nom de Montcalm. On y grava aussi l'inscription suivante :

Mortem virtus, communem famam historia,
monumentum posteritas dedit.»

Leur courage leur donna la mort, l'histoire une gloire commune, la postérité ce monument. »

(M. Dussieux, *le Canada sous la domination française*, p. 221.)

Le duel qui durait depuis tant d'années venait de se terminer par un coup décisif.

Le Canada était aux Anglais.

XXV

LE GRAND VAINCU.

La guerre est le tombeau des Montcalm.
(*Vieux dicton du Rouergue.*)

Tandis que dans les plaines d'Abraham se décidait le sort de ce malheureux pays qui allait perdre pour jamais ce nom si doux et si plein d'espoir de *Nouvelle-France*, un vieillard, le front courbé, les mains jointes, priait près de l'autel de l'église des Ursulines, à Québec.

La lumière pénétrant à travers les larges baies ouvertes dans le toit de cette église par les bombes et les boulets anglais tombait en nappes brillantes sur sa chevelure et sa longue barbe argentées.

Et tout en écoutant, l'angoisse dans le cœur, le bruit retentissant de la fusillade et des canons crachant la mitraille, le père André priait avec ferveur pour le Canada, pour la France, pour Montcalm !

Bientôt il n'entendit plus rien. Le fracas de la bataille avait entièrement cessé.

Alors le vieillard se releva. Il traversa l'église d'un

pas rapide, pour aller saluer et bénir Montcalm victorieux...

Au moment où il atteignait l'extrémité de la nef, la grande porte s'ouvrit à deux battants, et une troupe d'hommes marchant lentement, le front courbé, se présenta sur le seuil.

Le père André poussa aussitôt un cri de douleur et d'effroi, comme s'il eût reçu au cœur une mortelle blessure. Il fut obligé de s'appuyer contre un pilier pour ne pas défaillir devant le triste spectacle qui frappait ses regards.

Une dizaine de soldats s'avançaient d'un pas grave, portant avec précaution sur un brancard fait de fusils entre-croisés un homme étendu dans les plis d'un grand manteau.

Les rayons du soleil entrant de toutes parts au milieu de tourbillons de poussière dorée éclairaient le visage livide de Montcalm, qui se détachait comme un masque de cire sur le fond noir du manteau.

Arrivés au milieu de l'église, les soldats posèrent à terre leur pieux fardeau. Une dizaine d'officiers, tête nue, le front baissé, entrèrent derrière eux, puis les lourdes portes de l'église se refermèrent, et le bruit que firent les panneaux de bronze en retombant alla se répercuter dans les profondeurs de la nef comme un long et plaintif gémissement.

Un chirurgien avait été mandé en toute hâte. Il

s'approcha et, s'agenouillant auprès du héros, il se mit en devoir de sonder ses blessures.

Il y eut un silence solennel. Tous les yeux se fixaient avec une curiosité anxieuse sur le chirurgien. Tous inclinaient la tête vers lui pour entendre l'arrêt qu'il allait prononcer.

Montcalm restait toujours impassible. Pas un muscle de son visage ne tressaillit pendant cette douloureuse opération.

— Eh bien ! monsieur, demanda-t-il enfin d'une voix faible lorsque le chirurgien eut fait à la hâte un premier pansement, combien de temps à vivre ?

— Général, dit ce dernier en baissant douloureusement la tête, quelques heures seulement.

Il y eut autour de cette couche funèbre comme une explosion de soupirs et de sanglots.

Mais Montcalm, avec un triste sourire :

— Tant mieux ! dit-il, tant mieux ! Mes amis, je ne verrai pas les Anglais dans Québec !

Alors un homme s'approcha de lui. C'était Ramesay, le nouveau gouverneur de la ville.

— Mon général, lui dit-il, avez-vous des ordres à me donner ?

— Des ordres ? dit Montcalm ; non, monsieur, je n'ai plus à commander ici. J'ai trop à faire dans ce grand moment, et mes heures sont trop courtes. Je vous prie seulement, je vous supplie de ménager l'honneur de la France.

Puis son regard, où semblait s'allumer déjà une flamme divine, se tourna affectueusement vers les officiers qui l'entouraient.

Il souleva péniblement sa main, il la leur tendit. Et tous vinrent serrer cette main qui si souvent leur avait montré le chemin de la victoire. Quelques-uns y déposèrent un pieux baiser et y laissèrent couler leurs larmes.

Mais dans le groupe qui était autour de lui Montcalm avait aperçu David Kerulaz et quelques Canadiens appuyant sur leurs carabines leurs mains noires de poudre et contemplant d'un regard atterré et farouche les derniers moments de ce héros qui mourait pour eux, pour leur pays.

—Viens ici, Bras-de-Fer, dit Montcalm en s'adressant au Chasseur de bisons.

David Kerulaz se jeta à genoux; de profonds sanglots soulevèrent sa rude poitrine; il prit la main du marquis de Montcalm et l'arrosa de pleurs.

— Mon pauvre garçon, dit Montcalm d'une voix faible, les Anglais ne m'ont pas permis de remplir la promesse que je t'avais faite... Puisses-tu être heureux, toi et tous ceux de ce pays !... Mes amis, mes enfants, respectez les nouveaux maîtres du Canada, mais, je vous en prie, n'oubliez jamais la France !...

Puis ses yeux parurent se troubler. Au milieu des affres de la mort, il sembla craindre pour ce cher

peuple canadien qui l'avait tant aimé la vengeance d'un ennemi irrité.

— Monsieur, dit-il à un officier qui se trouvait près de lui, prenez de quoi écrire. Je veux envoyer au général ennemi un dernier mot en faveur de ces braves gens.

L'officier s'agenouilla à ses côtés, prit une feuille de papier, un crayon, et, se penchant vers le mourant, recueillit les paroles suprêmes qui sortaient de sa bouche.

« Général, dicta Montcalm d'une voix expirante, l'humanité des Anglais me tranquillise sur le sort des prisonniers français et sur celui des Canadiens. Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils m'ont inspirés. Qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils aient changé de maîtres. Je fus leur père, soyez leur protecteur. »

— Vous enverrez cette lettre sur-le-champ au général Wolf, ajouta le marquis de Montcalm après avoir signé péniblement les lignes si simples et si touchantes qu'il venait de dicter.

— On dit que James Wolf a été blessé à mort, mon général, murmura un officier.

— Lui aussi ! dit Montcalm en hochant la tête. Plus heureux que moi, il voit en mourant le triomphe de son pays.

Et après une pause :

— Messieurs, dit-il, ma consolation est d'avoir été vaincu par un ennemi aussi brave.

Quelques instants après, une sorte de crise douloureuse parut s'emparer du blessé. Son visage devint plus livide, l'altération de ses traits révéla de cruelles souffrances.

Il porta la main sur sa poitrine toute sanglante et murmura d'une voix éteinte :

— Un prêtre, mes amis, un prêtre !

Le cercle formé par les officiers et les soldats s'écarta et le père André vint s'agenouiller auprès de l'héroïque mourant.

— Ah ! mon père, dit Montcalm en saisissant dans sa main déjà refroidie les mains du vieux missionnaire, je suis content de vous voir avant de mourir !... Vous resterez dans ce pays... Dites bien aux Canadiens que je les ai aimés jusqu'à mon dernier moment... que je suis heureux de mourir pour eux. Pauvres gens qui avaient tant de confiance en moi !... Dites-leur bien aussi que les Anglais n'ont dû leur victoire qu'à une infâme trahison... Que Dieu pardonne à ceux qui ont pu la concevoir !...

Le marquis de Montcalm parut se recueillir. Il demeura quelques instants silencieux, les yeux fermés, les mains jointes.

Puis, sur un signe qu'il fit, le père André s'approcha plus près de lui, entendit ses derniers aveux et lui donna une dernière absolution.

Alors un grand calme adoucit le visage du malheureux général.

Il fit signe à ses soldats, à ses lieutenants, de se rapprocher de lui. Jusqu'au dernier moment, il voulut voir ces fidèles compagnons de ses dures campagnes, les témoins des merveilleuses victoires qu'il avait remportées pendant trois années dans les grandes plaines de l'Amérique du Nord.

Un peu à l'écart, d'Arramonde et Saint-Preux se tenaient par la main, muets, désespérés. Pendant la bataille, ils avaient toujours été au premier rang. La compagnie que commandait Saint-Preux avait été presque entièrement anéantie en chargeant l'ennemi à la baïonnette. Lui-même était légèrement blessé.

Le marquis de Montcalm aperçut les deux jeunes gens. Il fit un effort pour se redresser, et leur tendant aussi la main :

— Monsieur de Saint-Preux, fit-il, vous direz au maréchal de Belle-Isle que j'ai tenu la promesse que j'avais faite au roi de sauver la colonie ou de périr... Vous le voyez, je meurs sous les ruines de la Nouvelle-France...

La robuste nature du général semblait disputer à la mort chaque minute de vie. L'agonie fut lente, mais très-douce.

Enfin, au moment où le jour commençait à baisser, le marquis de Montcalm ferma les yeux. Depuis deux heures il ne parlait plus, mais ses regards encore pleins de vie semblaient communiquer à tous

les assistants les pensées qui animaient son âme ardente.

Lorsqu'il vit le blessé fermer ses paupières, le chirurgien secoua tristement la tête. Il glissa sa main sous l'uniforme du marquis de Montcalm, à l'endroit de la poitrine.

Enfin, au bout de quelques instants, il se releva et dit d'une voix très-basse, étouffée par l'émotion :

— Messieurs, ce grand cœur a cessé de battre.

Il y eut un moment de stupeur.

Puis, d'un même mouvement, tous fléchirent le genou. Ensuite un officier se releva, courut vers la porte de l'église et l'ouvrit à deux battants.

Alors la foule qui se pressait devant le parvis des Ursulines, attendant le dénouement de ce grand drame, entra lentement dans la nef assombrie par les crêpes du soir.

Soldats de cette pauvre armée vaincue, habitants de Québec, Canadiens, sauvages, tous vinrent défiler silencieusement autour du corps près duquel étaient agenouillés cette poignée de soldats et d'officiers fidèles.

Peu à peu des flambeaux s'allumèrent et jetèrent leurs grandes lueurs rouges sur les piliers de la vieille église.

La fumée des torches de résine, montant en noirs tourbillons, s'échappa à travers les grandes baies

que les boulets et les bombes anglaises avaient ouvertes dans la toiture.

L'église, à demi ruinée par le bombardement, prit ainsi éclairée un aspect étrange.

Contre les murailles et dans les nefs latérales, cette foule recueillie, atterrée, murmurant des prières entremêlées de sanglots. — De tous côtés, des colonnes brisées, de grandes solives noires s'avançant au milieu des clartés rouges de la nef, des statues mutilées et qui semblent, avec les blessures dont elles sont criblées, personnifier le peuple canadien, décimé par cette guerre implacable. — Puis, sur le pavé où les bombes ont en éclatant creusé de grands trous, un cadavre couché dans son blanc uniforme taché de sang, le visage calme, tenant entre ses mains jointes le crucifix du vieux missionnaire. — Et autour de ce mort enveloppé dans les plis d'un grand manteau noir, qui semble lui donner des proportions extraordinaires, une trentaine d'officiers, de soldats, de Canadiens à demi sauvages, immobilisés par la douleur et qui pleurent à genoux la mort de leur défenseur et la ruine de leur pays ! !...

Bientôt au loin le canon retentit, les cloches sonnent le glas funèbre, les flambeaux paraissent jeter des flammes plus vives.

Le moment est venu de déposer le héros dans sa dernière demeure.

Au fond de l'église, près d'un pilier, est un trou profond creusé par une bombe anglaise.

Les soldats réunissent de nouveau leurs fusils, en forment un brancard. Le marquis de Montcalm y est pieusement déposé.

On porte lentement le corps du général à l'extrémité de la nef, on le couche dans l'excavation formée par l'explosion de la bombe ennemie.

C'est là, dans cette église aux murs effondrés, aux piliers croulants, que dormira de l'éternel sommeil le vaillant soldat, le grand capitaine qui avait juré de sauver la Nouvelle-France ou de mourir !

XXVI

ÉPILOGUE

La bataille d'Abraham avait été livrée le 13 septembre. Le 18, Québec capitulait.

Oubliant l'ordre suprême de M. de Montcalm qui lui avait recommandé de ménager l'honneur de la France, Ramesay livrait aux Anglais la capitale sans essayer de la défendre et à l'heure même où elle allait être secourue [1].

1. Au moment où la capitulation se signait, soixante cavaliers, précédant l'armée de secours de M. de Lévis, venaient d'entrer dans la ville. — *Voir l'appendice n° 1 à la fin du volume.*

Il fut convenu que la garnison et ses officiers seraient embarqués pour la France.

Deux jours après la capitulation, un vaisseau anglais levait l'ancre dans le port de Québec et glissait, toutes voiles dehors, sur la surface azurée du Saint-Laurent.

Ce vaisseau était chargé de soldats français. A l'avant se tenaient deux jeunes officiers, les mains entrelacées, et contemplant d'un regard profond, attendri, cette côte d'Amérique dont ils s'éloignaient pour jamais.

C'étaient Saint-Preux et d'Arramonde.

Ils songeaient à tous ces grands événements où ils avaient joué un rôle et sentaient une poignante émotion oppresser leur cœur.

Ils ne se parlaient pas, car si leurs lèvres serrées s'étaient entr'ouvertes, si leurs regards s'étaient rencontrés, ils n'auraient pu retenir leurs sanglots ni leurs larmes.

La veille au soir, dans une petite chapelle de Québec, ils avaient assisté au mariage de David Kerulaz et de Marthe Dervieux encore toute pâle et se soutenant à peine. Le père André avait béni cette union. Le vieux fermier, les servantes de la ferme et deux ou trois laboureurs assistaient seuls à cette modeste cérémonie.

Le visage de tous ces braves gens était austère et triste.

On lisait sur leur front penché le deuil de la patrie perdue. David et Marthe pensaient au grand marquis qui avait promis d'être leur témoin et qui était étendu là-bas, immobile et glacé, à l'ombre d'un pilier d'église. Ils priaient pour lui, les mains jointes. La tristesse de leurs pensées donnait une impression sérieuse et recueillie à ce grand moment de leur vie qui, dans d'autres circonstances, leur aurait apporté tant de joie et de fête.

Lorsque, le lendemain, Saint-Preux et d'Arramonde s'embarquèrent pour la France, le père André, Marthe et le Chasseur de bisons voulurent les accompagner jusqu'au port de Québec.

En chemin, David Kerulaz dit à Gaston de Saint-Preux :

— Monsieur, vous êtes-vous demandé comment les Anglais avaient pu débarquer et s'établir si rapidement près des hauteurs de Sillery le jour de cette funeste bataille ?

— J'avoue, David, que c'est encore un mystère pour moi, répliqua le gentilhomme.

— Eh bien ! monsieur, je vais vous le dire. L'armée anglaise a profité de la marée basse pour s'approcher de la partie de la rive où se trouve l'entrée d'un vaste souterrain qui communique avec le sommet de la falaise. C'est par là qu'elle a pu gagner sans être aperçue la plaine d'Abraham.

— Mais comment le général Wolf a-t-il su que ce souterrain existait ?

— Monsieur, je quitterai Québec dès demain, car je connais l'homme qui le lui a indiqué et, si je le rencontrais, rien ne pourrait m'empêcher de lui loger une balle dans la tête. Il se nomme l'intendant Varin. Retenez bien ce nom ; c'est celui du traître qui a livré notre pauvre pays aux Anglais !...

Quelques instants après, d'Arramonde et Saint-Preux disaient un éternel adieu à David Kerulaz, à Marthe, au père André.

Le moment de la séparation fut une dernière épreuve pleine de tristesse. Les aventures courues ensemble, les dangers affrontés en commun, les angoisses éprouvées pendant cette dernière bataille, la douleur ressentie en voyant mourir sous leurs yeux l'héroïque défenseur du Canada avaient établi entre eux ces mille liens puissants et mystérieux qui semblent déchirer l'âme lorsqu'ils viennent à se rompre.

Enfin le signal du départ fut donné. Les deux jeunes gens montèrent sur le pont du navire, suivis du fidèle Léveillé et de Paterne que Jean d'Arramonde avait eu grand'peine à dénicher au fond de la boutique d'apothicaire où le pauvre garçon avait été abriter sa poltronnerie.

Tant que le vaisseau fut en vue, d'Arramonde et Saint-Preux ne cessèrent d'envoyer des signes d'a-

dieu à ces amis si bons, si dévoués, qu'ils perdaient pour toujours.

. . . . . .

Quelques mots suffiront pour faire connaître ce que devinrent dans la suite les principaux personnages de ce récit.

David Kerulaz réalisa en partie le rêve qu'il avait formé de devenir l'un des grands fermiers des environs de Québec.

Dieu bénit ses efforts. Il apporta dans la culture de la terre la hardiesse et le courage dont il avait donné tant de preuves durant sa vie aventureuse des prairies.

Grâce à lui, la ferme de Sillery devint un magnifique domaine dont les moissons dorées et les herbages veloutés s'étendirent à perte de vue. Marthe toujours bonne, aimant [illegible] ouée, lui donna une nombreuse famille. [illegible] ut-être, si on allait de nos jours frapper à la po[illegible] des grandes fermes qui avoisinent Québec, serait-on reçu par un des robustes petits-fils de David Kerulaz.

Le père André se retira auprès de ses amis. Il ferma les yeux du père Dervieux et mourut lui-même à un âge fort avancé, une dizaine d'années après les événements qui avaient donné le Canada à l'Angleterre.

Jusqu'à la fin de sa vie, il allait tous les mois prier et pleurer dans l'église des Ursulines, sur la tombe du héros qu'il avait tant aimé.

Quelques années plus tard, la reconnaissance des Canadiens et l'admiration de ses ennemis devaient élever à la mémoire de Montcalm d'impérissables monuments [1]. En même temps, les misérables qui, après avoir pillé le Canada, l'avaient vendu à l'Angleterre, subissaient enfin la juste punition de leurs crimes.

Un arrêt du Conseil d'État du 12 décembre 1761 avait institué une commission du Châtelet présidée par M. de Sartines, lieutenant de police, pour juger souverainement les « auteurs des prévarications commises au Canada ». Les accusés étaient au nombre de cinquante-cinq. Parmi eux se trouvaient Bigot et son digne subdélégué Varin.

Le 10 décembre 1763, après une instruction de quinze mois, la Commission rendit un jugement qui condamnait Bigot et Varin à restituer, le premier 1,500,000 livres, le second 800,000. Ils furent, de plus, bannis à perpétuité du royaume. Leurs complices durent faire à l'État des restitutions qui s'élevèrent à près de 12 millions [2].

1. *Voir l'appendice n° 3 à la fin du volume.*

2. Ainsi que le fait remarquer M. Charles de Bonnechose dans son remarquable essai historique sur Montcalm et le Canada, « ces hommes, experts en bonnes affaires, n'en avaient jamais fait une meilleure, car ils méritaient la corde. Les juges s'excusèrent sur l'absence d'un texte qui punît de mort leur crime. Pour l'honneur de la France, ce genre de trahison n'avait pas été prévu. »

D'Arramonde tint la promesse qu'il avait faite à maître Paterne, le jour où ce dernier avait sacrifié, pour le sauver, sa précieuse découverte, la *campanula rubra!* De retour en France, il lui donna généreusement les moyens d'ouvrir dans la rue des Lombards une belle boutique au-dessus de laquelle l'enseigne du *Pilon d'or* se balança majestueusement et où le digne garçon put se reposer des émotions et des fatigues qu'il avait éprouvées durant sa courte carrière d'écuyer d'un chevalier gascon.

Quant à nos deux jeunes héros, Saint-Preux et d'Arramonde, ils prirent du service dans l'armée en arrivant en France.

Hâtons-nous de dire que Jean d'Arramonde eut l'honneur d'être reçu à Versailles par le roi auquel le maréchal de Belle-Isle voulut bien le présenter.

— Eh! vive Dieu! disait-il gaiement en sortant de cette audience, j'ai fait un détour de trois mille lieues pour voir le roi; mais, mordious! je ne le regrette pas!

L'amitié que Saint-Preux et d'Arramonde avaient contractée dans de si singulières circonstances ne se démentit jamais pendant le cours de leur longue carrière. Peut-être aurons-nous l'occasion de les retrouver un jour.

Mais quels que pussent être dans la suite les grands et terribles événements auxquels ils furent mêlés, jamais ils n'oublièrent ce beau pays du Canada où il

avaient fait leurs premières armes, jamais ils ne perdirent la mémoire de ce héros qui leur avait donné de si beaux exemples d'abnégation, de sacrifice au devoir, de dévouement à la patrie.

Ce fut toujours avec un sentiment de profonde émotion que, reportant leurs regards vers ces temps lointains de leur jeunesse aventureuse, ils revirent dans leurs souvenirs la noble et belle figure du marquis de Montcalm qui dormait là-bas, de l'autre côté de l'Océan, roulé dans le manteau noir où les grenadiers de France avaient enseveli ce *Grand Vaincu !*

APPENDICES

APPENDICE N° 1.

NOTE SUR LES ÉVÉNEMENTS QUI SUIVIRENT LA BATAILLE D'ABRAHAM ET SUR LA PERTE DÉFINITIVE DU CANADA

Après la funeste bataille d'Abraham, après la défaite écrasante de l'armée de Montcalm et la mort de ce héros, il semblait que tout était fini et que Pitt n'avait plus qu'à étendre la main pour achever son œuvre et arracher le Canada à la France.

Mais Montcalm n'était pas mort tout entier. Sa grande âme planait sur ces soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire. Il avait laissé des lieutenants dignes de lui, tout animés de son zèle ardent, de son dévouement à la patrie, et pendant plus d'une année encore il y eut parmi cette poignée de braves comme une folie d'héroïsme dont l'histoire doit pieusement conserver le souvenir.

Les faits que nous avons développés dans le cours

du récit qu'on vient de lire sont peu connus. On ne se rend pas bien compte en France de la situation magnifique que nous possédions, au siècle dernier, dans l'Amérique du Nord ni des conséquences incalculables qui sont résultées de notre expulsion du Canada.

Nous ne cachons pas que le but de ce livre est surtout d'intéresser le lecteur à ces grands événements trop ignorés, de lui donner le désir d'étudier cette partie peu explorée de notre histoire, de lui inspirer quelque admiration pour ces héros, nos pères, qui défendirent si vaillamment, à quinze cents lieues de la patrie, l'immense territoire où flottait notre pavillon, — et de l'émouvoir enfin de quelque pitié pour ce malheureux peuple lâchement abandonné par la fatale politique de Louis XV et dont pourtant l'amour filial envers la mère-patrie est toujours resté si fidèle et si touchant[1].

1. Vers la fin de 1870, dans l'assemblée des artisans de Montréal, un sujet de la reine Victoria finissait ainsi son discours d'ouverture des classes du soir : « Et si quelqu'un veut savoir maintenant jusqu'à quel point nous sommes Français, je lui dirai : Allez dans les villes, allez dans les campagnes, adressez-vous au plus humble d'entre nous et racontez-lui les péripéties de cette lutte gigantesque qui fixe l'attention du monde; annoncez-lui que la France a été vaincue, puis mettez la main sur sa poitrine et dites-moi ce qui fait battre son cœur aussi fort, si ce n'est l'amour de la patrie. » (*Montcalm et le Canada français*, essai historique par Ch. de Bonnechose.)

Il nous a donc semblé que notre ouvrage ne serait pas complet, si, après les développements, romanesques dans la forme, mais scrupuleusement exacts dans le fond, que nous lui avons donnés, nous ne précisions, en quelques pages, les événements qui suivirent la mort de M. de Montcalm.

Le soir de la bataille d'Abraham, la petite armée française battue et dispersée se réfugia à Québec en désordre. Un conseil de guerre fut aussitôt rassemblé. La délibération fut confuse; les uns voulaient se fortifier dans la capitale du Canada et y attendre le siége que l'ennemi ne manquerait pas d'entreprendre ; les autres, jugeant que Québec ne pouvait se défendre sérieusement, demandaient que l'armée battît en retraite et allât se reformer plus loin. Ce dernier avis prévalut malheureusement. On laissa à Québec une garnison de 1,760 miliciens sous les ordres de Ramsay et on se retira du côté du fort Jacques-Cartier.

Ce Ramsay était une créature de M. de Vaudreuil. Il était indigne d'occuper le poste d'honneur qu'on lui confiait, incapable de commander à des troupes et de leur inspirer la confiance nécessaire dans ce moment de trouble et de danger. Oubliant les dernières paroles de Montcalm expirant, il eut la lâcheté de rendre sans combat la place qu'il avait mission de défendre.

Dès qu'il avait appris le fatal résultat de la bataille d'Abraham, M. de Lévis était accouru des rapides du Saint-Laurent où il avait été envoyé pour tenir tête au général Amherst qui s'avançait à l'intérieur avec douze mille hommes et il avait pris aussitôt le commandement de la petite armée française réunie au fort Jacques-Cartier.

Six jours après la bataille d'Abraham, le 19 septembre, il se trouvait aux portes de Québec. Là il apprit que le lâche Ramsay avait capitulé la veille ; il fit de nouveau rétrograder l'armée à Jacques-Cartier.

Ainsi une poignée d'hommes battus et découragés, les Anglais maîtres de la capitale, maîtres du fleuve par leur flotte puissante, un pays dévasté, ruiné, décimé par la guerre, telle était la situation après la bataille d'Abraham. Ajoutons que le Canada, défendu par trois ou quatre mille soldats, était attaqué par trois armées anglaises aussi nombreuses que sa population tout entière, — fait peut-être sans précédent dans l'histoire des invasions.

C'est dans de telles circonstances que froidement, résolûment, M. de Lévis décida qu'il continuerait la guerre et qu'il reprendrait Québec.

L'hiver rigoureux suspendait les opérations militaires. Dès que le printemps approcha, au mois d'avril 1760, M. de Lévis rassembla à Montréal trois mille soldats, deux mille Canadiens et sauvages et

reprit le chemin de Québec. Deux frégates françaises, *l'Atalante* et *la Pomone*, chargées d'un petit matériel de siége, descendirent en même temps le Saint-Laurent, profitant d'un étroit canal que le dégel avait ouvert au milieu du fleuve. La marche des troupes fut des plus pénibles, les routes étant défoncées par la neige qui commençait à fondre.

Enfin la petite armée, forte de 5,000 hommes environ et n'ayant pour toute artillerie que trois pièces de canon qu'elle était parvenue à grand'peine à traîner avec elle, se déploya un matin dans ces mêmes plaines d'Abraham qui avaient été témoins du duel mortel de Wolf et de Montcalm.

Le général Murray, gouverneur anglais de Québec, sortit aussitôt de la ville pour livrer bataille aux Français. Il avait quatre ou cinq mille hommes de troupes et 22 pièces d'artillerie.

C'était le 28 avril 1760. Le choc des Français fut violent, désespéré. Les Canadiens chargèrent ayant un couteau emmanché au bout du fusil en guise de baïonnette. L'artillerie anglaise tonnait contre ces braves; des volées de mitraille fauchaient leurs rangs. Mais ils avançaient toujours, les tambours battant furieusement la charge, et ils se jetaient sur les Anglais avec rage, comme s'ils eussent compris qu'ils avaient un grand désastre à réparer et une grande mort à venger.

Les Anglais ne purent résister à la superbe furie

de cette attaque. Leurs bataillons furent enfoncés et se replièrent sur Québec ; ils perdirent toute leur artillerie (20 canons et 2 obusiers) et laissèrent 1,200 morts et blessés. De notre côté, nous avions 700 hommes et 104 officiers hors de combat, parmi lesquels le vaillant Bourlamaque, qui avait commandé cette charge magnifique. Tous les grenadiers avaient été tués par la mitraille anglaise.

Sans perdre de temps, M. de Lévis commença le siége de Québec. Grâce aux outils et aux canons enlevés aux Anglais pendant la bataille du 28, on put pousser activement les opérations. Malheureusement la poudre manquait. Les artilleurs eurent l'ordre de ne tirer que vingt coups par vingt-quatre heures. Mais l'espoir soutenait les assiégeants. « Une seule frégate arrivée de France avant la flotte anglaise, écrivait M. de Lévis au ministre de la guerre, eût décidé la reddition de Québec et assuré la Nouvelle-France pour cette année. »

Hélas ! ce ne fut pas une frégate française qui arriva ! Le 15 mai, vers le soir, des voiles apparurent à l'horizon. Aussitôt les regards de tous, assiégeants et assiégés, se tournèrent vers le bas du fleuve, d'où chacun espérait voir venir son salut. Moment de terrible angoisse ! Si c'étaient des vaisseaux français, Québec revenait à la France ; si ces navires étaient anglais, M. de Lévis était obligé de lever le siége. Enfin les voiles se rapprochèrent. C'était l'avant-

garde de la flotte anglaise ! « Nous restâmes quelque temps en suspens, dit l'historien anglais Knox, n'ayant pas assez d'yeux pour la regarder... L'on ne peut exprimer l'allégresse qui transporta alors la garnison. Officiers et soldats montèrent sur les remparts faisant face aux Français et poussèrent pendant plus d'une heure des hourras continuels en élevant leurs chapeaux en l'air... Enfin il est impossible de se faire une idée de notre joie, si l'on n'a pas souffert les extrémités d'un siége, si l'on ne s'est pas vu avec de braves compatriotes voué à une mort cruelle... »

Les vaisseaux anglais fondirent aussitôt sur nos deux malheureuses frégates, qui, ne pouvant soutenir le choc, se jetèrent à la côte. « Dans ces derniers jours du Canada, tout est épique, dit M. Ch. de Bonnechose. L'*Atalante*, commandée par Vauquelin, brûla sa dernière gargousse et il n'y eut pas un homme qui ne fût blessé. Quand on héla le navire silencieux, Vauquelin répondit seulement : « Si j'avais de la poudre, vous m'entendriez bien. » Lévis, le désespoir dans le cœur, se replia de Québec sur Montréal. « Heureux, heureux jour ! ma joie et mes transports sont inexprimables ! » écrivait, à la nouvelle de ces événements, Pitt qui avait tout prévu, tout dirigé.

Sous l'empire d'une idée fixe, les défenseurs du Canada étaient-ils devenus fous ? l'héroïsme peut-il aller jusque-là ? On se le demande en lisant les dé-

pêches de Lévis à ses lieutenants. « Nous n'avons de la poudre que pour un combat, disait Lévis à la fin de juin, et il est surprenant que nous existions encore, mais si les ennemis ne mesurent pas leurs mouvements, nous en profiterons pour combattre le corps qui avancera le premier ; c'est l'unique ressource qui nous reste ». Et en même temps Bourlamaque écrivait : « Menacés de tous côtés par des forces infiniment supérieures, nous attendrons que l'ennemi ait achevé de décider ses mouvements pour l'aller combattre... »

M. de Lévis s'était retiré à Montréal avec 3,600 hommes. Les Anglais firent converger trois armées sur cette ville pour y cerner les Français. Leurs forces réunies s'élevaient à plus de 40,000 combattants.

Dans cette situation désespérée, M. de Lévis écrivait encore au ministre de la guerre : « Je n'ai point négligé de profiter de la confiance que me témoignent les Canadiens pour ranimer leur zèle, leur courage, et calmer leurs alarmes sur les lettres de change et ordonnances, et les engager à fournir des vivres. Nous sommes obligés de les combattre pour nous défendre, d'achever de leur enlever de force le peu d'animaux qui leur restent pour leur vie, étant à la dernière extrémité à ce sujet. La récolte paraît belle ; mais il reste à savoir si nous y arriverons, si nous pourrons la couper et qui la mangera. Nous n'avons de poudre que pour un combat. Nous n'avons encore aucune

nouvelle des ennemis. Nous sommes à des événements qui déciderons du pays ; jugez, monseigneur, de notre situation, de celle des Canadiens. Telle qu'elle soit, je vous supplie d'assurer le roi que je mettrai en usage tous les moyens de faire tout ce qu'il sera possible pour la gloire de ses armes et lui conserver cette colonie... »

Les pauvres colons du Canada avaient bien souffert durant cette longue guerre. Au moment où M. de Lévis leur demandait un dernier sacrifice, quelle ne fut pas leur douleur d'apprendre que le cabinet de Versailles achevait leur ruine en suspendant le paiement des lettres de change tirées sur la colonie ! On devait 40 millions aux colons. « Ils ont tout sacrifié pour la conservation du Canada, écrivait M. de Lévis au ministre ; ils se trouvent actuellement ruinés, sans ressources. » Tel fut le dernier acte du gouvernement de Louis XV au Canada.

Le 6 septembre, une armée anglaise de plus de 20,000 hommes entourait la ville de Montréal et ses trois mille défenseurs, glorieux débris de l'armée de Montcalm et de Lévis, seuls survivants de cette guerre de cinq années ! Montréal était pour ainsi dire une ville ouverte, n'ayant pour toute défense qu'une simple muraille destinée à la protéger contre les incursions des sauvages. On ne pouvait songer à la défendre ; M. de Vaudreuil consentit à capituler.

Mais Lévis, héroïque jusqu'au bout, se révolta

contre un article de cette capitulation imposé par le général Amherst et qui refusait à ces troupes valeureuses les honneurs de la guerre.

Il se retira dans l'île de Sainte-Hélène avec les 2,200 hommes qui lui restaient et se prépara à combattre, ne voulant pas rendre son épée. Il fallut un ordre formel de M. de Vaudreuil, il fallut surtout le désir d'épargner aux pauvres habitants de la colonie les vengeances d'un ennemi irrité pour fléchir cette résolution sublime. Il consentit enfin à poser les armes, le 8 septembre 1760, en protestant pour lui et son armée contre le traitement fait aux troupes françaises « qui auraient dû mériter plus d'attention de la part de M. de Vaudreuil et plus d'estime de celle du général Amherst ».

Les malheureux soldats français furent entassés dans des navires anglais trop étroits pour les contenir et s'éloignèrent de ces rives du Canada qu'ils avaient défendues avec une si indomptable énergie. Une horrible tourmente les assaillit. « Les flots du fleuve canadien, dit M. de Bonnechose, semblaient se soulever pour retenir nos pères ! »

Le Canada resta aux Anglais dont il devint l'une des plus belles colonies. Les habitants conservèrent le libre exercice de leur religion, leurs lois et leurs propriétés.

Quant aux héroïques chefs de cette armée, un brillant avenir récompensa leur courage. Lévis

devint maréchal de France ; Bourlamaque, mutilé sur les champs de bataille de Carillon et d'Abraham, fut nommé gouverneur de la Guadeloupe ; Bougainville illustra son nom dans de hardis voyages, entra à l'Académie des sciences et mourut à quatre-vingt-trois ans, amiral et sénateur.

APPENDICE N° 2.

NOTES BIOGRAPHIQUES SUR M. DE MONTCALM [1]

« Versailles, 25 janvier 1756, à minuit.

« Peut-être ne vous attendiez-vous plus, monsieur, à recevoir de mes nouvelles au sujet de la conversation que j'ai eue avec vous le jour que vous êtes venu me dire adieu (c'était le 19 novembre) à Paris. Je n'ai pas perdu cependant un instant de vue, depuis ce temps-là, l'ouverture que je vous ai faite alors, et, c'est avec le plus grand plaisir que je vous en annonce le succès. Le roi a donc déterminé sur vous son choix pour vous charger du commandement de ses troupes dans l'Amérique septentrionale, et il vous honorera à votre départ du grade de maréchal de camp... »

C'est en ces termes que M. d'Argenson, ministre

1. Nous avons emprunté les détails biographiques que l'on va lire à un excellent ouvrage du P. Martin, *le Marquis de Montcalm et les Dernières Années de la colonie française au Canada*, paru en 1875.

de la guerre, annonçait à un colonel, encore presque inconnu, sa nomination au poste que M. le baron Dieskau, battu et prisonnier des Anglais, avait laissé vacant au Canada.

Louis-Joseph, marquis de Montcalm-Gozon, seigneur de Saint-Véran, baron de Gabriac, naquit le 28 février 1712 au château de Candiac, près de Nîmes, d'une très-ancienne famille du Rouergue[1]. Un de ses ancêtres, Jean de Montcalm, avait épousé Jeanne de Gozon, petite-nièce du grand-maître Déodat de Gozon, le vainqueur du dragon mystérieux qui désola longtemps l'île de Rhodes.

Ses premières années furent consacrées à l'étude des langues sous la direction de Louis Dumas, inventeur du *bureau typographique*, méthode ingénieuse dont les résultats furent souvent prodigieux. Son frère cadet, qui avait partagé l'éducation donnée par ce maître célèbre, connaissait à l'âge de sept ans le grec, le latin, l'hébreu, l'allemand et les mathématiques.

Louis de Montcalm fit honneur à cette brillante

1. Le marquis de Montcalm, dit le P. Martin, avait une petite taille et une belle figure qu'animaient des yeux extrêmement vifs. Un chef sauvage, étonné qu'un homme qui faisait des choses si extraordinaires ne fût pas d'une grande stature, s'écria la première fois qu'il le vit : « Ah ! que tu es petit ! mais je vois dans tes yeux la hauteur du chêne et la vivacité de l'aigle. »

éducation. Doué d'une mémoire étonnante, il retint toutes les leçons de son savant maître et prit un tel goût à l'étude des langues anciennes que, même dans les camps, il lisait les auteurs grecs et romains où il puisait ces grands exemples de vertu qu'il savait si bien mettre en pratique. Son rêve eût été de pouvoir consacrer la fin de sa vie à l'étude des lettres et d'entrer plus tard à l'Académie.

A l'âge de quatorze ans, il fut admis dans le régiment de Hainaut-Infanterie, dont son père était lieutenant-colonel. Mais il continuait toujours ses études favorites. Il écrivait en 1734 à son père, du camp d'Otrebach : « J'apprends l'allemand... et je lis plus de grec, grâce à la solitude, que je n'en avais lu depuis trois ou quatre ans. »

Il fit sa première campagne en 1733, en Allemagne, sous les ordres du maréchal de Berwick, et assista au siége et à la prise de Philippsbourg. Peu de temps après, son régiment étant rentré en France, il épousa Angélique-Louise Talon du Boulay qui, par un singulier hasard, était la petite-nièce de Talon, le véritable fondateur de l'administration française au Canada. Cette union fut bénie du ciel. Le marquis de Montcalm eut dix enfants dont six survécurent.

En 1741, la guerre de la succession d'Autriche, si peu honorable dans ses motifs, si désastreuse dans ses résultats, l'arrachait à sa jeune famille et le conduisait en Allemagne. Il fut attaché au marquis de

La Fare en qualité d'aide de camp et, le 21 juillet 1741, sa conduite valeureuse lui valut la croix de Saint-Louis. L'année suivante, il fut nommé à trente et un ans colonel du régiment Auxerrois-Infanterie.

Ce régiment passa en Italie et Montcalm, après avoir assisté à plusieurs batailles, eut la douleur de voir la défaite des Français devant Plaisance. Lui-même il fut blessé dans un combat. « Nous avons eu hier, écrit-il à sa mère, une affaire des plus fâcheuses. Il y a nombre d'officiers généraux et colonels tués ou blessés. Je suis des derniers avec cinq coups de sabre. Heureusement aucun n'est dangereux, à ce que l'on m'assure, et je le juge par les forces qui me restent, quoique j'aie perdu de mon sang en abondance, ayant une artère coupée. — Mon régiment que j'avais deux fois rallié est anéanti. »

Il rentra en France et alla à Montpellier pour faire soigner ses blessures. L'année suivante il se rendit à Paris et fut présenté au roi, qui le nomma brigadier le 28 mars 1747. Peu après, il apprit que son régiment qu'on avait réorganisé devait prendre part à un coup de main hardi qui avait pour but de forcer le *col de l'Assiette*, dans les Alpes, où les Piémontais étaient fortement retranchés. Il courut en toute hâte en Italie, ne voulant pas laisser à un autre l'honneur de conduire ses hommes à l'ennemi.

Cet assaut fut repoussé malgré d'héroïques efforts; le commandant, frère du maréchal de Belle-Isle, fut

tué, il y eut cinq mille hommes hors de combat, et Montcalm reçut deux nouvelles blessures.

Les talents du marquis de Montcalm, son intrépidité, son énergie l'avaient fait remarquer de ses chefs. Mais jusqu'alors pourtant sa carrière n'avait été que celle d'un brave et intelligent officier. Les trois années qui vont suivre immortaliseront son nom. Il se révèlera grand homme de guerre, administrateur vigoureux et intègre, puis tombera en héros, laissant à la postérité le souvenir d'un des plus braves gens — comme on disait alors — dont puisse s'honorer notre histoire nationale.

« Il nous faut, disait au ministre de la guerre M. de Montreuil, major général de l'armée, en parlant du chef qui devait être placé à la tête des troupes du Canada, il nous faut un commandant doux, incorruptible, incapable de se laisser mener par personne et égal pour tout le monde. »

Le ministre d'Argenson jeta les yeux sur M. de Montcalm pour ce poste difficile et périlleux. L'avenir montra qu'il ne pouvait mieux choisir.

Le 21 mars 1756, le marquis de Montcalm était à Brest pour surveiller l'embarquement de ses troupes.

Trois vaisseaux de ligne et trois frégates composaient la flotte.

Les seconds bataillons des régiments de la Sarre et de Royal-Roussillon, formant un effectif de 1,189 hommes, s'embarquèrent sur les vaisseaux. « On

ne peut rien ajouter, disait M. de Montcalm au ministre, à la bonne grâce, à l'air de satisfaction et de gaieté avec lequel l'officier et le soldat se sont embarqués. » On vit même des officiers de la garnison de Brest offrir des sommes considérables à ceux qui faisaient partie de l'expédition pour obtenir de passer à leur place en Amérique [1].

1. On avait eu à louer la même ardeur, le même enthousiasme, chez les troupes qui s'étaient embarquées l'année précédente pour le Canada. « Le zèle des soldats est si grand, écrivait un officier du régiment d'Artois, que j'en ai rencontré à Rennes deux en poste et qui m'assurèrent devant un grand nombre de personnes qui s'étaient assemblées sur la place qu'ils auraient fait toute la route comme cela s'ils en avaient eu le moyen, pour prouver leur zèle pour le service du roi... » Et M. Doreil écrivait au ministre de la guerre : « Tout s'est passé dans le meilleur ordre et avec une parfaite harmonie. L'aspect de ce régiment (Guyenne) est admirable. Tout s'est embarqué avec joie et un empressement si décidé qu'il n'y a pas un seul homme qui n'y soit de bonne volonté. » — « Le régiment de Languedoc vient de suivre parfaitement le bon exemple du régiment de Guyenne dans l'opération que j'ai faite ce matin du complément du second bataillon. Il n'y est entré que des soldats de bonne volonté; il y a même eu bien des contestations entre eux pour les préférences qu'ils demandaient tous également. » (*Lettre de M. de Crémille au ministre*, 6 avril 1755.) — « On prit, écrit encore le chevalier de Brienne, des soldats tirés du 1er bataillon du régiment d'Artois pour compléter le second. La volonté des soldats était si grande que l'on ne

Le 13 mai 1756, le marquis de Montcalm mettait le pied sur cette terre du Canada qu'il devait si vaillamment défendre et où il devait trouver, trois ans plus tard, un tombeau glorieux.

savait auquel entendre et que nous étions obligés de faire sortir des rangs des compagnies du second bataillon des soldats du premier qui s'y glissaient malgré nous. »

« N'est-ce pas un pieux devoir, dit M. Dussieux, de consacrer quelques lignes à la mémoire de ces soldats inconnus et dévoués qui ont été gagner cinq victoires en Amérique et qui, réduits à 2,000 hommes, manquant de poudre et cernés par 50,000 Anglais à Montréal, voulaient encore combattre pour obliger le vainqueur à leur accorper au moins les honneurs de la guerre ? »

APPENDICE N° 3.

HONNEURS RENDUS A LA MÉMOIRE DU MARQUIS DE MONTCALM

Le XVIIIe siècle, qui s'était montré si indifférent aux vaillants efforts du défenseur du Canada, fut cependant touché de la mort de l'illustre victime. Il lui accorda des éloges ; la gravure popularisa ses traits; la peinture retraça le dernier épisode de sa vie héroïque.

Mais les éloges les plus précieux furent ceux que lui décernèrent les soldats qui avaient partagé ses fatigues et sa gloire ou les ennemis qu'il avait combattus.

Un de ses compagnons d'armes écrivait du Canada en 1760 :

« Je ne me consolerai jamais de la perte de mon général ; qu'elle est grande pour nous, et pour ce pays, et pour l'État! C'était un bon général, un citoyen zélé, un ami solide, un père pour nous tous

Il a été enlevé au moment de jouir du fruit d'une campagne que M. de Turenne n'aurait pas lui-même désavouée. Tous les jours je le chercherai et tous les jours ma douleur sera plus vive. »

M. Bernier, commissaire des guerres, termine sa lettre au ministre de la guerre (15 octobre 1759) par ce témoignage en faveur de son général :

« M'est-il permis de finir en jetant encore quelques larmes sur la tombe de M. le marquis de Montcalm? La colonie en pleurs en ressentira longtemps la perte. Le militaire a perdu un protecteur zélé, qui lui faisait trouver du charme dans les plus grandes fatigues, par le désir de mériter son éloge. »

L'historien américain Bancroft trace ce beau portrait de Montcalm : « Infatigable au travail, juste, désintéressé, toujours rempli d'espérance et quelquefois jusqu'à la témérité, sage dans les conseils, actif dans l'action, c'était une source continuellement jaillissante de hardis projets. Sa carrière au Canada fut une admirable lutte contre une inexorable destinée. Il supportait avec une égale patience la faim et le froid, les veilles et les fatigues. Plein de sollicitude pour ses soldats, il ne pensait pas à lui. Souvent il apprit aux sauvages américains à s'oublier et à tout souffrir, et, au milieu d'une corruption générale, il ne rechercha jamais que l'intérêt de la colonie. »

On lit dans un manuscrit anglais du dépôt de la

guerre que le P. Martin attribue au major Johnston : « Je n'entreprendrai pas le panégyrique de ce grand homme. Excellent citoyen, aimé de son roi et de son pays, il brillait par d'éminentes qualités. S'il était né en Angleterre, son nom serait devenu célèbre et aurait été transmis avec honneur à la postérité. Mais il fut l'infortunée victime de l'insatiable cupidité de certains hommes et de la coupable ambition de quelques autres. Ses ossements reposent sans honneur loin de sa patrie. Il ne fut pas généralement apprécié pendant sa vie, ni regretté comme il aurait dû l'être par ses concitoyens. » — « Telle est souvent, dit Necker, la destinée du grand homme. Il ne jouit pas lui-même de sa gloire, mais le jour vient où la vérité, conduite par le temps, s'approche de son tombeau et lui crie : « Lève-toi, revêts ta gloire. « Les hommes demandent à te connaître. »

Malgré la perte du Canada et leur retour en France, les compagnons d'armes de Montcalm n'avaient pas oublié le théâtre de tant d'exploits, ni un général qui avait été leur idole. Ils avaient songé immédiatement à élever un monument à sa mémoire pour honorer le lieu de sa sépulture et laisser dans ce pays un souvenir éloquent de leurs regrets.

M. de Bougainville, lieutenant-colonel d'infanterie, écrivit la lettre suivante à Messieurs de l'Académie des Inscriptions à Paris, pour obtenir leur concours :

« Messieurs,

« La Grèce et l'Italie étaient pleines de monuments décernés par la voix publique aux défenseurs de l'État, gages immortels et précieux de la reconnaissance nationale, et qui furent, vous le savez, une des causes de cet héroïsme dont l'histoire ancienne nous offre des traits si fréquents; l'envie de les mériter, l'espoir de les obtenir avaient fait du désir de la véritable gloire et de l'amour de la patrie des vertus communes dans les beaux jours d'Athènes et de Rome.

« Si ces monuments sont un des principaux objets de vos études, la plus noble de vos prérogatives est le droit que vous avez, messieurs, d'en consacrer de pareils à ceux de vos concitoyens que des qualités rares, des services importants, de grandes actions produites par de grands motifs ont rendus chers à la France. La nation se repose sur vous du soin que d'anciennes Républiques prenaient d'elles-mêmes; c'est à vous qu'il appartient d'acquitter ce que l'on croit devoir aux hommes illustres qu'elle a perdus, mais qui se sont immortalisés en la servant.

« Le marquis de Montcalm mérite de vous cet honneur. Il a vécu trop peu pour la patrie, assez pour sa propre gloire, puisqu'il n'est mort qu'après avoir eu le temps et les occasions de manifester à nos

yeux des talents, un courage et une vertu que des épreuves décisives de plus d'un genre ont mis dans tout leur jour. Nos ennemis, en même temps qu'ils prodiguaient les témoignages de la plus haute estime à leur chef tué dans la même affaire, ont comme nous pleuré notre général. Les habitants de leurs provinces, dont le nom de Montcalm fut la terreur, ont mêlé leurs regrets aux larmes de nos soldats, dont il était le père et l'exemple.

« Les Anglais, maîtres aujourd'hui des lieux où ses cendres reposent, veulent bien nous y laisser le droit d'y rendre un hommage public à la mémoire d'un homme qu'ils honorent autant que nous le regrettons. Le corps du marquis de Montcalm est déposé dans l'église des Ursulines, à Québec. Une inscription manque à sa tombe. Prêtez, messieurs, votre voix à la juste douleur des troupes qu'il commandait, aux regrets des Canadiens qu'il a défendus et aux sentiments que lui doit à jamais sa nation. »

Pour répondre à ce désir, l'Académie composa en latin une inscription historique qui fut gravée sur le marbre et dont voici la traduction :

Ici repose,
Pour vivre à jamais dans la mémoire des deux mondes,
Louis-Joseph de Montcalm-Gozon,
Marquis de Saint-Véran, baron de Gabriac,
Commandeur de l'ordre de Saint-Louis,
Lieutenant général dans les armées françaises ;

Citoyen éminent, militaire distingué,
Qui jamais n'aspira qu'à la seule vraie gloire ;
Doué d'un génie également heureux et cultivé ;
Élevé successivement à tous les grades par son mérite,
Consommé dans toutes les connaissances de l'art militaire,
Grand capitaine
En Italie, en Bohême, en Allemagne ;
S'acquittant toujours de ses fonctions comme un homme
Capable d'en remplir de plus importantes ;
Illustre déjà par les dangers qu'il avait affrontés,
Et envoyé à la défense du Canada,
Avec une poignée d'hommes, il repoussa plus d'une fois
Les armées ennemies.
Il s'empara de places garnies de troupes et bien fortifiées.
Endurci au froid, à la faim, aux veilles, aux fatigues,
Plein de sollicitude pour ses soldats, jusqu'à l'oubli
De lui-même ; adversaire redoutable, vainqueur magnanime,
Il suppléa
A la fortune par le courage, et au nombre d'hommes
Par l'habileté et l'activité.
Pendant quatre ans, il a retardé, par ses dispositions
Et sa valeur, la perte imminente de la colonie ;
Enfin, après avoir longtemps déjoué par toutes les ressources
De sa prudence
Une armée nombreuse, commandée par un général intrépide
Et hardi, et une flotte formidable,
Mis dans la nécessité de combattre,
Il tomba blessé au premier rang et au premier choc.
Fortifié par la religion qu'il avait toujours pratiquée,
Il mourut
Au grand regret des siens, et même de ses ennemis,
Le 14 septembre de l'an du Seigneur 1759,
A l'âge de quarante-huit ans.
Les Français en pleurs
Déposèrent dans la fosse que l'éclat d'une bombe avait creusée,
Les restes de leur excellent général,
Et les confièrent à la loyauté d'un ennemi généreux.

Mais pour élever un monument de cette nature sur un sol qui n'appartenait plus à la France il fallait l'assentiment du gouvernement anglais. Jean-Pierre de Bougainville, frère de l'ancien aide de camp de Montcalm et secrétaire de l'Académie, fut chargé d'en faire la demande.

Voici sa lettre à lord Chatham :

« Sir,

« Les honneurs rendus sous votre ministère à M. Wolf m'assurent que vous ne désapprouverez pas que les troupes françaises, dans leur reconnaissance, fassent leurs efforts pour perpétuer la mémoire du marquis de Montcalm. Le corps de ce général, que votre nation même a regretté, est enterré à Québec. J'ai l'honneur de vous envoyer une épitaphe faite par l'Académie des inscriptions. J'ose, monsieur, vous demander la faveur de l'examiner, et, si vous n'avez pas d'objection, vous voudrez bien m'obtenir la permission de l'envoyer à Québec, gravée sur un marbre qui sera placé sur la tombe du marquis de Montcalm. Si l'on m'accorde cette permission, j'ose me flatter que vous voudrez bien m'en informer et m'envoyer en même temps un passe-port, afin que le marbre avec l'épitaphe puisse être reçu sur un vaisseau anglais et placé par les soins de M. Murray dans l'église des Ursulines.

« Veuillez me pardonner, sir, si je me suis permis de vous interrompre dans vos occupations si importantes ; mais en travaillant à immortaliser les hommes illustres et les patriotes éminents vous ferez honneur à vous-même.

« Je suis, etc.

« BOUGAINVILLE. »

Le ministre anglais répondit à cette demande par cette lettre en français :

« Monsieur,

« Ce m'est une vraie satisfaction de pouvoir vous envoyer l'agrément du roi sur un sujet aussi intéressant qu'est l'épitaphe, qui est d'une beauté achevée, que l'Académie des inscriptions à Paris a faite pour M. le marquis de Montcalm et qu'on désire envoyer à Québec, gravée sur un marbre qui doit être posé sur la tombe de cet illustre militaire. On ne peut qu'applaudir à la noblesse des sentiments des troupes françaises qui ont servi au Canada, en voulant rendre un pareil tribut à la mémoire de leur général, qu'elles ont vu mourir à leur tête d'une manière digne d'elles et de lui-même.

« Je me ferai un plaisir, monsieur, de faciliter en toutes choses des intentions aussi respectables, et d'abord qu'on me fera savoir les arrangements qu'on aura pris pour faire embarquer ce marbre, je ne

manquerai pas de vous faire parvenir aussitôt le passe-port que vous désirez et d'envoyer au gouvernement de Québec des ordres pour sa réception.

« Au reste, monsieur, je vous supplie d'être persuadé de ma juste sensibilité sur ce qu'il y a d'obligeant sur mon compte dans la lettre dont vous m'avez honoré et de croire que je saisis comme un bonheur l'occasion de vous témoigner les sentiments d'estime et de considération distinguée avec lesquels j'ai l'honneur, etc.

« W. Pitt.

« Londres, 10 avril 1761. »

On croit que ce marbre ne parvint pas à destination et fut englouti dans le naufrage du vaisseau qui le portait.

Mais en 1859, le 14 septembre, jour anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham, un groupe de Canadiens inaugura dans la chapelle des Ursulines de Québec un monument élevé par souscription à la mémoire du marquis de Montcalm et où était gravée la belle inscription de l'Académie. Ce fut une cérémonie touchante. La chapelle était tendue de draperies noires aux larmes blanches et au milieu de la nef s'élevait un modeste catafalque recouvert du drap mortuaire parsemé de fleurs de lis d'argent. Sur le sommet, la tête du héros sous un globe de cristal était exposée à tous les regards. Le P. Martin

prononça l'oraison funèbre du marquis de Montcalm

Le roi conserva à la marquise de Montcalm une partie de la pension de 4,000 livres dont jouissait le général ; chacun des enfants eut 900 livres. L'aîné obtint le régiment de son père, et le cadet une compagnie dans le même régiment.

A l'époque de nos grandes commotions politiques, la mémoire de Montcalm reçut un témoignage de respect et d'estime qui ne peut être suspect. Au moment où l'Assemblée nationale mettait en question la suppression des pensions accordées par le roi, M. de Noailles réclama une exception en faveur de la famille de Montcalm :

« Ses services, dit-il, ont fait connaître notre nom dans les deux mondes. Sa valeur et ses talents militaires ont honoré les armées françaises. » Sa demande fut écoutée. Les enfants de Montcalm, alors au nombre de quatre, reçurent une pension de 1,000 livres chacun. Mme de Damas, sa fille, en reçut 4,000. (*Moniteur*, 31 juillet 1790.)

Un des fils de Montcalm, alors membre de l'Assemblée, parut lui-même à la tribune le 1er août, et exprima sa reconnaissance au nom de ses frères et de sa sœur.

FIN.

ŒUVRE DES BONS LIVRES

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II

TROISIÈME PARTIE

La défense de Québec.

I. Le guet-apens. 5
II. Le marché. 17
III. La grotte du trappeur. 30
IV. Le retour. 41
V. Un renard pris au piége. 50
VI. L'espion 60
VII. Ruse de guerre. 68
VIII. James Wolf 74
IX. La bataille de Montmorency. 82
X. Le manifeste du général Wolf. 90
XI. Fusillés ! 97
XII. La sentence de mort. 104
XIII. Une visite inattendue. 110
XIV. Explication. 115
XV. L'arrestation. 122
XVI. Le message 127
XVII. En prison 135

XVIII. Marthe Dervieux 145
XIX. La descente. 151
XX. Le camp de Sillery. 162
XXI. Vengeance! 171
XXII. Rêves d'avenir. 180
XXIII. L'invasion 189
XXIV. La bataille de Québec. 196
XXV. Le grand vaincu. 211
XXVI. Épilogue'. 220
Appendice nº 1. 229
Appendice nº 2. 240
Appendice nº 3.. 247

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME II.

Sceaux. — Imp. Charaire et fils.